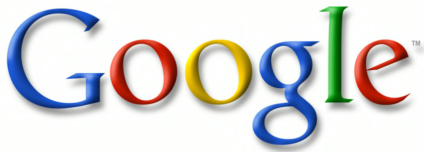
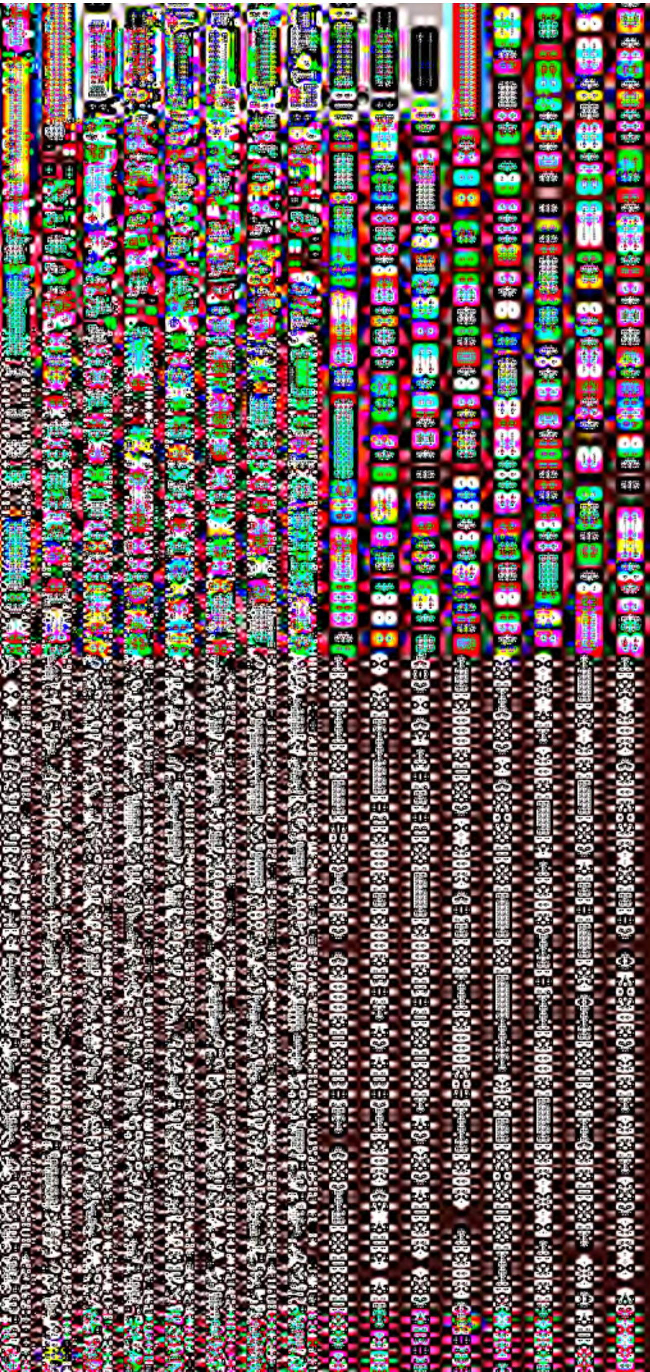
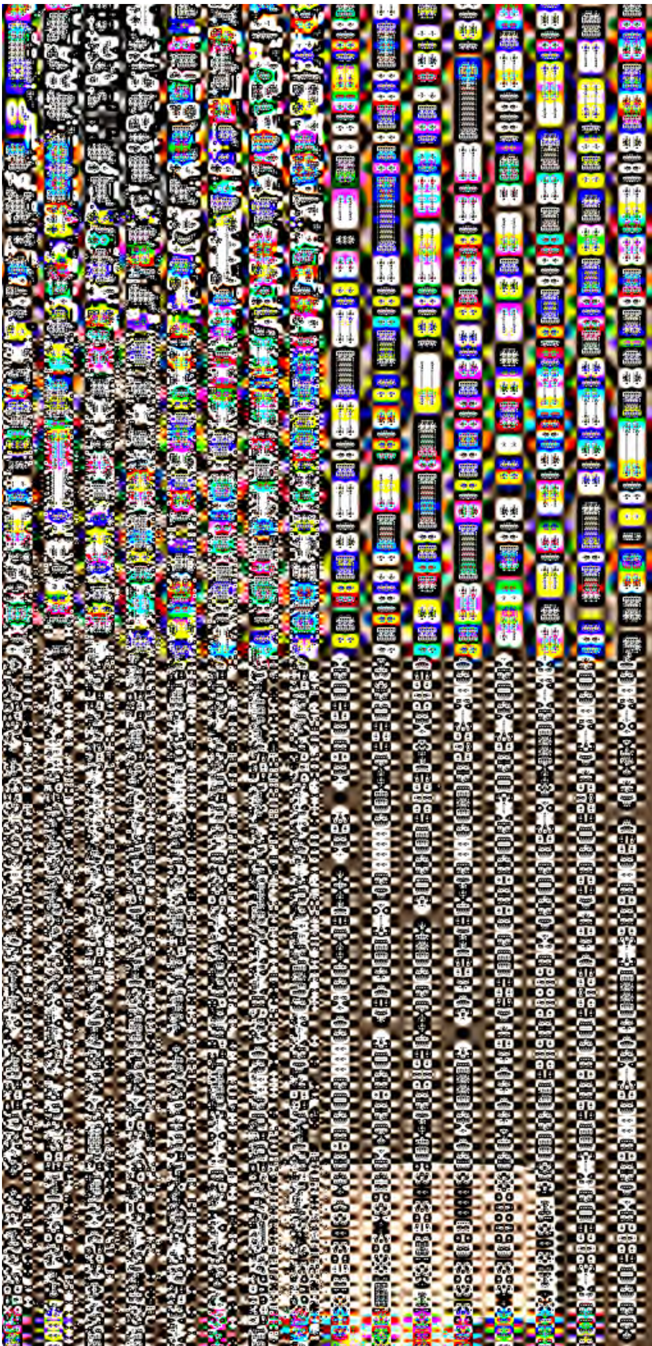
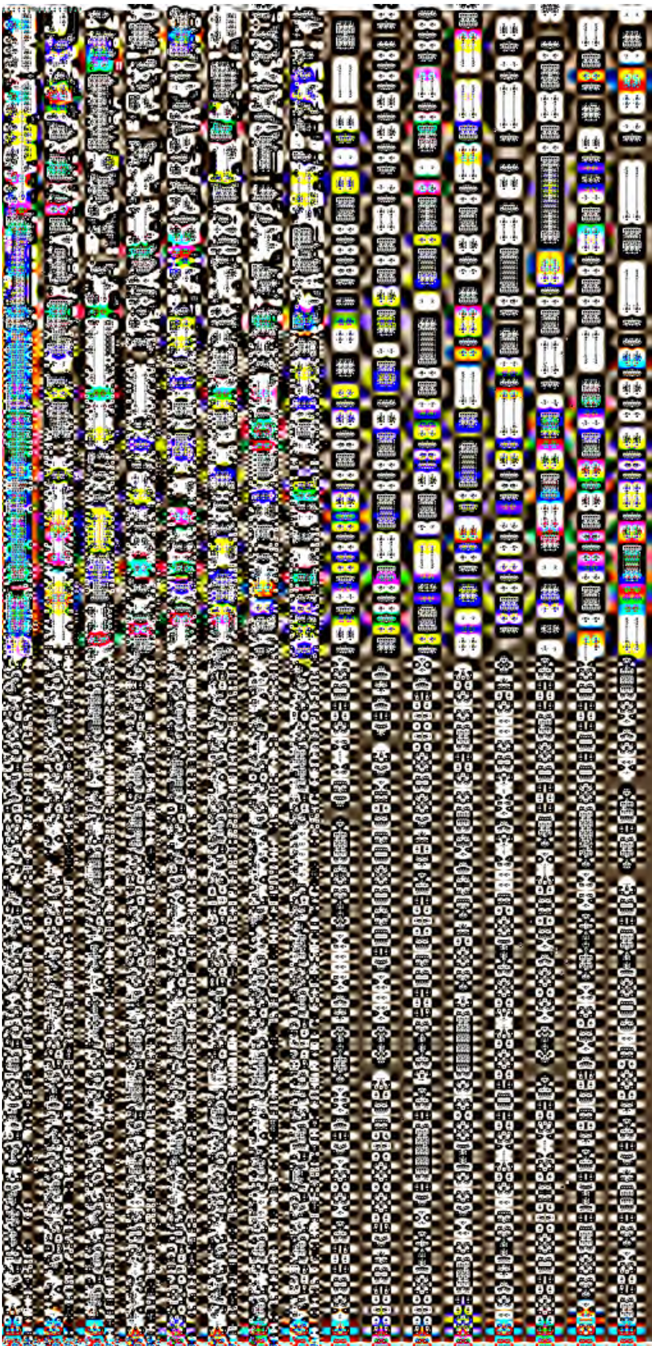








LES

ÉPREUVES DE RAÏSSA

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

[illegible] SSA

[illegible] eud. of [illegible] and

[illegible]

[illegible] S

[illegible] 153

[illegible]

LES

ÉPREUVES DE RAÏSSA

I.

Le jour baissait rapidement; déjà les allumeurs de réverbères couraient de côté et d'autre, s'acquittant de leurs fonctions. Le ciel bleu pâle semblait encore garder la lumière du jour, pendant qu'une buée légère descendait sur le sol. Il faisait un froid splendide, — sec, clair, sonore : l'air apportait l'écho lointain des bruits vagues de l'hiver; la neige, fortement tassée, craquait sous le pas, et faisait crier au tournant des rues le fer des traîneaux; tout avait cette apparence propre, froide, serrée et joyeuse des jours de grande gelée. Une étoile piqua soudain le ciel pâle, et aussitôt les constellations se dessinèrent au-dessus des maisons, dans

l'éther limpide et subtil. Le thermomètre marquait dix-huit degrés Réaumur.

— Quelle gelée ! que le diable l'emporte ! grommela un cocher pessimiste à un camarade rencoigné dans la porte d'un cabaret.

— C'est bon signe, répondit l'autre, les seigneurs aiment à se promener quand il gèle bien.

C'était un optimiste.

Le pessimiste haussa les épaules et se mit à se dandiner d'un pied sur l'autre sans marquer la mesure comme l'eût fait tout autre qu'un Russe pur sang.

— Isvostchik ! cria une voix à quelque distance.

Les deux cochers sautèrent dans leurs traîneaux et dirigèrent leurs chevaux vers l'endroit d'où partait la voix. Deux messieurs enveloppés de fourrures s'assirent dans les véhicules ; les chevaux partirent ventre à terre dans des directions opposées, et la rue resta déserte.

Les réverbères étaient tous allumés, mais de loin en loin : leur lumière brillait à peine au travers des vitres recouvertes par une épaisse couche de floraisons arborescentes. Mais personne ne passait.

C'était, du reste, une rue où l'on ne passait guère. Située dans un faubourg, presque à l'extrémité de Pétersbourg, elle était bordée d'un côté par des palissades à hauteur d'homme entourant des jardins maraîchers, et de l'autre par de vieilles petites maisons en bois, composées le plus souvent d'un seul rez-de-

chaussée, et couvertes de toits de planches. Les maisons avaient jadis été peintes du haut en bas, les toits et le reste, en une sorte de jaune terreux et mélancolique; mais les dégels successifs, la pluie et le soleil avaient lavé soigneusement ce badigeonnage, dont il restait à peine quelques traces par-ci par-là.

Aux petites fenêtres presque carrées, garnies d'un double châssis vitré pour préserver du froid, on voyait beaucoup de plantes vivaces, beaucoup d'arbustes, dont la sombre verdure et parfois les fleurs éclatantes jetaient une note chaude dans ce tableau glacial.

Derrière les plantes, les stores baissés de calicot blanc formaient une barrière entre le monde extérieur et les humbles existences des gens qui demeuraient là. Petits rentiers, modestes fonctionnaires à la retraite, veuves d'employés, tels étaient les habitants de cette rue et de celles qui l'avoisinaient.

La rue était large cependant, très-large même, pleine en toute saison d'air et de lumière. L'été, le voisinage des potagers procurait à ceux qui étaient assez heureux pour posséder la jouissance d'un premier étage le plaisir de voir pousser d'interminables rangées de choux: plus loin, quelques frêles bouleaux bornaient la vue; mais entre eux et la rue déserte, un large pan de ciel offrait en toute saison le spectacle changeant des nuages voyageurs.

L'hiver, pourtant, à certaines heures du jour, et surtout de la nuit, cette rue tranquille éprouvait une émotion presque périodique. Les habitants paisibles des vieilles petites maisons, quittant leur tasse de thé ou leur *patience*, se précipitaient à la fenêtre et levaient un coin du store; un tintement de sonnettes presque insensible dans l'éloignement avait frappé leurs oreilles exercées. Le bruit se rapprochait, et l'on voyait passer, emportées à toute vitesse, une ou plusieurs troïkas de chevaux ardents. Les larges traîneaux à six places, couverts et garnis de fourrures, entraînaient, au milieu des éclats de rire, de brillants officiers et des femmes encapuchonnées; les sonnettes tintaient à assourdir, des cris et des chansons frappaient l'air paisible, puis la troïka passait, les éclats de rire mouraient au loin, avec les tintements argentins des clochettes, et les bonnes gens revenaient à leur thé ou à leur patience en se disant :

— Ce sont les officiers qui vont au Cabaret-Rouge.

II

Le Cabaret-Rouge était anciennement une hutte située auprès d'une des barrières de la ville, où les rou-

liers s'arrêtaient avant d'entrer dans Pétersbourg. On ne sait pourquoi ce lieu devint à la mode : peut-être quelques duels qui eurent lieu dans les environs et qui furent suivis d'un déjeuner passable donnèrent-ils la vogue à ce refuge écarté et très-peu confortable.

Maintenant, sur l'emplacement de l'ancien cabaret, s'élève un somptueux restaurant, où le service est prompt, exact et discret, où l'on peut souper en bonne fortune, à l'insu de tous, ou bien faire une brillante partie, en nombreuse société. C'est là que pendant des années se donnèrent tous les rendez-vous secrets et que se firent les soupers les plus bruyants. De temps en temps la police, bien malgré elle, était contrainte d'opérer une visite et d'arrêter quelques intrus, — mais la société y était ordinairement composée de ce qu'il y avait de mieux en hommes, — en femmes, ce qu'il y avait de pis.

Le soir dont nous parlons, à l'heure où passaient d'ordinaire les visiteurs du cabaret, le froid avait retenu au logis plus d'une jolie impénitente. Chacun sait que le bon moment pour faire une partie de troïka est celui où le thermomètre baisse ; mais ce jour-là, le thermomètre avait baissé si rapidement qu'on pouvait craindre de vingt-cinq à trente degrés passé minuit, — et c'est vraiment trop pour une partie de plaisir.

Une troïka, cependant, déboucha au galop dans la rue déserte : à l'extrémité opposée, une forme fémi-

nine s'avançait rapidement sur le trottoir en planches qui longeait les maisons.

Le traîneau découvert ne contenait que trois jeunes officiers, tous les trois beaux garçons, spirituels et parfaitement gris. Ils avaient déjeuné le matin chez Borrel, pour célébrer le triomphe de l'un d'entre eux qui avait reçu les excuses d'un civil mal léché, à qui il avait enfoncé son chapeau en sortant du Théâtre-Russe.

— Gloire à notre vainqueur! chantait en français un des jeunes fous sur le finale d'un opéra quelconque. Eh! Trophime, laisse un peu souffler tes chevaux pendant qu'il n'y a personne. Tu nous amèneras au grand galop devant le cabaret; il faut éblouir les populations!

Le cocher soumis ralentit l'allure des généreuses bêtes, qui prirent le pas et se mirent à marcher lentement, la tête basse, en s'ébrouant.

— Tout de même, messieurs, s'écria Valérien Gretzky, c'est un vilain procédé à ces dames que d'avoir refusé leur présence, et, ma parole! il faut le leur faire payer.

— Qu'est-ce qu'elles t'ont dit pour leur raison? demanda Rézof d'un ton placide en s'enfonçant dans la peau d'ours qui recouvrait leurs genoux.

— Mariette m'a dit que Sabakine et moi nous étions indignement... pochards, — Gretzky employa le mot

français pour exprimer cet état parfaitement russe, — et qu'elle n'aimait pas les gens ivres. Voyons, vous autres, n'est-ce pas ridicule que de prétendre que nous sommes ivres?

Les officiers éclatèrent de rire.

— Mariette est une pimbêche, continua Gretzky; je le lui ai dit, et j'ai ajouté que nous n'avions pas besoin d'elle ni de ses amies pour nous amuser. La première venue vaut bien autant qu'elle, pour l'esprit qu'elle a.

— Vive la première venue! cria Rézof d'un air vainqueur.

— Vive la première venue! répéta Sabakine d'une voix éclatante. Avec tout ça, nous voulions nous amuser, et nous voilà sans femmes! Ça n'est pas drôle!

— Avec ça que c'est difficile à trouver, des femmes! cria Rézof; tiens, en voilà une, et une jolie, ma foi! Invitons-la à souper.

La forme féminine qui avait apparu au bout de la rue s'était rapprochée et se trouvait à dix pas des officiers. La lumière d'un réverbère tombait d'aplomb sur ses yeux sombres, assez enfoncés sous l'arcade sourcilière pour qu'on n'en pût deviner la couleur, sur ses joues roses, ses lèvres rouges et son teint éclatant, avivé par le froid. La troïka glissait lentement sur la neige, au niveau du trottoir de bois.

Gretzky enjamba le petit rebord du traîneau et s'approcha de la jeune femme.

— Madame ou mademoiselle, dit-il avec une politesse ironique, que l'on vous nomme Mâcha ou Sâcha, ayez pitié de trois pauvres célibataires privés de l'élément féminin, et faites-nous l'honneur de souper avec nous.

La jeune femme recula pour augmenter la distance entre elle et son interlocuteur, puis elle jeta un coup d'œil autour d'elle ; la rue était déserte, personne ne se montrait aux fenêtres ; elle eut peur.

— Laissez-moi rentrer, dit-elle d'une voix mélodieuse, altérée par la crainte.

— Pour cela, non! s'écria Rézof, une si jolie fille! Jamais de la vie.

Il sortit précipitamment du traîneau ; Sabakine le suivit, et ils entourèrent la jeune femme.

— Messieurs, dit-elle d'un ton résolu, laissez-moi passer, ou j'appelle.

— Des manières! fit Sabakine, imitant à s'y méprendre une Parisienne qui lui donnait des leçons de beau parler. Vive la première venue! au Cabaret-Rouge, messieurs!

Une idée folle traversa la cervelle des trois jeunes gens ; nul ne sut qui l'avait conçue, tant elle fut vite comprise et exécutée. La jeune femme perdit pied, la peau d'ours fut jetée sur sa tête ; elle poussa un cri,

mais dans cette rue-là on était accoutumé à entendre des voix de femmes se mêler aux cris avinés de la jeunesse dorée.

Nul ne parut; la jeune femme fut portée au fond du traîneau, les chevaux prirent un galop vertigineux, et, deux minutes après, les trois officiers, portant entre eux leur victime qui se débattait sans pouvoir se faire entendre, entraient dans un salon du Cabaret-Rouge.

Le domestique qui les servait d'ordinaire était accouru à la vue de leur équipage. Il crut à une aimable plaisanterie (ces messieurs s'en permettaient de tous les genres), sourit discrètement et se retira.

Sabakine entre-bâilla la porte pour le rappeler, et lui commanda un menu.

— Dans une heure! cria-t-il au domestique déjà en route.

Celui-ci se retourna, fit un signe de tête mystérieux et disparut. La porte se referma, et Sabakine mit la clef dans sa poche.

III

Suivant les prévisions des gens d'expérience, le thermomètre n'avait pas cessé de baisser, et vers neuf

heures la lune dans son plein éclairait un ciel pur et glacial. Le givre étalait sa blancheur éblouissante sur les arbres, sur les clôtures, sur les trottoirs de bois semés de paillettes; dans le quartier désert où la troïka avait emporté son butin, personne ne passait plus depuis longtemps. Le facteur peu scrupuleux était resté chez lui, pensant que les lettres seraient aussi bonnes à distribuer le lendemain matin. Une seule figure humaine se détachait en noir sur la blancheur de la rue : c'était un petit vieillard, maigre, sec et nerveux, serré dans une vieille pelisse d'ours, sa casquette enfoncée jusqu'aux oreilles; il se tenait debout sur le seuil de sa porte, l'oreille au guet, le cou anxieusement tendu dans la direction de la ville, d'où semblait venir quelque bruit insaisissable. Il écoutait, puis secouait douloureusement la tête, et rentrait dans la maison pour en ressortir au bout de cinq minutes.

— Rien? lui dit une voix brisée, comme il recommençait ce manége pour la vingtième fois.

— Rien, ma bonne Anna, répliqua-t-il, rien du tout.

Un soupir lui répondit. Il s'approcha de sa vieille femme infirme, retenue depuis des années dans son fauteuil par des rhumatismes, et serra affectueusement la main enflée de sa fidèle compagne.

— Qu'est-elle devenue? gémit madame Porof; une

fille si sage, si exacte! que peut-il lui être arrivé?

M. Porof secoua la tête et haussa les épaules.

— A-t-on envoyé chez madame Graaf? dit tout à coup la mère en reprenant quelque espoir.

— Non! s'écria le vieillard avec animation. C'est vrai, je n'y avais pas pensé! quel imbécile je fais!

Il courut à la cuisine, où les deux servantes consternées attendaient aussi le retour de leur jeune maîtresse, et dépêcha la plus agile chez madame Graaf, dont la maison n'était pas éloignée; puis il revint vers sa bonne vieille.

— Mange un peu, en attendant, lui dit celle-ci, qui tourna la tête vers la table où leur modeste repas gisait intact.

— Non, merci, je n'ai pas faim. Mais toi, tu devrais prendre quelque chose : une tasse de bouillon, une bouchée de pain?.....

La mère détourna la tête avec un geste d'abattement et de désespoir.

Un léger bruit à la cuisine les fit tressaillir, et le père se précipita vers la porte du fond. Sa cuisinière apparut.

— Madame Graaf fait dire qu'elle n'a pas vu mademoiselle Raïssa, dit la servante, essouflée.

— C'est bien, dit Porof. Va-t-en.

Il revint auprès de sa femme et lui prit la main, qu'il caressa longuement.

— Assieds-toi, mon pauvre vieux, dit la mère en essayant de se montrer plus gaie ; ne reste pas debout ; tu me fais de la peine.

Porof obéit, et s'assit auprès de sa femme.

— Tu vas voir qu'elle arrivera et nous expliquera son absence de la manière la plus simple ! Quelque bêtise à laquelle nous n'aurons pas pensé. C'est chez sa maîtresse de piano qu'elle était allée, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura le pauvre vieux.

— Eh bien ! qui sait si elle ne s'est pas rappelé quelque commission oubliée ? Voilà les fêtes qui approchent, elle est peut-être allée au Gostinoï-Dvor ?

Un vieux coucou sonna dix heures.

— Le Gostinoï-Dvor est fermé depuis longtemps, répondit le vieillard d'une voix creuse.

La mère se tut. Le silence régna un instant dans la petite pièce mal éclairée par deux de ces bougies, moitié suif, moitié stéarine, qui n'éclairent guère et qui fument toujours.

— Ma Raïssa ! s'écria tout à coup la mère, qui éclata en sanglots, ma fille que j'ai portée, que j'ai nourrie, que j'ai élevée, mon unique enfant, soignée et choyée comme la prunelle de mes yeux ! Elle est morte ; dis, mon vieux Pierre, il faut qu'elle soit morte pour n'être pas rentrée ?

— Si elle ne doit pas rentrer, j'espère bien qu'elle

est morte ! murmura le vieillard en redressant la tête.

— Oh ! fit madame Porof, tu ne crois pas que notre ange aurait pu...

— Non, ma bonne vieille femme, je ne crois pas qu'elle ait suivi un homme, je ne crois pas qu'elle ait déshonoré ses parents ; je crois, comme toi, que si elle n'est pas rentrée, c'est qu'elle est morte.

— Ma fille, ma fille chérie ! s'écria la mère en levant au ciel ses bras infirmes, pourquoi ne suis-je pas partie la première ! C'était à elle de me fermer les yeux ! Pierre, allume un cierge devant les images, brûle notre cierge de noces, celui qu'on n'allume que pour conjurer la foudre ou pour sauver les malades en péril de mort ! Notre maison est en péril, mon vieux Pierre, allume le cierge du secours !

Le vieillard passa dans la pièce voisine, dont la porte était ouverte. D'une main tremblante il prit dans l'armoire aux images consacrées le cierge bénit de leurs noces ; il l'alluma devant l'image du Sauveur, fit le signe de la croix, se prosterna par trois fois et revint près de sa femme, qui priait avec ardeur, les mains serrées l'une contre l'autre, les yeux fixés sur l'image qu'elle voyait de son fauteuil.

Un silence mortel se fit au dedans. Une horloge lointaine sonna la demie, et le silence parut redoubler après ce léger bruit. La chambre était mesquinement meublée ; un vieux piano carré, du temps de l'Empire,

en était le plus bel ornement; quelques chaises recouvertes en crin, un fauteuil en velours d'Utrecht jaune, une table ronde, où ils prenaient leurs repas, garnissaient suffisamment cet étroit espace. Les deux fenêtres étaient aussi pleines de joie et de vie que le reste était terne et éteint. Entre les rideaux de grosse mousseline brochée et le store éclatant de blancheur s'étalait un parterre en miniature. Deux magnifiques fuchsias qui pliaient sous le poids des fleurs, un cactus splendide, des géraniums écarlates proclamaient combien peu Raïssa leur épargnait les soins et l'eau fraiche. Un serin endormi dans sa cage suspendue au-dessus du cactus devait charmer les heures de solitude de la jeune fille absente... mais sans elle qu'était ce lambeau de printemps, victoire de l'homme sur l'hiver!

Un pas précipité retentit au dehors sur le trottoir de bois, l'infirme se redressa, Porof prêta l'oreille... le pas s'approchait, fébrile, emporté... Arrivé sous la fenêtre, il s'arrêta brusquement.

— C'est elle, cria la mère affolée, c'est elle qui n'ose pas entrer...

Le père bondit jusque dans l'antichambre et ouvrit la porte.

Sa fille passa devant lui sans le voir, courut jusqu'à la mère, tomba à ses pieds, et, lui embrassant les genoux, cria :

— Ma mère! mon père!

— D'où viens-tu? dit sévèrement Porof en lui mettant la main sur l'épaule.

— D'où je viens? cria Raïssa en se levant, d'où je viens? Que la foudre du ciel tombe sur la maison maudite qui m'a abritée!

D'un geste superbe elle arracha sa pelisse qui tomba à ses pieds sur le plancher, elle jeta au loin sa capeline et parut devant les vieillards les cheveux en désordre, les mains rouges et gonflées par l'effort, le visage couvert d'une pâleur de cendre, malgré sa course désordonnée.

— Je ne sais pas, dit-elle d'une voix vibrante, comment s'appelle le lieu d'où je viens, ni ceux qui m'ont emmenée, mais devant Dieu et devant vous, mon père et ma mère, je vous jure que ce n'est pas ma faute si je reviens déshonorée!

La mère poussa un gémissement et s'affaissa sur le dossier du fauteuil, la main serrée sur son cœur, qui battait à se rompre. Oubliant tout le reste, Raïssa se précipita vers elle, ouvrit sa robe, trouva les gouttes qui calmaient ordinairement ces syncopes, et ranima la pauvre femme par ses caresses.

Lorsque madame Porof eut rouvert les yeux, son premier mouvement fut de saisir sa fille dans ses bras et de la serrer sur sa poitrine. Raïssa lui rendit ses baisers avec usure ; elle mettait en tout ce qu'elle fai-

[illegible] ient, ses [illegible] éclat sur-
[illegible]

[illegible] es larmes,
[illegible] :

[illegible] ité : dois-
[illegible]

[illegible] répondit
[illegible] devez me
[illegible]

[illegible] ra sur son
[illegible] signe de
[illegible] oucher et
[illegible]

[illegible] asseyant
[illegible]

[illegible] son récit.

I

[illegible] rendre ma
[illegible] elle rentra
[illegible] r à trois
[illegible] nt quatre.

Lorsque nous eûmes terminé, la nuit tombait ; mademoiselle Sirine me proposa de me faire reconduire par sa servante. Je refusai. Pourquoi aurais-je craint de faire seule aujourd'hui le chemin que j'ai fait cent fois? Je revenais en marchant très-vite, car je me sentais en retard et j'avais peur de vous causer de l'inquiétude, lorsque j'aperçus dans notre rue une troïka qui s'avançait au galop. Vous savez, mon père, que je crains ces rencontres, qui ne sont pas agréables pour nous autres, jeunes filles ; aussi je ralentis un peu le pas, pensant qu'elle détournerait comme d'habitude dans la rue qui mène hors de la ville... Je ne sais pourquoi le cocher mit ses chevaux au pas. Pensant alors qu'il faudrait ou rebrousser chemin ou passer près de cet équipage, je me décidai à marcher plus vite. Au moment où j'allais croiser la troïka — c'était à quelques maisons d'ici, — les trois hommes qui étaient dans l'équipage mirent pied à terre. L'un d'eux m'aborda et me demanda de venir avec eux. Je répondis comme je le devais, et tout à coup on me jeta un tapis sur la tête, et je fus emportée dans le traîneau. J'essayai de crier, mais qui aurait pu m'entendre !...

— Elle a crié, Pierre, elle a crié! dit madame Porof en serrant la main de son mari. Et nous ne l'avons pas entendue !

Le vieillard fit un signe de tête et continua de re-

garder fixement sa fille. Celle-ci parlait sans embarras; la fièvre montait à ses joues, chassant sa pâleur, et ses yeux lançaient des éclairs. Elle reprit :

— On m'emporta comme un paquet, malgré ma résistance, et je ne trouvai pied que dans un salon richement meublé. Les hommes qui m'avaient enlevée étaient ivres tous les trois ; tous les trois sont des officiers de la garde, je ne sais pas leurs noms, mais je les reconnaîtrai jusqu'au dernier jour. Ils se moquèrent de moi, prétendant que je jouais la comédie de la vertu ; ensuite, ils voulurent me tenter par de riches promesses ; l'un d'eux vida son portefeuille sur la table, devant moi. J'avais beau crier et appeler, personne ne venait. Cependant, on frappa à la porte : c'était un domestique qui apportait du vin. Je voulus m'élancer pour sortir quand il entrerait. On me poussa dans une chambre voisine, où il n'y avait pas de lumière. On avait apporté du vin de Champagne ; ils voulurent me faire boire avec eux. Je brisai le verre qu'on me présentait (Raïssa montra une large raie sanglante dans le fond de sa main), et je leur en jetai les débris au visage. — « Il faut en finir, dit l'un d'eux, cela devient ridicule. » On me poussa encore dans cette chambre sombre. J'eus beau résister, un d'eux entra derrière moi, pendant que les autres chantaient pour étouffer mes cris. J'eus beau appeler, supplier. Je ne sais quelle maison infâme est celle où peuvent se com-

mettre de semblables crimes, mais personne ne vint : je me débattis en vain; je n'étais pas la plus forte. J'ai perdu mon honneur, et pourtant mon âme est pure de tout péché.

— Comment est le visage de cet homme? demanda le père les poings serrés, les lèvres blêmes.

— Je ne l'ai pas vu, répondit Raïssa.

— Comment, tu ne sais pas?

— Je ne sais pas lequel des trois, et je ne le saurai sans doute jamais, mais je les reconnaîtrai tous trois.

Sa mère pleurait, le visage caché dans ses mains.

— Comment es-tu sortie? demanda le père après un silence.

— La porte de la chambre où j'étais s'est ouverte; on a appelé l'homme qui était avec moi...

— Par son nom? interrompit vivement le père.

— Non, on lui a dit : « Écoute, viens ici. » Il m'a quittée, et je n'ai plus revu ces trois hommes qu'ensemble. Il paraît qu'il s'était passé quelque autre infamie dans la maison, car on a parlé de police; alors ces hommes se sont rapprochés très-poliment de moi et m'ont dit qu'il fallait partir. On m'a mis ma pelisse, on m'a jeté un châle sur la tête, et quelqu'un, je ne sais lequel, m'a fait toucher le canon d'un revolver en me disant qu'on me tuerait si je criais. Je n'avais plus rien à perdre : j'ai gardé le silence; quand j'ai senti l'air froid, j'ai voulu m'échapper. Ils m'ont retenue

en me jurant sur l'honneur qu'on me ramènerait en ville et que je serais libre. Ils avaient l'air sérieux en ce moment-là, et même je crois qu'ils avaient grand' peur. J'ai pensé à vous, mes chers parents, et j'ai voulu patienter. J'ai donc pris place dans l'équipage, la tête toujours couverte de ce châle qui m'empêchait de voir. Au bout de quelques minutes, ils m'ont fait descendre. J'étais au bord du canal d'enceinte, pas bien loin d'ici... J'ai reconnu le chemin, et je suis venue... Il y a des filles qui cachent leur honte, c'est quand elles l'ont méritée. Mais je n'ai rien mérité; vous me vengerez, n'est-ce pas, mon père?

— Je te vengerai! dit solennellement le vieillard.

Raïssa se mit à genoux devant ses parents et reçut encore une fois leur bénédiction.

— Je me sens mal, dit tout à coup madame Porof en pâlissant.

On la transporta dans son lit, et le médecin fut appelé. Il ordonna quelques calmants, des dérivatifs, — mais le cœur malade de la pauvre mère avait éprouvé une secousse mortelle. Porof avait été chirurgien de l'armée pendant trente-deux ans; il n'avait pas besoin d'un confrère pour juger que sa femme était perdue.

Le jour vint, jour d'hiver tardif et glacé; et sa lumière éclaira les dernières angoisses de madame Porof. Avant le coucher du soleil elle était morte, sans souffrance, comme dans un rêve.

Raïssa contempla d'un œil sec le nouveau désastre que son malheur venait d'attirer sur elle. Son père était aussi calme qu'elle-même, tous les deux semblaient penser que cette catastrophe faisait partie de leur destin.

On enterra la pauvre madame Porof avec le cérémonial accoutumé; les amis de ces braves gens assistèrent tous aux obsèques. L'aventure de Raïssa avait transpiré; les servantes en avaient entendu quelque chose, et M. Porof n'ayant pas pris la peine d'expliquer pourquoi il avait fait chercher partout sa fille pendant plusieurs heures, la curiosité aussi et la malignité étaient fort excitées dans leur entourage.

Pendant le repas qui suivit les funérailles, au moment où l'on servait la gelée amère, qui, dans les familles de la petite noblesse, remplace le gobelet d'eau-de-vie, et qu'on appelle la *coupe d'amertume,* Porof prit la parole.

— Mes amis et voisins, dit-il, vous avez tous vu combien ma pauvre femme a supporté patiemment la maladie et les chagrins. Elle était faite pour vivre encore de longues années, malgré ses infirmités, et si elle eût suivi le cours ordinaire de la vie, elle eût vu ses petits-enfants grandir autour d'elle ; — tous les yeux se portèrent sur Raïssa, qui, en grand deuil, siégeait en face de son père. Le Seigneur a voulu qu'un malheur immérité s'abattît sur notre maison, et l'âme

de la chère défunte n'a pu le supporter. J'espère que satisfaction sera donnée là-haut à la mère malheureuse, et nous, à qui incombe le devoir de faire rendre justice, conservons son souvenir éternel !

Le verset funéraire fut chanté trois fois, selon l'usage, mais les assistants n'en furent pas plus avancés en ce qui concernait le sens de ce discours énigmatique.

L'explication de l'énigme fut donnée deux jours après, car le bruit se répandit dans le quartier que Pierre Porof avait déposé chez le maître de police de son quartier une plainte en rapt et séduction, par la violence, de sa fille mineure, Raïssa.

Avec de nombreuses précautions oratoires, les parents, voisins et amis vinrent interroger le vieux médecin au sujet de cette démarche extraordinaire.

— C'est vrai, répondit invariablement Porof. Nous n'avons pas à nous cacher, car ce n'est pas nous qui avons commis le crime.

On commençait à montrer Râïssa au doigt quand elle passait dans la rue, et les stores se soulevaient curieusement à son approche ; elle ne parut pas le remarquer, et continua à marcher dans la vie la tête haute et le regard assuré. Seulement, une expression de ténacité indomptable s'établit à demeure sur son visage.

— Quel front d'airain ! pensèrent les commères.

Aussi, à partir du jour de l'enterrement de sa mère, Raïssa ne fit plus une seule visite. Mais tous les jours, au bras de son père, elle fit de longues promenades dans les quartiers que fréquentent de préférence la haute noblesse, et surtout les officiers de la garde.

V

La comtesse Gretsky était une femme digne de tous les respects.

Veuve de bonne heure d'un homme qu'elle aimait, elle avait noblement porté son deuil, sans emphase comme sans légèreté. Sa grande fortune et ses belles alliances lui faisaient une place à part même parmi l'élite de l'aristocratie russe. Elle était dame d'honneur de l'Impératrice, qui l'avait en estime et affection; mais par une grandeur d'âme peu commune, la comtesse Gretsky ne se servait jamais de son influence pour elle-même ou pour ses proches. C'était une solliciteuse; — mais ses protégés étaient des gens dans la peine, de vrais pauvres, et le bienfait qui était toujours la suite de ces sollicitations était un vrai bienfait, car il tombait toujours à propos.

Toute infortune imméritée, toute réclamation fondée, toute misère décente et timide, après avoir fait vainement le tour des bureaux et des ministères, finissait par arriver dans le petit salon jaune de la comtesse Gretsky. Lorsque la chose était d'importance, elle savait pénétrer jusqu'au trône pour obtenir justice ou charité. Si l'affaire ne méritait pas qu'on importunât d'augustes oreilles, la comtesse puisait dans sa bourse, cherchait parmi ses relations, et trouvait de quoi satisfaire les intéressés.

— Vous arrivez toujours les mains pleines de suppliques, lui disait l'Impératrice, qui taquinait volontiers sa dame d'honneur.

— C'est vrai, Votre Majesté, mais je m'en vais toujours les mains pleines de bienfaits.

Les deux assertions étaient également vraies et faisaient autant d'honneur à la souveraine qu'à sa noble sujette.

Avec de tels goûts, la comtesse Gretsky, comme tant d'autres, eût pu se faire une cour d'obligés et d'obligées; elle eût pu remplir sa maison d'échines courbées et de plates flagorneries, mais elle n'aimait pas à voir ceux à qui elle avait fait du bien. C'était une des originalités de son caractère que l'empressement avec lequel elle écartait ses protégés quand ils avaient obtenu ce qu'ils demandaient. A quelqu'un qui s'informait du motif, elle répondit un jour :

— C'est pour qu'on continue à me savoir gré de ce que j'ai pu faire.

La comtesse avait raison ; elle gardait ainsi son prestige, et c'est peut-être pour cela qu'il y eut dix mille personnes à sa suite quand elle quitta ce monde d'ingrats.

Précisément pour cette raison qu'on ne trouvait pas de figures déplaisantes chez elle, la comtesse était fort entourée. Tout ce qu'il y avait de bien à Pétersbourg tenait à la voir chez elle une fois par semaine. Ses jeudis soirs étaient les plus brillants et les plus courus de la ville.

Parfois on s'y trouvait trois ou quatre autour d'une lampe, dans le fameux salon jaune ; parfois on s'y pressait cinquante, dans la longue enfilade de salles somptueuses qui aboutissait audit salon ; mais toujours la conversation était solide et spirituelle, car la maîtresse de la maison possédait deux qualités souvent désunies : l'esprit et le bon sens.

Le jeudi soir qui suivit la mort de madame Porof, la société était plus choisie que nombreuse, à cause d'un bal à l'ambassade de France, qui convoquait la fleur de la noblesse russe. Mais la soirée de la comtesse n'y perdait rien en éclat, car presque toutes les jeunes femmes, ses parentes ou ses amies, étaient venues passer un moment chez elle avant de se rendre à l'ambassade, située quelques maisons plus loin ; les voitures versaient sur le perron un flot de toilettes

élégantes, sans cesse emporté et toujours renouvelé. La comtesse, placidement assise dans son fauteuil, voyait défiler en souriant cette élite charmante et parée.

— Vous me donnez la lanterne magique, dit-elle enfin, comme trois sœurs délicieuses, vêtues pareillement, s'avançaient conduites par leur mère. L'ambassade a tout le mal, et moi tout le plaisir; ce n'est pas juste, mais c'est fort agréable.

— Et vous, ma tante, vous n'y allez pas ? dit Valérien Gretsky, en s'approchant de la comtesse.

— Moi? non! mon jeudi m'attache au rivage, et, à vrai dire, je suis fatiguée.

— De faire du bien? glissa un diplomate.

La comtesse lui adressa un aimable sourire et un geste de reproche enjoué.

— Non, dit-elle, de lire des lettres, souvent comiques, presque toujours absurdes, et parfois navrantes... Il y a des jours où j'ai envie de me retirer du monde pour ne plus voir ce qui s'y passe.

Un cri général accueillit cette déclaration, et pendant deux minutes chacun protesta contre cette velléité de retraite.

— Que diraient les malheureux ? fit Valérien; c'est impossible, ma tante; donc, n'en parlons plus.

La comtesse, enchantée au fond de cet effet qu'elle

n'avait cependant pas cherché, fit un signe de tête, et le calme se rétablit.

— Le fait est, reprit le vieux général, que ce monde est parfois bien lamentable, et sans que toutes ces tristesses puissent justifier une résolution désespérée, comme celle de la comtesse, il se passe des faits qui feraient douter de la civilisation. Ainsi, j'ai appris ce matin, chez le grand maître de police, une histoire épouvantable, arrivée il y a quelques jours, et qui dépasse en monstruosité tout ce que les romanciers français peuvent imaginer.

— Oh! les *Mystères de Paris!* fit un lecteur de romans.

— Les *Mystères de Paris* n'ont rien de plus terrible.

— Vous nous faites venir l'eau à la bouche, général, s'écria une dame; racontez-nous votre événement.

— Excusez-moi, madame, c'est une affaire qui n'est pas destinée à la publicité; — le grand maître de la police n'en a eu connaissance que ce matin; je me trouvais alors dans son cabinet, je ne sais si je dois...

— Votre premier devoir est de ne rien cacher à vos amis, dit un jeune officier d'artillerie.

— Mais le rapport que j'ai lu...

— Vous avez lu le rapport? s'écria-t-on tout d'une voix.

Le général fit un signe de tête affirmatif.

— Vous avez lu le rapport, et vous prétendez ne pas nous raconter votre histoire ? Allons, exécutez-vous, général !

Il voulut vainement se retrancher derrière une foule d'arguments, il fut battu, d'autant plus qu'il grillait de parler.

— Est-ce une histoire de voleurs? demanda Valérien Gretsky.

— C'est bien pis... Enfin, puisque vous le voulez... Nous n'avons pas de demoiselles ici? dit le général en parcourant le cercle du regard.

— Ah! général, si votre histoire est inconvenante, vous savez que je vous mettrai à la porte dès que vous l'aurez racontée, fit madame Gretsky en levant un doigt.

— Après?

— Eh! oui! une fois que nous la connaîtrons; il n'y aura plus d'inconvénient.

On riait; le général craignit d'avoir été trop discret dans son indiscrétion; depuis le matin, il se faisait une fête de ce récit.

— Eh bien! dit-il, messieurs, car je ne puis en conscience m'adresser aux dames, — en plein Pétersbourg, à cinq heures du soir, une jeune fille a été enlevée par trois officiers qui passaient en troïka... Un bruit de porcelaine brisée interrompit le narrateur. Valérien Gretsky venait de pousser involontairement

une petite coupe de Chine placée près de son coude sur une table.

— Je vous demande pardon de ma maladresse, dit le jeune homme d'une voix altérée... Ma tante, vous teniez à cet objet?

— Pas du tout ! dit la comtesse, c'est un imbécile qui me l'avait donné, — je te remercie de m'en avoir débarrassée. Eh bien! général, votre jeune fille?...

— La jeune fille, reprit le général, a été enlevée par trois officiers, à la tombée de la nuit, et conduite au Cabaret-Rouge. Là, malgré ses cris, elle a été victime d'un affreux outrage; on ne sait ce qui serait arrivé, car ces trois messieurs étaient ivres, si une visite de la police, — étrangère, d'ailleurs, à cet événement, — n'avait contraint ces misérables...

Valérien fit un brusque mouvement qui attira sur lui l'attention du général.

— Oui, Gretsky, je comprends votre indignation; ces misérables fous ont souillé votre uniforme; mais le châtiment...

— Général, s'écrièrent deux curieuses tout d'une voix, la fin de votre histoire?

— Eh bien! ils ont lâché leur proie; ils l'ont reconduite en ville, elle est rentrée chez ses parents, et la mère, qui était infirme, est morte de saisissement en apprenant le malheur qui avait frappé sa fille!

Un murmure d'horreur parcourut l'assemblée. Per-

sonne ne songeait plus au bal de l'ambassade. Le général parcourut du regard son auditoire épouvanté.

—Est-ce bien vrai? dit un incrédule, n'est-ce pas un fait divers, arrangé par un mystificateur peu scrupuleux ?

— Non, messieurs, le fait est patent; la victime et son père ont porté plainte; ils ont produit des témoins.

— Des témoins? murmura Valérien, devenu blême.

— Des témoins de la disparition de la jeune fille, de son absence, de son retour... Le propriétaire du restaurant a été arrêté.

— Qu'a-t-il dit? fit un curieux. Valérien n'osait parler.

— Il n'a pas donné de noms; il feint de ne pas les connaître, ou peut-être les ignore-t-il réellement. Il a bien vu qu'on entraînait une femme, il a bien vu trois jeunes officiers; mais ces messieurs amènent souvent de la compagnie, et cette compagnie affecte des allures bizarres...

— Alors, on ne sait rien? reprit la comtesse.

— On sait le nom de la jeune fille, elle s'appelle Raïssa Porof.

Valérien se répéta en lui-même : Raïssa Porof! Ce nom devait être désormais le compagnon de toutes ses pensées.

— Que va-t-il arriver? dit une dame.

— Personne n'en sait rien. Peut-être les coupables

seront-ils introuvables; — mais si l'on arrive à les trouver, certes, ils payeront cher cette lugubre espiéglerie.

— Cette infamie! s'écria la comtesse. Valérien, je te somme de les découvrir. De quel régiment sont-ils, général?

— J'ai eu le regret de vous dire qu'ils portent l'uniforme du comte Valérien, répondit le général en s'inclinant légèrement devant le jeune homme.

— Ce ne serait pas toi, par hasard? cria la voix rieuse d'un porte-enseigne, cousin de Valérien à un degré éloigné.

Tout le monde se mit à rire. Les yeux étaient tournés sur Gretskz; il répondit avec un vague sourire :

— Je ne crois pas.

— Il faut les trouver, répéta la comtesse. Si cette jeune fille n'est pas une aventurière, qui joue une comédie ignoble, c'est la victime la plus intéressante du monde.

— Mais si c'est une aventurière? hasarda le diplomate...

— Elle sera rudement châtiée, répliqua la comtesse avec chaleur. En tout cas, ce scandale ne peut rester sous le boisseau. La morale publique crie vengeance!

Quand la comtesse s'animait, elle devenait fort éloquente; elle parla encore quelques instants, et ramena tout le monde à son opinion. Seul, le diplomate émit

des doutes; mais on savait le tancer à propos, et cette fois il reçut une leçon.

— Votre métier, à vous autres, lui dit la comtesse, est de douter de tout et de nier le reste; aussi, quand on demande un homme de bonne volonté pour quelque dévouement absurde, vous pouvez dormir sans crainte, messieurs les diplomates, vous ne courez pas risque d'être dérangés!

On se mit à rire, et la conversation passa à d'autres sujets.

Un quart d'heure après, Valérien profita du départ de quelques-uns pour s'esquiver. En descendant l'escalier de sa tante, il lui semblait que les marches venaient à lui, tant son cerveau lui paraissait lourd.

Il revêtit son manteau doublé de fourrures, et sortit. L'air glacé le frappa au visage et lui rendit quelque sang-froid. Son traîneau l'attendait; il prétexta une promenade à pied et commanda à son cocher de le suivre au pas, à peu de distance; puis il se dirigea le long de la Néva, sur le quai, et commença à marcher dans la nuit, à peine éclairée par les réverbères.

La Néva, blanche, silencieuse et comme morte sous les glaçons épais qui tenaient le flot prisonnier, occupait sa gauche; à sa droite, il avait le quai sillonné par les voitures qui allaient chercher leurs maîtres à l'ambassade.

Peu à peu les voitures devinrent plus rares, la masse

noire des arbres du Jardin d'été se montra à sa droite; il passa un petit pont jeté sur un canal, puis continua le long du quai, et, marchant toujours devant lui dans la nuit noire et glacée, il parvint à mettre un peu d'ordre dans ses idées.

VI

C'en était fait! Lui, comte Gretsky, il était dénoncé. Cette petite fille aux yeux noirs, si jolie dans sa colère, mais insignifiante au bout du compte, cette petite bourgeoise, issue de rien, avait porté plainte contre lui; elle avait donné son signalement, son uniforme; le son de sa voix était noté dans le rapport présenté au maître de police, et, peut-être, en rentrant chez lui, allait-il trouver les agents qui l'attendaient.

Un frisson de dégoût passa entre les épaules du jeune homme. Il ne craignait guère la punition... Que pouvait-on lui faire, à lui, comte de Gretsky? Le mettre aux arrêts, probablement pour un temps très-long, — et voilà tout. D'ailleurs, ils étaient trois coupables. Quel est celui que Raïssa avait particulièrement dénoncé? Avait-elle distingué les traits de celui qui s'était introduit dans la chambre obscure? Savait-

elle auquel des trois elle devait sa flétrissure? Par un raffinement de vengeance, les aurait-elle, dans le doute, dénoncés également tous les trois?

Par malheur, il était impossible à Gretsky de prendre directement des informations; c'eût été attirer l'attention sur lui. Il fallait donc se contenter d'attendre, d'observer, de ramasser le plus de renseignements possible; car, pour se fier à quelque subalterne, il n'y fallait pas penser. Il était bien heureux que le propriétaire du Cabaret-Rouge se fût montré discret...

Une autre image traversa les pensées de Gretsky, celle de la jeune fille à peine entrevue. Elle lui avait paru jolie, — à coup sûr elle était honnête. Sans doute, dans son intérêt à lui, il était bon qu'on la prît pour une aventurière, mais il savait bien, au fond de lui-même, que cette fille était honnête et pure. Il l'avait entendue pleurer et supplier avec des accents qui eussent ému tout autre qu'une brute... oui, une brute, puisqu'il était complétement ivre alors.

Au travers de son ivresse, il avait reçu l'impression de la pureté de cette enfant, de son innocence irritée, de sa colère sauvage, qui cherchait une arme pour tuer l'insulteur ou elle-même..., et, dans son cœur, Valérien Gretsky se dit que la démarche hardie par laquelle Raïssa proclamait son déshonneur pour obtenir justice était bien celle d'une honnête fille qui ne

veut pas accepter en silence un outrage qu'elle n'a pas mérité.

Cependant... serait-il impossible de séduire, sinon la jeune fille elle-même, au moins son entourage, par l'appât d'une fortune, dans le cas où son silence pourrait être acheté? Si cette plainte était retirée, on étoufferait l'affaire!

Valérien envoya à tous les diables le bavard qui avait ébruité son aventure; il envoya tout aussi loin le maître de police qui recevait de telles gens dans son cabinet, et qui leur faisait lire des rapports concernant la crème de la noblesse, car Gretsky n'avait pas cessé de se considérer comme la crème de la noblesse, malgré cette lugubre espièglerie, comme on avait dit chez sa tante.

Le quai s'arrêtait là, le froid était terrible; le cocher qui suivait le jeune homme toussait de temps en temps pour lui rappeler sa présence. Valérien se décida à monter en traîneau; il avait envie d'aller voir ses deux amis avant de rentrer. Il consulta sa montre et pensa qu'il était bien tard.

— A la maison, dit-il au cocher.

Un quart d'heure après, il entrait dans son cabinet.

VII

Le premier objet qui frappa les yeux de Gretsky fut un billet sous enveloppe, placé en évidence sur son bureau. Il le décacheta et lut ces quatre mots : « Viens sur-le-champ. » Signé : Rézof.

Valérien regarda un instant cette feuille de papier et ces quatre mots sans importance apparente, qui lui semblaient gros d'orages; puis, sans prendre le temps de réfléchir, il redescendit son escalier.

— Je sors, dit-il au suisse qui s'empressait de lui ouvrir la porte.

— Faut-il demander le traîneau de Votre Excellence? fit l'obséquieux serviteur.

— Non; je sors à pied.

La porte retomba sur le jeune homme, qui monta aussitôt dans un traîneau de louage arrêté deux maisons plus loin. Cinq minutes après, il entrait chez Rézof.

Celui-ci, fort agité, marchait de long en large dans son cabinet de travail; Sabakine, assis sur le canapé, méditait d'un air soucieux, le menton appuyé sur la paume de sa main.

— Eh bien? fit Gretsky, uniquement pour dire quelque chose, car le doute n'était plus possible.

— Eh bien, le diable est contre nous! grommela Rézof en coupant court à sa promenade. On nous a dénoncés.

Il courut à la porte, s'assura que personne n'avait écouté, baissa les épaisses portières de velours vert, et revint à ses camarades.

— On nous a dénoncés, répéta-t-il à voix basse, et je ne sais pas si nous pourrons nous tirer de là.

— On nous a dénoncés... personnellement? demanda Gretsky d'une voix calme.

Il était très-pâle, mais complétement sûr de lui-même. Ses deux camarades, au contraire, semblaient avoir perdu la tête.

— Personnellement... non! Mais c'est l'affaire de quelques heures. Il est impossible qu'on ne nous reconnaisse pas, que rien ne nous trahisse, que... Au diable! s'écria Sabakine en frappant du pied avec colère.

— Si personne ne sait encore nos noms, il n'y a pas de quoi s'inquiéter outre mesure, répartit Gretsky; tout peut encore s'arranger. D'ailleurs, pourquoi vous tourmentez-vous? Ne suis-je pas seul coupable?

Les deux jeunes gens regardèrent Valérien avec étonnement, et, sans s'être concertés, tous deux s'avancèrent vers lui.

— Non, Gretsky, dit Rézof, tu n'es pas plus cou-

pable que nous; du moins notre intention n'était pas d'être moins coupables que toi; par conséquent...

— Nous avons partagé la faute, nous partagerons le châtiment, conclut Sabakine.

Les mains des deux officiers saisirent les mains de Gretsky et les serrèrent fermement.

Le jeune homme, très-ému, leur rendit leur étreinte.

— C'est absurde, mes chers amis, dit-il, je ne puis consentir à ce sacrifice. Je vais aller me livrer, voilà tout, et ce sera une affaire faite.

— J'irai aussi, répartit Rézof.

— Moi de même, dit Sabakine, j'en donne ma parole d'honneur.

Le silence se rétablit. Gretsky réfléchissait...

— Mes bons amis, dit-il au bout d'un instant, laissez-moi prendre tout sur moi. Il faudra faire une dot à cette fille, et l'on assoupira l'affaire; je suis le plus riche, soit dit sans vous offenser, et, d'ailleurs, je suis seul coupable; il y va de quinze jours d'arrêts.

— Il y va de ton grade, répliqua Sabakine; le colonel a dit qu'il ferait un exemple.

— Le colonel... le colonel..., murmura Gretsky, il en parle bien à son aise; on ne casse pas un officier de la garde pour une fredaine... On dirait qu'il n'a jamais fait de bêtises, le colonel!

Il médita un instant, puis d'un air plus joyeux :

— Eh! vous autres, dit-il, vous voilà comme des

bonnets de nuit, et, ma parole! il n'y a pas de quoi! On dirait que nous n'avons plus ni mères, ni tantes, ni cousines disposées à intercéder pour nous! Voyons, Rézof, tu as une sœur fort bien en cour, ne peux-tu l'envoyer discrètement auprès du maître de police, le prier d'assoupir l'affaire? Ne peut-on représenter à ce brave homme le tort que cela fera à la noblesse, si cette affaire s'ébruite? Toutes les femmes de chambre à qui nous aurons pris le menton viendront déposer contre nous avec un certificat. Que diable! messieurs, vous n'avez pas besoin de rire : c'est sérieux, ce que je vous dis là! Il y va de l'honneur du pavillon, comme dit mon oncle l'amiral. Toi, Sabakine, ton oncle est ministre; que ne vas-tu lui demander sa protection? — Tu ne lui demandes jamais rien, tu ne manges que ton bien, — il ne peut pas te refuser cela.

— Et toi, riposta Sabakine, n'as-tu pas ta tante, qui est dame d'honneur, et mieux en cour que n'importe qui?

— Chut! fit Gretsky en posant un doigt sur ses lèvres d'un air tragi-comique. Ma vertueuse tante est du côté des opprimés; si elle se mêle de cette affaire, ce sera pour me faire châtier et pour réhabiliter la demoiselle; il n'y a pas à songer à ma tante pour cette affaire-là.

— La demoiselle, grommela Rézof, — la sotte pécore...

— Ah! dit Gretsky, je t'arrête ici, mon ami, — à coup sûr, ce n'est pas sa faute! Elle s'est vaillamment défendue; j'en porte encore les marques.

Il releva sa manche de toile fine et montra son poignet entamé par une large égratignure qui avait enlevé un lambeau de chair. La plaie était profonde et à peine cicatrisée.

— Ce qu'il y a de certain, reprit Valérien en rabattant son poignet de toile sur sa main, c'est que nous étions ivres-fous, ce qui est la pire ivresse et la plus méchante; nous aurions aussi bien tué quelqu'un...

— Plût à Dieu! gronda Sabakine.

— Grand merci! Ç'aurait été la Sibérie, alors! J'aime mieux donner une dot. Voyons, Sabakine, est-ce ton oncle, ou ta sœur, Rézof, qui vont essayer d'assoupir cette sotte affaire?

— Je crois qu'il vaut mieux employer les femmes, dit Sabakine; c'est moins grave; un homme, et surtout un ministre...

Les deux officiers se mirent à rire.

— Le bon apôtre! fit Gretsky, il ne veut pas perdre son crédit!

— Il a raison, reprit Rézof; j'irai voir ma sœur demain matin.

— Avant de nous quitter, mes amis, dit Sabakine qui s'était levé, faisons un pacte : aucun de nous, sous quelque prétexte que ce soit, ne trahira les autres;

nous endossons la faute et la punition solidairement, de même que nous l'avons commise!

Gretsky voulait protester, Rézof lui coupa la parole.

— Nous sommes des fous, dit-il, mais nous avons de l'honneur; nous pouvons nous oublier jusqu'à faire une sottise indigne de nous, mais l'honneur du régiment et la foi de l'amitié priment tout. Nous sommes donc solidairement responsables de ceci comme du reste. Jurons de nous soutenir jusqu'au bout.

— Je le jure, dit Sabakine, en étendant la main.

— Je le jure, répéta Gretsky en serrant les mains loyales de ses amis.

Ils se séparèrent aussitôt, pour se retrouver le lendemain au régiment. Gretsky, rentré chez lui, se mit au lit; mais il eut beau faire, l'image indistincte de Raïssa l'empêcha de trouver le sommeil.

VIII

Le lendemain, dès neuf heures, Rézof se fit annoncer chez sa sœur. Celle-ci, fort belle personne, avait épousé, depuis une dizaine d'années, un cham-

bellan très-riche; sa position et ses alliances la mettaient sur le pied d'amitié avec tout ce qu'il y avait de bien à Pétersbourg.

La visite matinale de son frère la surprit d'abord, et elle le fit entrer dans le boudoir où elle achevait sa toilette. Comme elle était fort perspicace, la princesse Alexandrine, que ses amis appelaient Adine par abréviation, n'eut pas besoin de regarder Rézof à deux fois; la pâleur du jeune homme, qui avait aussi fort peu dormi, lui révéla ce qu'il venait lui confier.

— Tu en es donc? lui dit-elle en français sans autre préambule.

Rézof fit un signe de tête affirmatif. La princesse congédia sa femme de chambre et fit asseoir son frère auprès d'elle sur un petit canapé.

— Et qui avec toi? dit-elle avec curiosité. Cette affaire scandaleuse était le régal le plus friand pour toute la haute société.

— Je ne puis le dire, répliqua Rézof. Excuse-moi, Adine; c'est un secret d'honneur, vois-tu; c'est une affaire de régiment...

— Fort bien, répliqua la princesse un peu piquée. Et pourquoi viens-tu te confesser?

— Parce que tu peux me sauver si tu le veux. Un mot de toi au grand maître de police...

La princesse fit une moue significative.

— Tu sais qu'il me fait la cour?

Rézof répondit par un signe de tête éloquent.

— Et tu veux que je lui demande une grâce?

— Non, répondit le jeune homme, pas une grâce. Représente-lui combien ce serait d'un déplorable exemple que la bourgeoisie s'en prît à la noblesse.

— C'est donc une bourgeoise? demanda la princesse.

— A peu près; noblesse non héréditaire, acquise au service dans l'armée.

— Ah! fit dédaigneusement Adine. Et qu'est-ce que vous avez pu trouver dans cette bourgeoise? Est-elle seulement jolie?

— Ne m'en parle pas, je t'en prie, répondit Rézof: ce souvenir m'est particulièrement désagréable.

— Voilà, fit Adine en haussant les épaules d'un air moqueur, les suites d'une folie! C'était bien la peine! Et qu'est-ce qu'on veut vous faire pour vous punir, si ce n'est pas aussi un secret de régiment?

— On veut nous casser aux grades.

— Oh! oh! pour une bourgeoise! C'est trop fort! Mon frère cassé aux grades! Oh! non! J'irai chez le maître de police, mon cher, c'est décidé. Et tu ne veux pas que j'intercède en même temps pour tes camarades, tes respectables camarades?

— Au contraire, je te supplie de ne point nous séparer dans ton intervention bienfaisante.

— Sans savoir leurs noms? Du reste, je suis bien naïve, le maître de police me les dira.

— Je ne crois pas qu'il les sache.

— Le tien non plus?

— Le mien non plus.

La princesse se renversa sur le dossier du canapé en éclatant de rire.

— Alors c'est moi qui te dénonce?

— A seule condition d'obtenir qu'on arrête l'enquête.

— C'est original! c'est délicieux! Très-bien, mon ami; j'irai entre une heure et deux, tu auras ma réponse à trois heures. Ne me souhaite pas bonne chance, les chasseurs disent que cela fait manquer le gibier.

Là-dessus Adine congédia son frère d'un signe de tête amical et retourna à sa toilette interrompue.

IX

Quelques heures après, la princesse fit passer sa carte au grand maître de police, le général Kline. Celui-ci se hâta de congédier deux ou trois solliciteurs, passa dans un salon contigu à son cabinet et fit introduire sa belle visiteuse.

— Vous, chère princesse? s'écria le fonctionnaire en baisant galamment la main d'Adine.

— Moi-même, général : et qui plus est, je viens vous demander audience.

— Voilà ce qui ne s'est jamais vu! Vous aurait-on volée?

— Croyez-vous, répondit la princesse en jetant le regard le plus fascinateur sur le haut fonctionnaire, croyez-vous qu'il me faille absolument une affaire de police pour que je vienne vous demander, — ou vous accorder un quart d'heure d'entretien?

— Je n'oserais me flatter... murmura le général Kline.

— Oh! ne vous flattez pas, je vous en conjure, riposta la princesse d'un petit ton sec qui amena aussitôt une expression sérieuse sur le visage de son interlocuteur; — ce que voyant, la jeune femme se pelotonna dans un fauteuil, ramena les plis de sa robe à longue traîne sur ses pieds mignons, et lança un regard de perdition sur le maître de police. — Voyons, général, devinez un peu ce qui m'amène.

— Vous m'avez interdit de deviner, fit le général d'un ton passablement rechigné.

— Pas tout !

Ce mot fut lancé comme une flèche aiguë; le général tressaillit sous le choc, mais n'osa s'avancer.

— Je vois, reprit la princesse, qu'il faudra vous

coup de

pas tort.
c'est
es...
ine, qui
fois, ses

e; oui,
uez que
ours la-

dant la
un petit
igts élé-

s capri-

tral, qui

dine; la
uriosité.
té.
issèrent
légère-
ent irré-

sistible. Le maître de police, transporté, avança la main une seconde fois et, plus heureux, ne reçut point de rebuffade. Les doigs gantés de la princesse souffrirent qu'il leur infligeât un baiser.

— Cette curiosité?... reprit le fonctionnaire.

— Cher général, je meurs d'envie de savoir tout ce qui concerne cette affaire d'enlèvement, vous savez?... s'écria la princesse en bondissant sur ses pieds.

— Rien n'est plus facile, vous savez que je vous suis tout dévoué, mais il y a des détails...

— Ah! il y a des détails? fit la princesse enchantée. Tant mieux; faites-moi voir le rapport.

— Je ne sais si je puis... un papier officiel...

La princesse éclata de rire et frappa légèrement le bras du général avec son éternel lorgnon.

— Tout Pétersbourg l'a lu, votre papier officiel! Voyons, soyez gentil!

— Mais, princesse, fit le général en souriant, — les détails...

— Le papier souffre tout, répliqua bravement Adine, donnez-moi votre rapport, — et... allez-vous-en à vos affaires pendant que je lirai. Vous reviendrez quand je vous appellerai, allez donc vite!

La princesse, debout au milieu du petit salon, riait et dansait presque, comme un enfant qui veut obtenir un jouet. Le général, ensorcelé, quitta le salon et revint à l'instant avec le rapport.

— Vous êtes charmant! s'écria la princesse, et maintenant allez-vous-en! Faites mettre en prison les innocents et délivrez les coupables... Je crois que je me trompe; mais non, c'est bien cela, au fond!

— Rieuse impitoyable, répondit le fonctionnaire ensorcelé par cette beauté, ce brio, cette vivacité coquette, vous m'en saurez gré au moins?

— Puisque je vous rappellerai! fit la jeune femme en le poussant doucement jusqu'à la porte de son cabinet.

Sur le seuil il lui baisa la main, au-dessus du poignet, cette fois, et disparut. La princesse s'assura du regard qu'elle était seule, s'assit commodément et se plongea dans la lecture du rapport.

— C'est moins intéressant que je n'aurais cru, se dit-elle quand elle eut terminé. Enfin, c'est pour mon frère ce que j'en fais. Ouvrons les hostilités!

Moitié rieuse, moitié sévère, elle frappa deux petits coups secs à la porte du cabinet. On entendit la voix de Kline de l'autre côté tout près.

— Mille pardons, messieurs, disait-il, une affaire de a plus haute importance et qui ne peut se remettre me force à vous quitter, nous en reparlerons. Au revoir!

La porte s'ouvrit, le rideau s'écarta, et le général reparut, le sourire sur les lèvres.

— Eh bien? fit-il d'un air malin.

— C'est ennuyeux comme les mouches! dit la princesse d'un air maussade; elle jeta irrévérencieusement le rapport sur une table, mais avec tant de maladresse que les feuilles volantes s'éparpillèrent de tous côtés, si bien que le général dut se mettre à quatre pattes pour les chercher sous le canapé. — Je suis volée comme dans un bois, conclut tranquillement la princesse pendant que Kline se livrait à ces ébats gymnastiques, — et de plus, je suis outrée!

— De quoi donc? fit le maître de police, qui avait fini par réunir les feuilles éparses et qui les mettait en ordre.

— Des prétentions de ces gens-là!

— Les officiers? hasarda Kline, feuilletant toujours ses paperasses.

La princesse le regarda d'un air si dédaigneux qu'il leva la tête.

— Voyons, mon cher, dit-elle, c'est une mauvaise plaisanterie?

— Permettez, princesse, je ne saisis pas...

— Ah! vous ne saisissez pas? Eh bien, je vais vous faire saisir. Comment! voilà trois jeunes gens, la fleur de notre noblesse...

— Ce n'est pas prouvé, hasarda Kline.

— Je vous demande pardon, général, c'est prouvé. Il faut être des premiers parmi les premiers pour oser

une telle folie. Ce n'est pas un officier de l'armée qui aurait jamais eu une pareille idée.

— C'est juste, repartit le fonctionnaire, et d'ailleurs leur régiment est fort bien composé.

— Eh bien, voilà les jeunes gens des premières familles qui sont traînés devant la justice, — par qui? par qui, je vous le demande? des gens de rien du tout, une coquine audacieuse, une aventurière effrontée peut-être...

— Les renseignements qu'on a pris soigneusement sur le compte de cette famille sont tous excellents, fit observer le général.

— Qu'importe! Que deviendrons-nous, mon Dieu! si ces petites gens se mêlent de nous juger, de nous faire condamner! Nos domestiques s'en mêleront, si cela continue, nous serons obligés de leur rendre des comptes, ma parole!

— Nous n'en sommes pas là, dit le général en souriant. L'animation que déployait la princesse l'amusait comme une pièce bien faite.

— Et moi, je vous dis, général, que c'est immoral, oui, immoral de faire punir des jeunes gens de bonne famille! Le respect des choses vénérables ne se perd que trop, l'exemple n'a pas besoin de venir d'en haut!

Kline regardait attentivement la jeune femme, qui s'en aperçut et changea de ton.

— C'est absolument ridicule, d'ailleurs, que cette

course au clocher à la poursuite de ces trois farfadets qui se sont évaporés sans laisser de traces... ont-ils laissé des traces?

— On en cherche, répondit évasivement le général, désormais sur ses gardes.

Adine lui lança un regard qu'il accueillit au passage ; se voyant compromise, elle changea de batterie.

— Je ne veux pas qu'on les poursuive, dit-elle d'un ton calme, à demi-voix.

— Votre raison?

— Je vous l'ai dit. La noblesse entière se liguera contre vous si vous donnez suite à cette affaire. Je suis assez votre amie pour être venue vous en prévenir. Si vous les faites punir, vous ne serez reçu nulle part.

— Nulle part? demanda le général en regardant la princesse en dessous.

— Nulle part, réitéra fermement Adine. Les coupables sont de bonne famille, c'est entendu; ils ont de belles alliances, de belles amitiés, — elle appuya sur ces mots, — nous les protégerons; c'est une affaire d'honneur.

— Et la jeune fille? demanda le maître de police, ce n'est pas une affaire d'honneur ?

La princesse haussa les épaules.

— Est-ce que ces gens-là savent ce que c'est que l'honneur ? C'est une affaire d'argent ! Une dot, une belle dot...

— Qui la donnera ? demanda Kline toujours prudent.

— Une souscription publique, fit Adine en riant. Nous donnerons tous, — vous tout le premier. Allons, général, donnez cent roubles pour l'honneur de la noblesse pétersbourgeoise.

— Je donnerai tout ce que vous voudrez pour vous plaire seulement, répondit le général; mais il faut que ce soit incognito, vous comprenez...

— Alors je n'ai que faire de vos dons, dit la visiteuse avec un geste de dédain fort comique : le plaisant eût été de voir votre nom figurer sur la liste de souscription. Vous refusez ? C'est dommage ! Mais comme j'ai l'âme généreuse, je ne vous en garderai pas rancune. Est-ce dit ? Une jolie dot ?

Kline ne répondit pas tout de suite : les raisons qu'avait fait valoir la princesse étaient de celles que tout membre de l'aristocratie pouvait comprendre à une époque où l'émancipation n'était encore qu'une utopie brillante. D'un autre côté, son devoir, à strictement parler, était de poursuivre...

— Vous avez des remords ? dit Adine en posant sa main admirable sur le bras du maître de police. Je me charge de vous les faire passer. Venez dîner ce soir, mon mari est de service ; après dîner, nous causerons à loisir.

Elle prit son manchon et son boa qu'elle avait jetés

sur un fauteuil, assujettit son chapeau sur sa tête, et d'un coup sec de la main donna de la grâce aux plis de sa robe de velours.

— La dot sera prête, dit-elle en se dirigeant vers la porte; trouvez un intermédiaire convenable, une espèce de femme... A ce soir, général, vous viendrez ?

— Je ne pourrai peut-être pas venir dîner, mais je passerai dans la soirée, répondit machiavéliquement le général en la reconduisant jusqu'à la porte.

Quand elle eut disparu, il revint au milieu du salon et resta pensif.

— C'est une fine mouche, se dit-il; elle veut probablement tirer son amant d'un mauvais pas... Au fond elle a raison, ce serait un exemble déplorable pour les petites gens... Et puis elle est fort jolie, fort jolie... Et la noblesse est une chose respectable comme corps, il importe de ne pas l'affaiblir... Je crois qu'elle a raison.

Le maître de police rentra dans son cabinet et donna l'ordre d'arrêter provisoirement l'enquête

X

En entrant vers neuf heures du soir dans le salon de la princesse, le général fut surpris... oserions-nous dire désagréablement... par le bruit modéré et charmant de plusieurs voix féminines. Le cliquetis des éperons annonçant l'apparition du haut fonctionnaire arrêta le papotage, et à son entrée Kline se trouva entouré d'un groupe de jeunes femmes toutes plus jolies et plus grandes dames les unes que les autres.

— Adorable ! Incomparable ! Chevalier sans peur et sans reproche ! Ces exclamations et beaucoup d'autres achevèrent d'étourdir le général, qui n'avait point espéré trouver la princesse en si belle compagnie.

Adine elle-même s'avança vers le visiteur, lui mit sa belle main — dégantée cette fois — sous le nez, afin qu'il pût la baiser, et lui fit place tout près d'elle sur son petit canapé.

— Vous êtes venu, et je vous en remercie, cher général, dit-elle.

Le cher général lui lança un coup d'œil où le reproche se mêlait à l'admiration : la princesse était extraordinairement en beauté et le savait bien !

— Voici un escadron de nobles dames, dit-elle, qui veulent m'aider à venir en aide à l'infortune imméritée...

— Permettez, princesse, fit le général en se redressant, je ne sais de quoi vous me parlez, je ne suis pas au courant ; vous m'avez engagé à prendre une tasse de thé...

— C'est trop juste, fit Adine qui sonna ; un petit frisson d'aise parcourut les jolies robes de soie chatoyante étalées sur les fauteuils coquets du salon. Le général était prudent : il faudrait combattre ! Quel bonheur !

On servit le thé sur un grand plateau. Adine sucra elle-même, de ses doigts admirables, le thé du général, en disant d'un air détaché : Je ne sais pas me servir des pinces à sucre !

Elle passa à deux ou trois reprises sous le nez de Kline son bras de marbre à peine voilé par de vieilles dentelles aux tons roussis par l'âge, lui offrant tantôt de la crème, tantôt des gâteaux, tantôt rien du tout, — et quand le thé fut pris, non sans accompagnement de petits commérages mondains, bien gentiment ~~sortis~~ dans un langage de choix, et ornés de traits d'esprit tout à fait délicats, la princesse se blottit dans le fond du canapé, ramena les plis de sa robe sur elle, non sans laisser son mouchoir de batiste unie, très-fine, imprégné d'un parfum pénétrant, traîner tout contre

les vêtements du général, presque sous sa main.

— Maintenant, dit-elle, parlons français. Le domestique qui avait apporté le plateau disparut derrière les plis massifs des portières du lampas, et une heureuse influence toute de paix et d'harmonie sembla présider à la réunion amicale de ces gens bien élevés, heureux de se trouver ensemble.

— « Un bruit assez étrange est venu jusqu'à nous », cher général, fit la princesse sur le ton de la parodie ; vous avez dû en être le premier informé, sans quoi ce ne serait pas la peine d'être à la source des nouvelles... Cette pauvre jeune fille, vous savez ?...

Le général, qui s'était retiré dans le coin opposé du canapé, ramena sous le siége ses jambes éperonnées, et la distance entre la princesse et lui sembla soudain avoir triplé.

— Cette pauvre jeune fille, mademoiselle Popof... Porof, je crois ?

Le général s'inclina silencieusement.

— Mademoiselle Porof, victime innocente d'un effroyable guet-apens — le général ne sourcilla point — aura, je le crains bien, de la peine à se marier...

A cette attaque inattendue, Kline fit un imperceptible soubresaut, et adressa à la princesse un regard qui contenait un compliment pour son habileté.

— Nous autres, femmes du monde, continua Adine en mettant une main sur son cœur, on nous reproche

trop souvent de ne pas savoir compatir aux souffrances des gens qui vivent en dehors de notre cercle, — on prétend que nous ne sommes bonnes qu'à nous amuser... Nous avons résolu, ces dames et bonnes amies et moi, de nous cotiser et d'offrir à cette pauvre jeune personne une petite somme qui pût, en partie du moins, réparer le dommage...

Ici, une irrévérencieuse à l'esprit mal tourné, prise d'un violent accès de toux probablement, cacha son visage dans son mouchoir avec un petit bruit malin qui ressemblait à un fort éclat de rire ; la princesse reprit en regardant son poignet couvert de bracelets... le dommage causé par de répréhensibles jeunes fous, qui seront, je l'espère, sévèrement châtiés.

Un petit silence suivit cette phrase savamment méditée et habilement ponctuée. Tout le monde avait les yeux baissés, sauf le général, qui s'accorda le plaisir de contempler sans encombre les jolis cous de satin, les oreilles délicates et les visages gracieux dont les regards exprimaient tant de modestie.

— Alors, dit-il, je crois comprendre que c'est une offrande gratuite, un acte de charité de vos belles âmes envers une malheureuse victime?

— Et que voudriez-vous donc que ce fût? glissa cauteleusement Adine entre deux sourires.

— Mes chères dames, répondit le général, votre angélique bonté ne souffre point de refus. Mademoi-

selle Porof demeure rue... n°...; faites-lui transmettre votre don généreux, — mon ministère se borne à vous donner son adresse.

— Oh! général, une telle démarche! fit Adine; nous aurions l'air de vouloir acheter son silence!

Le général regarda la princesse dans le blanc des yeux cette fois; jamais fille de quinze ans n'exprima par ses regards plus d'innocence et de franchise.

— Expliquez-vous, dit-il, car réellement je ne saisis pas...

Toutes les dames se mirent à parler à la fois, — la glace était rompue, le cercle se resserra, toutes les têtes, comme on dit vulgairement, se mirent dans le même bonnet.

Au bout de vingt minutes, on était d'accord sur le fond : le général se retira en faisant sonner ses éperons d'un air vainqueur, et Adine le reconduisit jusque dans le salon voisin.

— Vous m'avez volé ma soirée, dit-il à la jeune femme en prenant la main qu'elle laissait pendre à son côté.

— Pour une bonne œuvre! répliqua Adine avec un ton si pieusement cafard qu'ils éclatèrent de rire tous les deux. Cela se retrouvera, ajouta-t-elle avec un sourire enchanteur. Et tenez, général, nul ne le saura. — Voici la somme, dit-elle, en tirant un petit portefeuille de son corsage tiède et parfumé.

Le général baisa le portefeuille comme une relique. Adine lui fit une menace de coquette, et ils se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

XI

Le lendemain soir, M. Porof et sa fille étaient assis tristement en face l'un de l'autre dans leur petite salle à manger, pleine de fleurs et d'oiseaux; la place de la défunte était restée vide; son grand fauteuil, les bras béants, semblaient toujours attendre que la mère vînt présider au repas de famille. Le père et la fille n'avaient rien voulu changer aux habitudes du passé, ce fauteuil était habité pour eux; la chère image planait sur leur foyer domestique, et chaque fois que le regard des délaissés se portait sur cette place, le sentiment de la vengeance leur revenait plus amer et plus fort. Ce n'était pas seulement l'honneur de Raïssa qu'il fallait venger, c'était aussi la mort de la mère de famille, frappée avant l'heure par le désespoir meurtrier.

Ce jour-là, comme d'ordinaire, le père et la fille avaient arpenté la Perspective et les quais à l'heure où les gens du monde s'y promènent; la haute et élégante stature de Raïssa, ses vêtements de deuil austère, les

cheveux blancs du petit vieillard qui l'accompagnait, et on ne sait quel air de détachement des choses de la vie que respirait toute leur personne, avaient attiré sur eux bien des regards curieux et même indiscrets.

Sous ces regards, sous l'investigation dédaigneuse des femmes, sous l'admiration impertinente des hommes, Raïssa restait impassible. Son esprit n'était point là; elle cherchait un geste, un signe, une ressemblance avec trois hommes à peine entrevus, confusément mêlés dans son souvenir; elle eût reconnu les trois ensemble, — elle n'était pas sûre de les reconnaître séparément, — et sous son voile de crêpe, elle examinait les visages, comparait les allures et se disait parfois avec désespoir qu'elle ne trouverait pas.

La promenade de ce jour s'était prolongée au delà de l'heure accoutumée; lorsque M. Porof avait voulu rentrer, Raïssa avait dit : Pas encore!

Les réverbères s'étaient allumés, les derniers promeneurs avaient quitté le quai anglais, la nuit s'était faite sur le blanc désert de la Néva couverte de neige.

Alors seulement, la jeune fille avait pris à regret le chemin de la maison, interrogeant encore du regard les traîneaux richement attelés qui passaient, emportant les heureux de ce monde à de brillants dîners d'amis ou au simple repas de famille où tous se retrouvent après les soucis et les plaisirs du jour.

Raïssa était rentrée découragée; depuis huit jours

n'avoir pas un indice, pas une ressemblance, c'était vraiment désespérant; elle se demandait par moments si elle n'avait pas tenté une folie, si la tâche qu'elle avait entreprise n'était pas au-dessus des forces humaines... elle seule contre une société acharnée à la combattre!

Elle versait le thé d'une main distraite, et son père, qui n'osait l'interroger, la regardait tristement. De temps en temps, secouant sa mélancolie, elle lui souriait... quel triste sourire!

Un coup de sonnette retentit; la cuisinière courut ouvrir, et Porof se leva, croyant voir apparaître un des rares amis qui les visitaient encore dans leur opprobre. La servante se présenta.

— Il y a là une dame qui désire parler à mademoiselle, dit-elle.

Raïssa leva la tête. Depuis l'enterrement de sa mère, pas une visiteuse n'avait franchi le seuil de son modeste logis.

— Qui est-ce? demanda-t-elle.

— La dame ne veut pas dire son nom; elle a quelque chose à dire à mademoiselle.

Le père et la fille s'entre-regardèrent.

— Fais entrer, dit Raïssa.

Elle alluma une seconde bougie pour mieux éclairer la pièce à demi obscure, et attendit.

Presque aussitôt elle vit entrer une femme d'environ

cinquante ans, vêtue d'une robe de couleur sombre, d'un châle ancien aux couleurs éteintes et d'un chapeau aux rubans tant soit peu fanés.

L'ensemble de la toilette correspondait bien au visage de celle qui la portait. C'était une de ces figures qui ne se gravent pas dans la mémoire, dont on garde un souvenir indistinct, et en même temps une de ces personnes qui vous font dire : J'ai vu ce visage-là quelque part.

— Veuillez vous asseoir, madame, dit Raïssa en regardant attentivement sa visiteuse; depuis son malheur elle observait tout de très-près.

La dame s'assit sur une chaise et posa sur ses genoux un petit sac de maroquin noir à fermoir d'acier.

La visiteuse parla d'une voix sans éclat, aussi terne que l'ensemble de sa personne.

— Je suis venue, dit-elle, de la part d'une dame, — de plusieurs dames, mais d'une surtout qui s'intéresse vivement à vous, mademoiselle.

Raïssa reporta ses yeux sur son père; immobile, impassible, il écoutait : la jeune fille fit de même.

— Vous avez eu, à ce que j'ai entendu dire, le malheur de perdre récemment votre mère?

Raïssa fit un signe de tête affirmatif.

— Les dames de la société ont appris combien vous étiez intéressante et digne d'estime, et elles m'ont chargée de venir vous voir en leur nom...

— De quelles dames parlez-vous? fit Porof d'une voix grave.

La visiteuse tourna vers lui son visage sans expression.

— De grandes dames, des personnes charitables qui s'occupent de faire du bien...

— Nous n'avons besoin de rien, dit le vieillard d'un ton bourru.

— Je m'exprime bien mal, reprit la visiteuse, car je vois que je ne me fais pas comprendre. Le bien que font ces dames n'est pas un bien purement matériel, c'est aussi un bien moral; je suis souvent chargée de porter des consolations aux affligés, et je vous assure...

Elle s'interrompit, regarda en dessous le visage noble et régulier de Raïssa, et changea de discours.

— Vous avez eu un autre grand chagrin, mademoiselle; c'est à ce sujet précisément que je suis envoyée vers vous. On m'a dit que vous avez présenté une supplique...

— Nous n'avons point présenté de supplique, rétorqua vertement Porof, nous avons porté plainte.

— C'est la même chose, reprit la vieille dame.

Raïssa regarda son père; celui-ci avait les yeux immuablement fixés sur la visiteuse; elle l'imita.

— Vous avez porté plainte contre des jeunes gens de la plus haute société, avez-vous bien réfléchi à ce que vous faisiez?

Raïssa allait répondre; un geste de son père lui commanda le silence; elle attendit. Ne recevant point de réponse, la vieille femme se vit obligée de poursuivre.

— Votre cause est de toutes la plus noble et la plus digne : il n'est personne qui ne souffre avec vous et pour vous; mais...

— Mais? répéta Porof, voyant qu'elle s'arrêtait.

— Mais vous êtes seuls pour vous défendre, et vous avez toute la noblesse contre vous.

— Je croyais, fit tranquillement le veillard, que vous étiez envoyée par des dames charitables qui prennent intérêt à notre situation?

— Certainement, mais ce sont des dames... et ce ne sont pas des dames qui sont à la tête des administrations.

— Alors, les dames sont pour nous, et les administrations sont contre nous? reprit Porof, du même ton égal et tranquille.

— Je n'ai rien dit de semblable; j'ai dit que ce ne sont pas les femmes qui font les lois; les lois sont toujours protectrices des hommes, en ce cas particulier, bien plus encore que jamais. Quel intérêt voulez-vous qu'un homme prenne à un malheur qu'il ne peut comprendre ni apprécier?

Personne ne répondait; elle continua :

— Si j'avais eu le plaisir de vous connaître quand vous avez fait cette démarche...

— Laquelle? dit Porof.

— Votre plainte, reprit la dame avec un calme imperturbable. Si j'avais été de vos amis, je vous aurais conseillé de n'en rien faire.

— Ah! dit tranquillement le père, réprimant d'un sourire l'ardeur de Raïssa prête à bondir de sa chaise.

La vieille femme vit ce geste et ce sourire, et elle jeta un regard oblique sur le vieillard.

— Oui, dit-elle lentement, ce n'était pas un bon moyen que de faire du scandale. Le scandale ne vaut jamais rien. Tenez, même en supposant, ce qui n'est guère probable, qu'on retrouve les auteurs de cette agression, en supposant que le tribunal vous donne gain de cause, vous n'obtiendrez que de médiocres dommages-intérêts.

Ce mot fit tressaillir également le père et la fille, mais ils se continrent.

— Vous avez peu de fortune, à ce que je crois? continua la dame en s'adressant à Porof.

— Aucune! répondit celui-ci.

— Eh bien, vous avez fait une démarche que dans mon intérêt pour vous je qualifie d'imprudente, de très-imprudente. Vous avez attiré l'attention sur votre fille d'une manière bien fâcheuse... Elle aura, je le crains, beaucoup de peine à se marier.

pondit le
sa main

bien ! Les
me idée,
us obte-
é de vous
quitter
nts pour

répondit
vec com-

maison à
t de pro-
pays, un
et vous y

it claire-
it le pre-
une plus

issant la

dit Porof
ne.

Raïssa, les joues d'une blancheur de cire, les mains posées l'une sur l'autre devant elle, semblait magnétisée. Elle leva lentement ses grands yeux noirs sur son père et ne répondit pas.

— Si vous préfériez le séjour d'une ville de province, dit officieusement la vieille femme, ce ne serait pas une difficulté.

— Aimerais-tu une ville de province, eh! Raïssa? fit le père d'un ton presque joyeux.

La jeune fille secoua négativement la tête.

— C'est que vous voyez, la mère, dit Porof sans cérémonie, on promet beaucoup et l'on tient peu...

Sans s'effaroucher de l'appellation trop familière, « la mère » ouvrit le petit sac.

— Nous tenons ce que nous promettons, dit-elle; voici une jolie dot, une très-jolie dot pour notre demoiselle; avec cela on peut avoir n'importe quel mari... Il y a quinze mille roubles...

— Quinze mille roubles? répéta Porof en avançant la main. Avec cela, c'est vrai pourtant qu'on pourrait avoir un mari. Eh! Raïssa?

Il prit le portefeuille que la visiteuse ne sembla lâcher qu'avec méfiance, et feuilleta les billets de banque.

— Il y en a vraiment pour quinze mille roubles! dit-il.

— Oui, mon petit père, exactement, mais il faudrait signer...

Porof se leva et repoussa sa chaise si brusquement qu'elle tomba derrière lui. Raïssa se leva du même mouvement.

— Quinze mille roubles, l'honneur de ma fille! s'écria-t-il en brandissant le portefeuille au-dessus de sa tête.

Il jeta l'argent à la face de la vieille, qui le saisit au vol et se hâta de le remettre dans son sac.

— Marchande d'honneur, entremetteuse, cria-t-il, hors d'ici, ou je te fouette de ma main!

La vieille s'enfuit dans l'antichambre et sauta sur sa pelisse sans lâcher le précieux sac.

— Hors d'ici! cria Porof.

— Laissez-moi mettre ma pelisse, mon petit père, je vais mourir de froid! geignait la vieille femme.

Porof la prit par les épaules et la jeta sur le perron.

— Crève! dit-il.

La cuisinière apportait en toute hâte les bottines fourrées de la visiteuse, oubliées dans la bagarre; Porof rouvrit la porte qu'il venait de fermer et les lui lança à la figure l'une après l'autre. L'entremetteuse reçut le double soufflet de ses propres semelles et se hâta de disparaître, après toutefois s'être chaussée

et chaudement emmitouflée dans sa pelisse de fourrure.

Porof, en rentrant dans la salle, trouva sa fille toujours debout, toujours muette, toujours roide et glacée.

— Raïssa, dit-il doucement.

La jeune fille tourna vers son père son visage blême.

— Il paraît que ton honneur vaut quelque chose, puisqu'on veut l'acheter; nous le vengerons, sois tranquille.

Raïssa voulut jeter ses bras autour du cou de son père, mais elle ferma les yeux et tomba évanouie, toute droite.

— Ah! Dieu! elle est morte! cria la cuisinière en accourant.

Le père, penché sur sa fille, écouta le cœur, qui battait toujours.

— Non, dit-il, nous allons la ranimer. C'est ma fille; elle ne mourra pas tant que nous ne serons pas vengés.

En effet, Raïssa ouvrit les yeux au bout de quelques minutes, des larmes la soulagèrent, elle reprit ses promenades. Seulement, lorsque Porof alla s'informer au bureau central de la police, il apprit qu'on n'avait rien trouvé.

— Rien? demanda le vieillard avec insistance.

— Rien du tout, répliqua l'employé d'un ton sec. Nous avons autre chose à faire qu'à chercher des hussards... Hier on a volé une image dans une église; ça ne s'est jamais vu! Voilà qui est intéressant.

— Alors, il est inutile que je me dérange? demanda Porof de sa voix calme.

L'employé haussa les épaules.

— C'est très-bien! j'ai l'honneur de vous saluer, monsieur.

— Adieu! fit l'employé.

Porof sortit du même pas.

— C'était bien la peine de faire tant de bruit pour lâcher son affaire comme ça, grommela l'employé d'un air de pitié. On aurait dit qu'il allait tout casser, et puis crac, plus personne! Vieux matelas! va!

Et il se remit à ses écritures.

Rentré chez lui, Porof embrassa sa fille.

— Nous avons encore l'Empereur, dit-il. Attends, tout n'est pas fini.

XII

Gretsky avait donné son argent de grand cœur, et ses camarades n'y avaient pas apporté moins de bonne

grâce; aussi furent-ils tous les trois fort désappointés quand Adine le leur remit par l'intermédiaire de son frère. La vieille femme n'avait omis aucun détail de sa visite — elle en avait plutôt ajouté — et Porof, sans s'en douter, fut pendant quelques jours sous leur surveillance active, qui se relâcha bientôt quand on vit qu'il semblait avoir renoncé à sa poursuite.

La plainte était restée au bureau. Mais comme il ne s'en occupait plus, on cessa de penser à lui.

Le bruit que cet événement avait fait dans Pétersbourg s'était calmé; le vol d'image, plus récent, intéressait tous les esprits : Porof en profita pour faire le mort pendant quelque temps.

Il prit des informations discrètement, par-dessous main; résolu à en venir à ses fins, il ne se pressait pas, sachant que la précipitation ne vaudrait rien en cette affaire. Il était sûr désormais de n'obtenir justice que du souverain lui-même : le difficile était de l'aborder. Il est absolument interdit de présenter quelque supplique que ce soit à l'Empereur quand il sort; cette précaution qui paraît barbare est nécessaire; sans elle le Tsar serait le seul homme de son empire pour qui la promenade à pied fût un mythe ailleurs que dans des jardins réservés, ou la nuit.

Porof cherchait donc un moyen d'arriver à l'Empereur sans se faire mettre en prison, et pour un pauvre diable comme lui, la chose était ardue.

Il commença par s'enquérir du nom de toutes les dames du palais; il sut bientôt une foule de choses très-intéressantes que nous ne rapporterons point ici, et entre plusieurs personnes également bien en cour, il choisit la comtesse Gretsky parce qu'elle était femme et parce qu'elle était vraiment bonne.

La source où Porof puisait ses informations n'était pas très-relevée, mais elle était authentique : il avait fait connaissance au régiment avec un sous-officier qui avait obtenu la place de gardien d'une des portes de service du palais; par celui-ci, auquel il s'était bien gardé de dire qu'il fût le Porof dont tout Pétersbourg avait parlé pendant quarante-huit heures, le vieillard tenace eut ses petites entrées dans les communs, et c'est en écoutant bavarder les marmitons, palefreniers, etc., qu'il obtint les renseignements dont il devait faire usage.

Un jour, à l'heure où la comtesse Gretsky sortait pour faire quelques visites, comme d'ordinaire, elle trouva sur son perron le vieillard nu-tête, dont les cheveux blancs noblement portés et le regard assuré n'annonçaient point un solliciteur ordinaire. La comtesse était plus que bonne, elle était humaine; elle considérait — ô merveille dans son milieu et son temps! — les hommes en général comme des êtres semblables à elle, sauf les différences de rang et d'éducation.

En voyant ce vieillard suppliant, mais non humble, elle s'arrêta.

— Vous désirez me parler? dit-elle avec douceur.

— Madame, dit-il en se redressant, je suis le père de la jeune fille outragée au Cabaret-Rouge.

— Ah! c'est vrai, on n'a plus rien dit... Eh bien?

— Eh bien, non-seulement nous n'avons point obtenu justice, mais on a voulu acheter notre silence...

— Oh! fit la comtesse indignée.

Porof sentit que son coup avait porté. Madame Gretsky le regardait, et cet homme fier et simple lui inspirait de la confiance. Elle se tourna vers son domestique, qui attendait, la main sur la poignée de la portière.

— Dételez, dit-elle, je ne sors pas. Venez chez moi, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Porof, votre histoire n'est pas de celles qu'on peut raconter dans la rue.

Elle rentra chez elle, suivie du vieillard, dont le cœur battait d'émotion et de joie.

Ils passèrent une heure ensemble, la comtesse de plus en plus surprise de ce qu'elle apprenait, Porof de plus en plus confiant et éloquent dans sa simplicité fruste.

— Comment! disait la grande dame, on vous a proposé de l'argent? Et votre fille, qu'a-t-elle dit?

Les yeux du père se remplirent de larmes.

5

[illegible] pondit-il ;
[illegible] avait com-
[illegible] le n'a pas
[illegible] c a du ca-
[illegible]

[illegible]
[illegible] érêt de la
[illegible]

[illegible] n'a pas le
[illegible] é la vérité,
[illegible]

[illegible]
[illegible] le ensuite.
[illegible] on augure
[illegible]

[illegible] ement. Ce
[illegible] personne.
[illegible] nême l'om-
[illegible]

[illegible] rofonde se
[illegible] éprima son
[illegible] sut gré de
[illegible]

[illegible] prenez est
[illegible] et amenez-

— J'obéirai, madame, dit Porof en se levant; mais si j'osais réclamer une faveur?...

— Laquelle? fit la comtesse, craignant qu'il ne lui demandât de l'argent, ce qui l'aurait désenchantée.

— C'est de ne parler à personne de l'intérêt que vous voulez bien porter à ma fille.

— Pourquoi? fit la comtesse fort surprise.

— Excusez ma franchise, madame, répondit le vieux chirurgien sans embarras; vous n'ignorez pas que ceux que nous recherchons font partie de l'aristocratie, ils ont su s'arranger pour que la police renonçât à l'enquête : s'ils se doutaient que je poursuis l'affaire, ce n'est plus de l'argent qu'on viendrait nous offrir, — on nous ferait peut-être disparaître l'un ou l'autre, ou tous les deux, ma fille et moi...

La comtesse fit un léger mouvement, le vieillard reprit :

— Les malheureux sont méfiants, madame la comtesse, nous sommes très-malheureux! Pardonnez à mes craintes peut-être chimériques, mais soyez assurée que si quelqu'un sait que vous daignez nous protéger, vous ne trouverez jamais les coupables!

Porof parlait avec tant d'assurance, et la comtesse sentait si bien la vérité de ses paroles, qu'elle accéda à sa demande.

— Je ferai mieux dit-elle. Vous ne donnerez pas votre nom aux domestiques. Venez demain matin

avec votre fille, vous serez introduits sur-le-champ.

Porof remercia la comtesse et se retira.

Restée seule, celle-ci se demanda si elle n'avait pas ajouté foi trop facilement aux paroles de cet inconnu. La demande de secret qu'il lui avait faite était bien de nature à encourager des soupçons. Cependant, comme elle avait promis de se taire, elle se résolut à tenir sa promesse ; mais « il est avec le ciel des accommodements », elle n'avait pas promis de ne point prendre d'informations indirectes ; aussi fit-elle atteler de nouveau et s'en alla-t-elle, de la façon la plus naturelle du monde, rendre visite à deux ou trois dames de ses amies.

La première était une vieille dame d'honneur fort sourde et par conséquent peu au courant des événements d'ici-bas ; aussi la visite fut-elle courte.

La seconde fut la princesse Adine.

Celle-ci n'était ni sourde ni muette, mais elle avait ses raisons pour se taire. Madame Gretsky l'ignorait ; cependant une méfiance naturelle, causée pas sa longue habitude du monde, lui souffla l'idée de biaiser. Peut-être aussi la comtesse pensa-t-elle que Rézof était hussard, qu'il était frère de la jolie princesse, qu'il pouvait avoir un ami ou des amis compromis... Mais c'était une raison de plus pour faire causer la princesse.

On parla d'abord des modes du jour, d'un bal de charité à l'assemblée de la noblesse, du vol d'images,

et enfin, par un détour savant dans son ingénuité apparente, la comtesse amena l'entretien au point dangereux.

— Il faut espérer, dit-elle en soupirant, que la police sera plus heureuse ou plus habile, cette fois, que pour cette affaire du Cabaret-Rouge, vous savez, il y a un mois...

La princesse hocha la tête.

— Notre cher général Kline n'a pas été heureux dans cette affaire-là, continua la comtesse, qui n'ignorait pas les coquetteries d'Adine; il s'est étrangement laissé distancer... On n'a rien trouvé, je crois?

— Rien.

— Sur trois personnes n'en pas trouver une, ce n'est vraiment pas fort... On dit qu'il baisse, le général : est-ce vrai?

Adine donna dans le panneau.

— Quelle idée! fit-elle avec un peu trop de vivacité. Il est plus actif que jamais!

— Allons, tant mieux, tant mieux! dit bonnement la comtesse; c'est cette affaire manquée qui avait fait dire...

— Dire quoi?

— Qu'il baissait.

— Où dit-on cela? Là-bas?

« Là-bas », c'était au Palais-d'Hiver. La comtesse fit un geste de dénégation, mais Adine était piquée.

— Oh! vous avez beau nier, on sait bien que vous êtes muette comme la tombe. C'est une idée bien singulière que d'en vouloir à un homme parce qu'il n'a pas réussi... D'ailleurs voulez-vous que je vous dise ma façon de penser, comtesse? Toute cette histoire du Cabaret-Rouge est une affreuse mystification.

— Vous croyez?

— J'en suis certaine. J'ai des preuves, insista la princesse, que ni cette fille ni son père n'ont jamais existé; c'est une invention des « rouges » pour attaquer la noblesse et nous faire du tort. C'est un père en carton, et sa fille est une poupée avec des yeux d'émail.

— Ah? Alors vous croyez...

— Qu'on n'a point trouvé de coupables parce que le crime n'a pas eu lieu, conclut Adine. Vous voyez que ce pauvre général ne pouvait pas mieux faire!

— J'en suis charmée, répartit la comtesse en se levant. D'ailleurs, il y avait une preuve meilleure que cela et plus proche.

— Laquelle? fit curieusement Adine en reconduisant sa visiteuse.

— C'est qu'il vous fait la cour, ma belle chérie, et chacun sait que vous n'êtes pas femme à supporter d'autres hommages que ceux de nos hommes supérieurs.

Ceci passa avec un si joli sourire et tant de câlinerie

dans la voix que la princesse Adine l'avala doux comme miel.

Restée seule, elle se dit que la comtesse avait eu la main lourde.

Au même moment, celle-ci se disait :

— Ce qu'il y a de positif, c'est qu'elle a un parent ou un ami dans l'affaire, et peut-être bien tous les deux... Il fait bon attaquer vos amis, princesse, car vous savez les défendre !

XIII

Le lendemain, Porof, accompagné de sa fille, fut introduit dans le salon de la comtesse Gretsky. Le vieillard était fort troublé ; il sentait que de cette entrevue dépendait presque uniquement le salut de sa cause.

Raïssa était parfaitement calme ; un étranger eût dit indifférente. Une sorte de hauteur dédaigneuse était fixée sur son visage, autrefois simplement joli, et maintenant d'une beauté austère. Les lèvres avaient pris le pli de la volonté soutenue, les yeux semblaient faire fi de l'opinion de la foule, tous les traits s'étaient amincis et épurés : jadis on eût pu voir la jeune fille sans la remarquer ; maintenant on se re-

tournait sur son passage en se demandant qui elle était.

Du premier coup d'œil la comtesse comprit qu'elle n'avait point sous les yeux une aventurière. La simplicité un peu bourrue du père lui avait inspiré de la confiance ; en présence de Raïssa, elle éprouva du respect, le respect dû à toute grande infortune imméritée.

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit la grande dame en indiquant un siége.

Raïssa obéit ; les plis sévères de sa robe de drap noir tombèrent autour d'elle comme autour d'une statue. La comtesse pensa que cette jeune fille devait avoir un grand usage du monde pour savoir s'arranger ainsi.

— Quel âge avez-vous? lui dit-elle avec un bon sourire destiné à la mettre à son aise.

— Dix-neuf ans, répondit Raïssa en levant ses grands yeux noirs.

— Qui vous a élevée?

— Ma mère.

— Vous avez fréquenté une pension ?

— Non, madame ; j'ai eu quelques leçons à la maison, ma mère a fait le reste.

— Vous parlez plusieurs langues étrangères?

— Le français et l'allemand, pas très-bien.

— Vous êtes musicienne?

— Oui, madame; je me préparais à enseigner le piano.

— Et maintenant? fit la comtesse non sans intention.

— Maintenant, madame, je ne trouverais plus d'élèves, si j'avais la fâcheuse idée d'en chercher.

Ceci fut dit très-simplement, et pourtant la comtesse sentit qu'elle venait de recevoir une leçon. Comme elle avait l'esprit très-élevé, au lieu d'en vouloir à l'imprudente, elle sentit s'augmenter l'estime que son excellente tenue lui inspirait déjà.

— Votre père m'a raconté ses démarches, reprit la grande dame, et le peu de succès qu'elles ont obtenu; si ma question ne vous semble pas indiscrète, et croyez que je n'ai pas l'intention de vous blesser, qu'espériez-vous obtenir?

Raïssa regarda la comtesse et répondit lentement:

— Justice!

— Sans doute; mais qu'appelez-vous justice?

— La punition de l'infamie, répliqua la jeune fille, du même ton et avec le même calme.

— Et pour vous-même, vous désirez sans doute quelque chose? Ce n'est que bien naturel; que demandez-vous?

— Rien, répondit Raïssa, rien du tout pour moi.

La comtesse la regarda avec attention. Cette réponse

lui paraissait si peu vraisemblable qu'elle crut avoir mal entendu.

—Rien? répéta-t-elle; cependant vous disiez tout à l'heure que vous ne trouveriez plus d'élèves?...

— Ceci est un malheur, — un malheur qui ne peut se réparer; on ne refait pas le monde.

— Mais, continua la comtesse de plus en plus surprise, de quoi vivrez-vous?

— Nous quitterons Pétersbourg lorsque nous aurons obtenu justice; peut-être l'Empereur nous permettra-t-il de changer de nom. Nous irons alors en province. Là, personne ne me connaîtra, je trouverai quelques occupations...

— Dans une famille?

Raïssa releva la tête avec une sorte d'indignation.

— Non, madame, comment pourrais-je tromper d'honnêtes gens?... Je ferai de la couture, de la broderie, n'importe quoi. Mon père a une petite pension.

La comtesse garda le silence un moment. Le vieux Porof la regardait d'un air assuré; la clarté et la simplicité des réponses de sa fille lui causaient une satisfaction visible.

— Cependant, mademoiselle, reprit madame Gretsky, avant ce malheureux événement, vous aviez devant vous une carrière, vous aviez un gagne-pain, vous pouviez vous marier..., tandis que maintenant... vous

voyez vous-même les difficultés qui vous entourent; ne serait-il pas naturel qu'on vous accordât quelque compensation pécuniaire pour le tort porté à vos intérêts?

— Le prix de l'infamie? Non, madame, nous n'en voulons pas! dit Raïssa avec une violence contenue. Nous l'avons déjà refusé.

— Vous me permettrez de vous faire remarquer, répéta la comtesse, l'énorme différence qu'il y a entre une somme d'argent offerte en secret pour acheter votre silence et des dommages-intérêts alloués par un tribunal..., par une autorité supérieure, en un mot.

Raïssa secoua la tête négativement.

— Ce n'est pas de l'argent que je veux, madame, dit-elle, c'est la punition de ceux qui ont brisé ma vie.

La comtesse réfléchit encore un peu.

— Eh bien, dit-elle enfin, puisque vous ne demandez que ce qui vous est dû, nous tâcherons de l'obtenir.

Les yeux de Porof s'emplirent de larmes de joie, et, dans l'élan de sa reconnaissance, il baisa la main de leur protectrice; après quoi, tout confus, il se rassit en silence.

— Mais, continua-t-elle, avez-vous pensé à ce que peut être cette punition? Devant un tribunal de police, c'eût été relativement peu de chose;—je dis relative-

ment à la grandeur de l'offense. Dans les mains du souverain, à qui je vais porter votre plainte, ce peut être extrêmement grave... Nul ne peut prévoir l'arrêt qui sera rendu; il peut frapper les coupables dans leur rang, dans leur fortune, dans leur liberté. Avez-vous pensé à cela?

— Et moi, madame, s'écria Raïssa, qui s'était levée pâle d'indignation, toute frémissante de colère, ont-ils pensé à ce que je perdais? Moi qui avais vécu jusqu'alors auprès de mes parents, occupée seulement de mes études et de mes devoirs, ils ont mis dans ma vie le souvenir d'une heure horrible, d'un affront que rien ne peut effacer! Moi qui n'avais jamais connu le mal, ils m'ont infligé une souillure qui flétrit même mes plus innocentes pensées! Ils m'ont ruinée en m'ôtant ma réputation, ils ont condamné à la misère les jours de mon vieux père que mon travail aurait soutenu! Ils ont brisé ma vie; je ne serai jamais épouse, je ne serai jamais mère, je mourrai seule et sans famille; les misérables! ils ont tué ma mère, qui est morte de ma honte, et c'est pour eux que vous parlez de pitié? Ah! madame, si vous ne comprenez pas que je demande justice et que je les haïsse d'une haine féroce, ce n'était pas la peine de nous regarder avec bonté!

Raïssa était restée devant la comtesse, les yeux pleins d'un feu sombre, les joues blanches, les lèvres frémissantes, semblable, dans ses vêtements de deuil,

à Némésis elle-même. Son père, debout près d'elle, la regardait, plein de respect pour son enfant si cruellement éprouvée. Jamais Raïssa n'avait exprimé ainsi ses sentiments secrets; depuis le jour du crime, elle avait gardé le silence sur ce qu'elle éprouvait, laissant son père agir, le soutenant de sa présence et de son approbation, mais sans dire un mot qui pût l'éclairer sur l'état de son âme. Pour lui, comme pour la comtesse, les paroles de la jeune fille révélaient un monde de tortures intimes qu'il n'avait qu'entrevues.

La comtesse saisit avec élan Raïssa par la main, et, l'attirant à elle, posa un baiser de mère sur le front pur de la jeune victime.

— Ceci, mon enfant, lui dit-elle, est l'expression de la sympathie d'une honnête femme. Toutes les mères doivent plaider votre cause, car, en vérité, si l'honneur des jeunes filles n'est ni protégé ni vengé, les hommes ne connaîtront plus de frein dans leurs folies désastreuses. Comptez sur moi; votre cause sera plaidée et entendue en haut lieu, et je ne doute pas que vous n'obteniez justice.

Le père et la fille s'inclinèrent devant leur protectrice, qui se leva.

— Usez de moi, dit-elle avec grâce; avez-vous besoin de quelque chose? puis-je vous avancer un peu d'argent?

Porof fit un geste de dénégation.

— Nous vivons avec ce que nous avons, dit-il, et de vous à nous, l'argent gâterait tout.

Il emmenait sa fille ; la comtesse l'arrêta.

— Pourriez-vous les reconnaître? dit-elle à Raïssa, sans désigner autrement les coupables.

— Je n'en suis pas sûre, répondit celle-ci. J'ai déjà bien cherché !...

— Cherchez encore, dit la comtesse ; au revoir !

Elle rentra dans le salon pendant que Porof et sa fille descendaient l'escalier.

Au moment où ils mettaient le pied sur le perron, un traîneau, attelé d'un cheval noir, s'arrêta devant eux, et un jeune homme, enfoncé jusqu'aux yeux dans le col de fourrure de son manteau, en descendit légèrement. Par habitude de reconnaître des amis dans les visiteurs de sa tante, Valérien Gretsky leva les yeux sur ceux qui sortaient ; un frisson involontaire lui passa sur le corps à la vue de Raïssa. A cause de son uniforme, celle-ci l'avait regardé. Lut-elle dans les yeux du jeune homme la terreur d'être reconnu? Devina-t-elle ses traits malgré le col de castor? Elle tressaillit à son tour et resta immobile.

Gretsky se décida à gravir les trois marches de pierre et passa devant elle. Le suisse ouvrait déjà la porte vitrée pour le recevoir ; il entra, et le double battant retomba derrière lui.

— Père, dit à voix basse Raïssa en mettant la main

sur le bras du vieillard, père, c'est un de ces trois hommes.

— Cet officier?

— Oui, j'en suis sûre.

Porof rentra dans la maison et interpella le suisse.

— Qui est ce bel officier qui vient d'entrer? demanda-t-il d'un air détaché.

— C'est le neveu de notre comtesse, le comte Valérien Gretsky, répondit le suisse avec emphase.

Porof retourna près de sa fille.

— C'est le neveu de la comtesse, dit-il.

Raïssa resta une seconde indécise.

— Il ne faut pas le lui dire, fit-elle enfin. Allons-nous-en, nous le retrouverons.

XIV

Valérien fut reçu par sa tante. Après les compliments d'usage :

— Qu'est-ce que c'est, dit-il, que ces gens qui sortent d'ici, une femme en deuil et un vieux bonhomme?

Fort à propos, la comtesse se rappela que les coupables faisaient partie du régiment de son neveu, et

que, par esprit de corps, il pourrait fort bien entraver son projet, s'il en avait connaissance.

— Ce sont de pauvres gens, dit-elle, à qui je veux du bien. Tu sais que j'ai des masses de protégés; il en vient tous les jours.

Valérien n'osa demander de quel genre était la protection que sa tante accordait à ceux-ci; d'ailleurs, à l'ordinaire, elle ne faisait pas mystère de ses intentions, et si elle eût entamé quelque nouvelle croisade, elle n'eût pas manqué de le dire. Le jeune homme conclut donc qu'il ne courait aucun danger. Malgré cette idée consolante, il abrégea sa visite et resta tout le jour triste et préoccupé.

Au régiment, il retrouva Rézof, auquel il fit part de sa rencontre du matin.

— Es-tu sûr que ce soit elle? fit celui-ci, sceptique de sa nature.

— Sûr?... Est-on jamais sûr?

— A moins d'avoir des preuves! rétorqua Rézof. Tu n'as pas de preuves, donc tu n'es pas sûr. Eh bien, puisqu'il y a doute, décris-moi un peu cette personne intéressante; c'est, parbleu! singulier d'être compromis à ce point dans une affaire et de ne pouvoir reconnaître celle pour qui l'on court de si terribles dangers!

— Tu plaisantes toujours! fit Valérien avec humeur. Si tu l'avais vue comme moi!...

— Ah! pour cela, j'avoue que je ne l'ai pas vue comme toi! Heureux coquin, c'est lui qui a eu tout le profit, et nous sommes trois à trembler comme la feuille... Voyons, parle, avoue, est-elle jolie, notre... ta conquête?

— Je ne sais pas si elle est jolie, je sais seulement qu'elle a des yeux qui m'ont foudroyé!

— Diable! il faudrait peut-être se garer? Que dirais-tu d'un petit voyage à l'étranger?

— Avant la grande revue de mai? Y songes-tu! Jamais le colonel n'y consentira.

— C'est juste. Eh bien, au petit bonheur! Tâche de te débarrasser de ta figure de carême. Tu as l'air de la statue du commandeur, don Juan que tu es!

Gretsky tournait les talons d'un air d'humeur, son camarade l'arrêta.

— Viens ce soir chez ma sœur, la « divine Adine », comme dit le général Kline, qui s'imagine alors parler en vers, exactement comme moi-même. Ma sœur est dans les meilleurs termes avec le grand maître de police; oh! quand je dis les meilleurs termes, tu n'as pas besoin de prendre des airs effarouchés; je dis seulement qu'elle le fait tourner autour de son petit doigt comme ça! — le jeune écervelé décrivit en l'air plusieurs cercles avec son index — et qu'il se lèche les babines comme un chat qui regarde une jatte de crème placée très-haut sur une planche. C'est trop

haut, mon ami! mais pourlèche-toi, l'illusion a des douceurs quand on ne peut pas avoir la réalité!

Gretsky ne put s'empêcher de rire; il pensa cependant que quelquefois le chat sautait si bien qu'il renversait la jatte de crème, mais il garda cette réflexion pour lui, et fit bien.

Il se rendit en effet sur le tard chez la princesse; elle recevait le lundi soir après les Italiens, c'est-à-dire entre onze heures et trois heures du matin. On y soupait, on n'y dansait pas, mais on y flirtait sur une grande échelle; tous les mauvais sujets de la garde et toutes les jolies mondaines de l'aristocratie s'y donnaient le plaisir de frôler la passion et le scandale sans jamais tomber dans l'une ou dans l'autre. Adine était au-dessus du soupçon, — ses amies et ses amis de même, — et chose extraordinaire, mais fort authentique, dans cette maison où se disaient beaucoup de choses hasardées, il ne s'était jamais commis rien de malhonnête. Seulement beaucoup de séducteurs, dans l'attitude pittoresquement attribuée à Kline par Rézof, se pourléchaient en regardant les jolis petits pots de crème, là-haut, là-haut, sur les tablettes. — Il peut bien s'en être cassé quelques-uns, après tout; mais ceci n'est pas du domaine de l'histoire.

— Figure-toi, Adine, dit Rézof en prenant au vol sa sœur entre deux portes, figure-toi qu'un de nous a cru reconnaître l'innocente victime, tu sais?

— L'un de vous, — alors ce n'est pas toi?

— Hélas! non! Je ne la connais pas assez pour la reconnaître.

A la mine cafarde de son frère, la princesse répondit par un inimitable clignement d'yeux et un coup d'éventail sur la main, qui accompagnèrent le mot: Imbécile!

— Qui donc est cet heureux qui a le droit de la reconnaître?

— Oh! ma sœur! ceci est le secret du roman, le mystère du drame! Le serment des trois Suisses sur le Grütli, la bénédiction des poignards, tout le tremblement des opéras modernes y a passé. Tu peux m'envoyer à la mort, mais je ne le dirai pas!

Il déclamait avec tant d'emphase, que l'attention jalouse du général Kline se tourna sur lui. En voyant que ce n'était que Rézof, le haut fonctionnaire daigna ramener à l'horizontale ses sourcils froncés; néanmoins il s'approcha de la divine Adine.

— Général, dit tout à coup Rézof, pris d'une irrésistible démangeaison de faire une sottise, avez-vous entendu parler de certains criminels qui se dénoncent eux-mêmes pour empêcher la police de les soupçonner?

Le général hocha la tête dubitativement; ce genre de ruse lui paraissait trop dangereux pour être fréquemment employé.

[illegible] ma parole [illegible] viens vous [illegible] on, et ce [illegible] pper à ma [illegible]

[illegible] dance, se [illegible] donc est [illegible]

[illegible] ézof avec [illegible] ants, qui [illegible] ral, sau- [illegible] ur qu'elle [illegible]

[illegible] dit Kline [illegible]

[illegible] cria Rézof [illegible] de cham- [illegible] sky ! Il est [illegible] poursuivis [illegible]

[illegible] porta de [illegible] nstant sur [illegible] f. Celui-ci [illegible] ble folie, [illegible] d'impru- [illegible]

[illegible] cri.

— Que vous disais-je, messieurs et mesdames? ma sœur me pince sans miséricorde! Toujours les femmes, les faâmes!

On servait le souper; la joyeuse société se groupa autour de la table, et l'on parla d'autre chose. Gretsky s'était dérobé et était rentré chez lui, plein de colère et de crainte.

Comme il pénétrait dans sa chambre à coucher, éclairée seulement par une veilleuse, il aperçut une forme noire qui le fit tressaillir.

Il recula brusquement, croyant voir Raïssa ; le fantôme ne bougeait pas, il revint avec une lumière : c'était une pelisse neuve apportée par le fourreur en son absence et suspendue à un portemanteau.

Maudissant sa pusillanimité, envoyant au diable l'humanité tout entière et lui-même, Valérien Gretsky se coucha sur le côté gauche, s'endormit et eut des cauchemars affreux.

XV

Le lendemain soir, vers neuf heures, la comtesse Gretsky, mandée chez l'Impératrice, comme cela lui arrivait une ou deux fois par semaine, se trouvait au

Palais-d'Hiver avec deux ou trois autres dames. On causait sans grande animation, mais librement; l'étiquette, bannie de ces réunions sans apparat, était remplacée par une politesse exquise, un peu pédante peut-être, mais qui n'excluait ni la gaieté, ni dans une certaine mesure la liberté des opinions.

Un peu de silence s'était fait.

— Un ange a passé sur nous, dit l'Impératrice, faisant allusion à un proverbe russe, relatif à ces silences soudains qui surviennent parfois au milieu de la conversation. Il faut qu'un ange parle à présent. Comtesse, à vous la parole.

Madame Gretsky sourit :

— Je ne sais parler, dit-elle, que des choses de la terre.

— Eh bien! racontez-nous quelqu'une de vos histoires de charité; cela repose après tant d'histoires peu charitables!

Un je ne sais quoi avertit la comtesse que le moment était propice pour parler de Raïssa.

— Si j'osais, dit-elle, ce n'est pas une histoire de charité que je conterais, et cependant celle-là mérite d'être entendue...

— Nous vous écoutons, dit l'Impératrice en s'arrangeant dans son fauteuil.

— Il y avait une fois, commença la comtesse, une

jeune fille qui vivait avec son père et sa mère dans une petite maison du faubourg. C'étaient d'honnêtes gens qui élevaient leur fille dans l'amour du devoir. La jeune fille était pleine de raison et de sagesse...

— Était-elle jolie?

— Elle était jolie, mais ces gens étaient pauvres, de sorte que la jeune fille était arrivée à l'âge de dix-neuf ans sans trouver de prétendant. Elle ne pensait pas au mariage; toute son ambition était d'avoir à donner des leçons de piano pour soutenir ses vieux parents, et surtout sa mère infirme. Un soir, vers cinq heures, elle revenait de sa leçon de musique, il lui arriva un accident bien extraordinaire; une troïka, occupée par trois jeunes gens, passait dans la rue déserte; ces gens étaient ivres. Ils la trouvèrent jolie...

Un mouvement se fit; l'Empereur venait d'entrer. D'un geste de la main il indiqua qu'il ne voulait point interrompre le récit, et se tint debout, en face de la comtesse, qui poursuivit en s'adressant plus particulièrement à lui.

— Ils la trouvèrent jolie; ils l'enlevèrent malgré ses cris, et l'emmenèrent dans un endroit où ils étaient sûrs de n'être point dérangés. Quand la jeune fille revint, elle avait tout perdu, car elle ne possédait que l'honneur. Sa mère en est morte de chagrin. Voilà mon histoire; excusez-moi de ne pas l'avoir choisie plus gaie.

— Mais l'histoire n'est pas finie, dit l'Impératrice. Qu'est-il arrivé?

— Rien, à ma connaissance.

— Où cela s'est-il passé? demanda l'Empereur d'une voix sévère.

La comtesse Gretsky garda le silence.

— Où et quand cela s'est-il passé? répéta le souverain d'une voix plus sèche.

La comtesse se leva, s'inclina et dit d'une voix ferme :

— A Pétersbourg, le... de cette année.

Les assistants s'entre-regardèrent effrayés. Tous connaissaient cette histoire, — la question était de savoir comment l'Empereur allait la prendre.

— Comtesse, dit-il, venez par ici.

Il fit un léger signe à l'Impératrice, qui sortit aussitôt, et tous trois passèrent dans une pièce voisine.

La comtesse raconta alors en détail ce qu'elle savait. La netteté de son esprit pratique la rendait précieuse quand il s'agissait d'un compte rendu exact ; elle n'omettait rien, n'exagérait rien, et l'habitude de la sûreté de ses jugements lui avait acquis la confiance de la famille impériale.

Quand l'Empereur se fut assuré que les faits étaient exacts, il réfléchit, pesant son arrêt.

— Il faut que ces trois hommes soient trouvés demain avant midi. Vous avez dit, comtesse, qu'ils font

partie des hussards de ma garde? Le rapport est chez le grand maître de police?

La comtesse répondit affirmativement. L'Empereur fit venir un homme sûr, lui donna des ordres, et se se tournant vers sa femme :

— Vous verrez, dit-il, ma chère femme, que je sais aussi protéger votre sexe. Que feriez-vous en cette circonstance?

— Je serais sans pitié pour les coupables, répondit l'Impératrice.

— C'est fort bien! nous pensons de même, à ce que je vois.

Puis, se tournant vers madame Gretsky, qui attendait ses ordres :

— Je vous remercie, dit-il, comtesse, de m'avoir fait connaître cette iniquité. On ne peut malheureusement pas tout voir par soi-même, et parfois on est mal servi. C'est un bonheur et un honneur pour le trône que de se sentir appuyé sur des cœurs comme le vôtre.

Ils rentrèrent dans le salon, où la conversation n'avait pas chômé pendant leur absence. Mais chacun était préoccupé, et la réunion fut bientôt close.

XVI

Le lendemain matin, une nouvelle stupéfiante parcourut la ville dès le réveil. Le maître de police avait été destitué pendant la nuit, et les officiers de hussards étaient consignés à la caserne, — le tout pour une petite fille d'extraction basse qui avait porté plainte d'un tort chimérique.

Avant qu'il fût midi, Pétersbourg était partagé en deux camps, celui des Raïssistes et celui des Hussardistes ; pour bien peu de plus on en fût venu aux attaques personnelles, même et surtout entre amis.

La princesse Adine, qui se couchait fort tard, en se levant vers midi, apprit cette nouvelle de la bouche de son propre époux. Dire que celui-ci ne mit pas quelque malice à lui annoncer la calamité qui frappait le général Kline, — ce serait avoir trop de confiance dans l'excellence du cœur humain. Certes, le prince ne croyait pas que Kline lui eût fait un tort réel ; — mais il est toujours agréable de voir tomber une tuile sur la tête de celui qui convoite votre bien.

Adine apprit cette nouvelle avec une désinvolture touchante.

— Comment ! dit-elle, on l'a destitué ? mais alors, le pauvre homme, je n'en ai plus que faire, puisqu'il ne saura plus les nouvelles. Qui est-ce qui prend sa place ?

A cette oraison funèbre, le mari ne put s'empêcher de rire ; il annonça à sa femme que personne ne savait encore quel serait le successeur du pauvre général, et sortit pour s'informer.

La réflexion qui vint ensuite à Adine fut que son frère devait être pour quelque chose là dedans. Elle sonna sa camériste ; celle-ci lui apprit sur-le-champ que les officiers étaient consignés. A cette nouvelle, la princesse n'eut plus le moindre doute. La main qui avait frappé lui restait inconnue ; mais ce n'était pas le moment de la chercher.

Elle s'habilla en toute hâte, et courut chez son frère... Convoqué chez son colonel dès le matin, par lettre spéciale, il était parti sans donner d'ordres. Elle revint chez elle pour attendre, faute de mieux, — et ses domestiques trouvèrent la journée longue.

Le colonel des hussards ne l'avait pas trouvée courte. Il avait été réveillé dans la nuit par un ordre impérial. Obéissant sur-le-champ, il avait fait distribuer dès le matin les lettres de convocation. Lorsqu'il vit tous les officiers réunis en sa présence, le cœur lui manqua.

Il aimait son régiment ; non-seulement c'était un bon officier, mais c'était un brave homme. Son seul

tort était d'être resté célibataire ; c'était là ce qui avait autorisé chez les jeunes gens placés sous ses ordres d'abord un certain relâchement dans les mœurs, qui avait fini par dégénérer en débauche réglée. Cependant, quel que fût le mal, assurément personne ne pouvait l'en rendre responsable. Aussi ce n'est pas pour lui qu'il était inquiet.

— Messieurs, dit-il en s'efforçant d'affermir sa voix, notre régiment a mauvaise réputation sous le rapport des mœurs, et je dois avouer que moi-même je n'ai pas fait ce qu'il aurait fallu pour les améliorer. Plusieurs d'entre vous ont commis des équipées sans grande conséquence et qu'à ce titre j'ai laissées passer, tandis que mon devoir était de les punir. Je suis cruellement châtié de ma faiblesse aujourd'hui, car j'ai un devoir bien douloureux à remplir envers vous. Une faute grave, — on dit un crime, —a été commise il y a un mois sur la route du Cabaret-Rouge. L'Empereur en a été informé ; il veut faire un exemple, et son ordre formel est que les trois coupables soient livrés aujourd'hui, sans quoi tout le corps des officiers sera cassé en masse. Je vous préviens d'avance que je me considère comme solidaire de votre résolution et que je suivrai votre destin.

Là-dessus il salua les officiers et voulut sortir. Il fut entouré et pressé de questions, mais il refusa de répondre.

— Vous savez ce que vous avez à faire, dit-il ; je n'ai plus qu'à apprendre et à transmettre votre décision.

Il sortit sans rien vouloir entendre.

Livrés à eux-mêmes, les officiers commencèrent à exhaler leur colère sous toutes les formes. Ils n'étaient pas un institut de demoiselles pour qu'on leur inculquât de force la morale des petites filles ! Qu'est-ce qu'on deviendrait, si l'autorité se mêlait de ce qui ne la regardait pas ?

Dans ce tumulte, Gretsky ne put d'abord se faire entendre ; mais lorsque le premier feu de l'indignation se fut un peu calmé, il commanda et obtint le silence. Sabakine et Rézof s'étaient placés auprès de lui, pour l'appuyer selon leur serment.

— Messieurs, dit le jeune homme, il n'y a point ici de quoi faire tant de bruit ; tout ce qu'il est permis de regretter, c'est que l'autorité supérieure ait cru devoir employer les menaces là où un ordre pur et simple aurait suffi. Vous êtes tous désintéressés dans cette affaire. Je suis coupable, et je me dénonce.

— Nous sommes coupables, répétèrent Rézof et Sabakine, et nous nous dénonçons.

Une stupeur profonde accueillit cette déclaration ; c'étaient eux qui avaient fait ce beau coup, et ils l'avaient caché aux camarades ! Une série de reproches les laissa indifférents ; le cas était trop grave pour qu'on s'arrêtât à de semblables bagatelles.

Les trois coupables étaient fort aimés; les officiers déclarèrent qu'ils ne pouvaient admettre qu'on rendît trois d'entre eux responsables de ce que tous auraient été capables de faire, l'occasion et le champagne aidant.

— Mais, dit Rézof, bien que je vous croie tous parfaitement capables d'en faire autant en pareil cas, vous ne l'avez point fait en ce cas particulier; laissez-nous donc endosser la faute et son châtiment!

Ces paroles raisonnables, bien faites pour étonner dans la bouche de ce fou fieffé, ne produisirent pas d'autre effet sur les officiers.

— On veut des coupables, s'écria un capitaine, doyen des officiers par l'âge et aussi par ses fredaines; eh bien! l'on en aura. Nous verrons bien si on n'y regarde pas à deux fois avant de casser la fleur de la garde!

Un messager fut envoyé au colonel, malgré les représentations des délinquants, et l'état-major du régiment se constitua prisonnier de son propre mouvement.

XVII

C'est là qu'en étaient les choses lorsque Raïssa et son père, mandés en toute hâte par madame Gretsky, arrivèrent chez elle. Le succès obtenu par la comtesse dépassait un peu ses ambitions ; elle aurait voulu une revanche moins éclatante ; tout en étant parfaitement tranquille sur le compte de son neveu, qu'elle croyait très-rangé, pour ne l'avoir jamais vu se présenter gris devant elle, — elle se disait cependant qu'une punition si retentissante n'était pas agréable pour la noblesse du pays. Certes, la comtesse Gretsky aimait l'humanité souffrante ; elle avait risqué de déplaire en portant la parole pour Raïssa, et elle l'avait risqué de bon cœur, la démarche n'engageant qu'elle. Mais à présent que toute une portion de l'aristocratie se trouvait en jeu, à présent que l'esprit de corps s'en mêlait et qu'il fallait sévir sur tout l'état-major d'un régiment, la bonne dame pensait qu'elle avait trop bien réussi.

Cependant, elle accueillit fort bien M. et mademoiselle Porof, leur fit servir un déjeuner auquel ils ne touchèrent pas ; sa maison étant à deux pas du palais,

elle leur recommanda de rester chez elle à attendre la décision souveraine.

Le père et la fille, toujours muets, anxieux, obéirent; dès que la comtesse eut disparu, dès que le bruit des roues de sa voiture sur la neige durcie se fut éteint au dehors, ils restèrent dans les fauteuils splendides du salon jaune, le cœur palpitant, la vie pour ainsi dire suspendue.

M. Porof portait mal ses angoisses. Sa charpente chétive avait résisté, tant bien que mal, aux fatigues de son métier; il avait fait plusieurs campagnes avec honneur; blessé plusieurs fois, il s'était tiré d'affaire; mais l'âge était venu, et la mort de sa femme, le malheur de sa fille avaient rapidement usé ce qui lui restait de forces. Tant que sa mission ne serait pas accomplie, il continuerait de vivre et d'agir; mais lorsque justice serait faite, Raïssa craignait de le voir tomber soudainement comme ces chevaux courageux qui meurent dans le brancard.

Elle se demandait ce qu'elle ferait si tout à coup son père lui manquait.

Depuis un mois son esprit s'était mûri par la souffrance, elle avait appris à envisager toute chose d'un œil calme; — elle s'était habituée à attendre toujours le pire, — et l'idée d'un isolement total, prochain, était une de celles qu'elle creusait le plus fréquemment.

— Il me restera toujours le couvent, pensa-t-elle en regardant son père affaissé en face d'elle, dans la pose d'un homme désespéré.

Le couvent, c'est-à-dire une première mort avant la vraie, le renoncement à tout ce qui charme, séduit, entraîne... l'adieu éternel à la famille, à l'amitié, à l'amour... Mais Raïssa n'avait plus de famille; ses amis l'avaient abandonnée, et l'amour lui était interdit.

Elle fit un retour mélancolique sur l'avenir entrevu jadis dans ses rêves de jeune fille. Elle avait rêvé une petite maison, — un peu plus spacieuse, un peu plus aisée que celle de ses parents, mais bien peu; — sur le seuil de cette maison, un enfant dans les bras, elle attendait son mari qui revenait, pressant le pas pour la rejoindre plus vite, après le travail de la journée... Pauvre rêve, humbles ambitions! hélas! tout cela était perdu comme le reste.

La voiture de la comtesse s'arrêta devant le perron. Porof, tiré brusquement de son apathie, se leva en chancelant; Raïssa se tint toute droite, prête à entendre son arrêt.

La comtesse entra, très-pâle, un peu essoufflée; elle reprit longuement haleine avant de parler; puis s'adressant à la jeune fille :

— Pouvez-vous reconnaître ceux qui vous ont manqué de respect?

Raïssa resta muette un instant. Elle était sûre de

reconnaître le neveu de la comtesse tout au moins; devait-elle infliger ce chagrin à la femme qui venait de tant faire pour elle?

L'image de sa mère mourante traversa le cerveau de l'orpheline, et mettant de côté tout scrupule :

— Je le puis, dit-elle fermement, du moins je le crois.

— Venez donc, dit la comtesse avec un mouvement nerveux, indice chez elle d'une résolution pénible. Venez et désignez-les vous-même à la justice du souverain.

Elle entraînait Raïssa...

— Mon père? dit celle-ci en se tournant vers le vieillard.

— Je n'ai pas d'ordres en ce qui le concerne, fit la comtesse hésitante.

— Alors emmenez-le, je vous en conjure, madame; pensez à ce qu'il souffrirait seul ici!

La comtesse fit un signe d'adhésion. Tous trois montèrent en voiture et, quelques minutes après, s'arrêtèrent devant la caserne.

Ils montèrent les quelques marches qui conduisaient à la grande salle, et là ils se trouvèrent en présence de tous les officiers, sans armes, sombres et mécontents. Le colonel et le nouveau maître de police, homme actif et intelligent, relégué jusque-là dans l'ombre des bureaux, et qui venait de surgir tout à

coup dans une circonstance difficile, attendaient leur arrivée avec la fièvre de l'impatience.

Le prêtre de la chapelle du régiment entra en même temps que les trois survenants.

Tous les yeux se fixèrent sur Raïssa, qui, très-pâle, mais non troublée, supporta le regard cruel de tous ces hommes. Seuls, les trois coupables s'abstinrent de joindre leur offense à celle de leurs camarades.

Le prêtre s'avança vers Raïssa.

— Au nom du Créateur, dit-il, et en écartant toute pensée de colère et de vengeance, pour obéir à l'ordre de notre père le Tsar, jurez-vous de désigner fidèlement et sûrement ceux dont vous avez à vous plaindre?

— Je le jure! dit fermement Raïssa.

— Faites-le donc, dit le prêtre, qui s'effaça pour laisser passer la jeune fille.

Le jour baissait déjà, mais la lumière blafarde d'un ciel neigeux entrait par les grandes fenêtres hautes et larges, ornées seulement de stores blancs, relevés en ce moment. Tous les visages étaient tournés vers le jour; tous s'offraient à l'examen avec des expressions diverses, toutes également douloureuses pour Raïssa. Elle sentit le cœur lui manquer, et fit un mouvement pour reculer.

Son père la prit par la main et lui dit tout haut :

— Obéis à l'Empereur.

La jeune fille quitta la main de son père et s'avança

rapidement vers les officiers, rangés en ligne. Son regard erra sur toutes ces physionomies, pour la plupart haineuses. La mémoire lui était revenue soudaiment, et elle était sûre de ne pas se tromper.

— Celui-ci, dit-elle en s'arrêtant devant Sabakine..., celui-ci, — elle indiquait Rézof, qui lui lança en pleine figure un regard pire qu'un soufflet; elle tressaillit sous l'outrage, et rendit regard pour regard. Le jeune homme baissa la tête, honteux d'être ainsi humilié par une femme.

Avant ceux-là, Raïssa avait reconnn Valérien; un reste de faiblesse l'avait empêchée de le désigner. Devait-elle le faire? Elle hésita encore; une émotion étrange, bien étrange et nouvelle dans son cœur ulcéré lui fit éviter le regard que Gretsky dirigeait sur elle.

— Si c'était lui, se dit-elle, si j'étais sûre que c'est lui...

Qu'aurait-elle fait? Aurait-elle pardonné, si elle avait été sûre que c'était de lui qu'était venu l'outrage? Elle n'eut pas le temps de se poser cette question, car le colonel lui demandait :

— Et le troisième?

Sans oser lever les yeux sur personne, Raïssa dirigea lentement son bras vers Gretsky, et dit à voix basse :

— Celui-ci.

Un cri répondit à l'autre extrémité de la salle.

La comtesse s'avança rapidement vers la jeune fille.

—Vous vous êtes trompée, n'est-ce pas? lui dit-elle; ce n'est pas ce jeune homme que vous vouliez désigner?

— C'est lui-même, répondit Raïssa la tête baissée, semblable elle-même à une coupable.

— Malheureux! dit la comtesse à Valérien, qui s'était approché d'elle et qui voulait lui baiser la main; vous avez déshonoré votre nom! C'est une infamie que vous avez commise. Moi qui vous estimais!

Vaincue par les pleurs qui la prenaient à la gorge, la comtesse se détourna.

Le colonel s'adressa alors aux officiers.

— Messieurs, dit-il, j'espère que votre insubordination vous sera pardonnée en faveur de l'attachement que vous vous portez les uns aux autres; c'est un noble sentiment, bien que vous l'ayez porté au delà des limites de la raison. Vous êtes libres. Quant à vous, messieurs, dit-il en s'adressant aux trois coupables, veuillez vous rendre immédiatement au Palais-d'Hiver; vous connaîtrez là le sort qui vous est réservé.

Les trois jeunes gens quittèrent aussitôt la salle.

Raïssa et son père trouvèrent en bas une voiture qui les conduisit aussi au Palais-d'Hiver. La comtesse eût bien voulu se soustraire à l'accomplissement d'une tâche qui devenait pour elle un martyre, mais l'ordre était donné, — elle dut s'y soumettre.

Les acteurs de ce drame se retrouvèrent donc, au

bout de quelques instants, dans une des salles du palais. L'Empereur avait été averti des noms des criminels. Quelques minutes, bien pénibles pour tous, s'écoulèrent, puis le Tsar parut.

Son premier regard s'arrêta sur Raïssa et lui fut favorable. La beauté, la dignité de la jeune fille, rendaient l'offense, sinon moins excusable, du moins plus grave. Une maritorne eût certes été moins à plaindre que cette charmante fille, faite pour charmer un intérieur et tenir un rang honorable.

— Lequel de vous trois est le plus coupable? demanda-t-il d'un ton sévère aux jeunes officiers.

— C'est moi, dit courageusement Gretsky en levant la tête; mais au même moment le mot : C'est moi! sortait de la bouche de ses deux compagnons.

L'Empereur ne put s'empêcher d'admirer en lui-même cette constance dans le dévouement, mais il s'abstint de le témoigner.

— C'est vous, mademoiselle, dit-il à Raïssa, qui devez nous éclairer. Quel est celui qui vous a outragée?

— Je l'ignore, répondit la jeune fille; cette fois une vive rougeur couvrit ses traits, restés pâles depuis le jour fatal.

— Vous ne pouvez aucunement nous renseigner? insista l'Empereur.

— Aucunement, répondit Raïssa.

Le Tsar resta silencieux un moment.

— Alors, dit-il, que la main de Dieu soit sur nous. Lequel de vous est le plus riche, messieurs?

— C'est moi, répondit Gretsky, cette fois sans être contredit.

— Tu es comte, n'est-ce pas? Tu as fait un bien mauvais usage de ton titre et de ta fortune; puisque tu es le plus riche et que tu es titré, c'est toi qui épouseras cette jeune fille.

Valérien tressaillit; il n'avait pas pensé à ce genre de punition.

— Tu l'épouseras aujourd'hui même à la chapelle du régiment; tes biens sont confisqués au profit de ta femme, — les vôtres aussi, messieurs, à son profit. Vous partirez tous les trois pour la Sibérie après la cérémonie nuptiale. C'est ainsi que sous mon règne on apprendra à respecter l'honneur des jeunes filles.

Raïssa s'inclina jusqu'à terre, à l'ancienne mode, — son père se tenait au port d'armes.

— Tu es un vieux soldat, à ce que je vois! dit l'Empereur à Porof.

— Chirurgien de l'armée en retraite, Votre Majesté

— Eh bien! tu vois que je fais justice sans distinctioı de grades. Je vous souhaite le bonheur, mademoiselle dit-il à Raïssa.

Se tournant alors vers la comtesse, qui écoutaït, morne et désolée :

— Vous trouvez peut-être votre bonne action mal

récompensée, comtesse; mais souvenez-vous que la vraie récompense est au ciel. Nous n'en aurons pour vous que plus d'estime et d'affection.

Il salua l'assemblée et se retirait, lorsqu'une pensée lui vint.

— En faveur de votre dévouement mutuel, messieurs, dit-il, je vous laisse la noblesse et votre rang.

Il sortit.

XVIII

La stupeur était peinte sur tous les visages. Nul n'avait prévu cet arrêt, inouï et sans précédent. La confiscation des biens était chose naturelle; les coupables avaient pensé que le châtiment porterait sur leur fortune, — mais il n'était venu à l'idée de personne que l'honneur pourrait être rendu à Raïssa par un mariage.

Ce mariage, aussitôt suivi d'une séparation éternelle, était pourtant la solution la plus rationnelle qui se pût imaginer. Il donnait à la victime un rang et une fortune qu'elle n'avait pas cherchés, et qui lui étaient dus.

L'arrêt eût-il été le même si Raïssa eût été laide et

vulgaire? Personne n'en sait rien, et il serait téméraire de vouloir porter un jugement sur ce point.

Quand l'Empereur eut quitté la salle, Rézof s'approcha de Raïssa.

— Je vous fais mon compliment, mademoiselle, lui dit-il d'un air moqueur. Veuillez agréer mes félicitations.

Raïssa le regarda jusqu'au fond des yeux. Si elle avait été certaine que cet être frivole et malicieux plutôt que méchant était l'homme qui l'avait outragée, elle lui eût lancé au visage une de ces insultes dont on garde à jamais le souvenir. De celui-là plus que tout autre l'outrage était odieux. Mais elle n'en était pas sûre.

— Si c'était celui-là! répéta-t-elle en dedans, en pensant à Gretsky. La main de Dieu le lui donnait pour époux, qui sait? c'était peut-être un effet de la justice céleste.

Gretsky, sombre et muet, pensait que si c'était un hasard, il était bien étrange. Il ne pouvait croire que Raïssa n'eût pas vu ses traits, reconnu le son de sa voix; il croyait à une vengeance habilement machinée; il n'était pas loin de supposer sa tante complice de cette combinaison; tout lui paraissait possible, tout, excepté la réalité. Comment cet homme eût-il pu comprendre le trouble et le chaos qui régnaient dans l'âme de Raïssa lors du crime?

— Vous n'avez plus besoin de moi, mademoiselle, dit la comtesse à sa protégée. Adieu.

— Ah! madame, s'écria la jeune fille, pardonnez-moi! Le ciel m'est témoin que je ne voulais pas vous faire de mal!

— Je ne vous en veux pas, répondit la comtesse en se détournant, ce n'est pas vous qui avez commis la faute; — mais outre les coupables, il y a des innocents qui sont atteints du même coup. Soyez heureuse!

Elle se retira aussitôt. Raïssa, fort embarrassée, ne savait que faire de sa personne. Heureusement, une dame d'honneur vint la chercher pour la conduire auprès de l'Impératrice, qui voulait la voir.

Il fut permis aux condamnés de retourncr chez eux pour faire leurs préparatifs de départ, mais sous bonne garde. Au moment de se séparer, Sabakine, qui n'avait pas ouvert la bouche, prit enfin la parole.

— Voilà, dit-il, une folie qui va nous mener loin. La Sibérie, rien que cela!

— Bah! fit Rézof, on en revient! Il y a des mariages, des baptêmes et des avénements, par bonheur! C'est Gretsky le plus atteint. Te voilà marié, mon bon; qui est-ce qui t'aurait dit ça, il y a un mois, hein? Et une jolie femme; elle est très-jolie, ta femme!

— Laisse-moi tranquille, répondit Gretsky d'un ton bourru. Il n'y a pas de quoi plaisanter.

— Ma foi, si! à mon avis du moins! C'est le juge-

ment de Dieu, mon camarade; ça t'apprendra à t'approprier les jolies filles! Si ç'avait été moi...

— Si ç'avait été toi, tu ne m'aurais pas laissé marier, je suppose!

— Je n'en sais rien, mon cher! La Sibérie, c'est bien mauvais; mais le mariage, c'est encore pire!

— Qu'est-ce que ça fait, gronda Sabakine, puisqu'il ne reverra jamais sa femme?

— Ça, j'avoue que c'est une compensation, dit Rézof. C'est ma sœur qui ne va pas être contente!

— Ma mère non plus, fit Sabakine.

— Bah! conclut le jeune fou, ne t'ai-je pas dit qu'il y a des mariages...? Avant deux ans nous serons revenus. Tu ne vas pas t'imaginer que l'Empereur laissera pourrir là-bas trois gaillards de notre espèce?

— Nous reviendrons, — soit, — mais ruinés!

— Eh bien, nous vivrons avec notre paye! Vingt-cinq roubles par mois! Il n'y aura pas de quoi aller souvent au Cabaret-Rouge, — mais les amis et les parents nous aideront. Veux-tu parier que nous serons plus riches que les plus riches? Ah! la solidarité, mes amis, quelle belle chose!

— Tiens, dit Gretsky, tu m'étourdis. Nous aurons le temps de causer en Sibérie. Va faire tes malles.

XIX

Quand la princesse Adine apprit l'arrêt qui frappait son frère, elle exhala d'abord sa colère dans les termes les plus propres à lui faire partager le voyage de Sibérie, si quelque malintentionné s'était chargé de les répéter. — Son frère lui en fit l'observation, et sa colère tomba aussitôt, noyée dans un déluge de larmes.

— Écoute, lui dit Rézof, fort ému lui-même, — il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de m'aider à bien vivre là-bas.

— Et de quoi, grand Dieu?

— Tu sais, mes biens sont confisqués! — La belle comtesse Gretsky...

— Laquelle?

— La nouvelle comtesse, celle qui se marie ce soir.

— Ah! fit Adine avec un geste de dégoût.

— Oui, celle-là même; eh bien, c'est elle qui va administrer mes biens; elle ou un conseil de tutelle, mais le résultat sera identiquement le même. Je ne toucherai pas un sou. Donne-moi de l'argent.

— Beaucoup?

— Tout ce que tu auras. Je ne suppose pas que ma demande te gêne? répliqua Rézof un peu froissé.

— Oh non! mais tu sais, je n'ai guère que des dettes... Enfin, voici ce que j'ai...

Elle prit dans un meuble un petit portefeuille et en vida le contenu sur la table.

— Tout ça? fit Rézof en comptant les billets de banque. Trois cent vingt-cinq roubles? C'est tout ce que tu possèdes?

— Hélas! oui, — et encore je les dois à ma modiste, qui devait venir les chercher demain. Tu sais que je n'ai jamais d'argent; il me coule entre les doigts.

La jeune femme ouvrait les cinq doigts de sa belle main blanche pour mieux exprimer comment coulait l'argent.

Rézof, penaud, réfléchissait tristement, quand son beau-frère le chambellan entra fort à propos.

En voyant les billets sur la table, il comprit la situation et se mit aussitôt à la discrétion de son beau-frère, qui ne refusa pas.

Ce n'était pas le moment de montrer de fausse délicatesse.

De son côté, Gretsky avait reçu la visite de sa tante. Celle-ci ne lui fit pas de reproches, pas plus qu'il ne songea à lui en faire; la fatalité s'était mêlée de leurs affaires, et chacun d'eux, avec ce fond slave de super-

stition qui ne disparait jamais complétement, même à notre époque bien plus éclairée, chacun d'eux s'inclinait sous la main du destin.

La comtesse remit à son neveu la somme la plus considérable qu'elle eût pu rassembler. Valérien lui-même avait de l'argent chez lui, et il ne lui fut pas interdit de l'emporter, l'ordre impérial ne portant que sur les biens, c'est-à-dire sur les revenus futurs de la terre.

— Ma tante, dit le jeune homme, une dernière prière. Écrivez à ma sœur ce qui s'est passé ; je ne me sens pas le courage de lui annoncer de si tristes nouvelles. Hélène est aussi sage que j'étais fou ! Combien de fois ne m'a-t-elle pas prédit que mes fredaines finiraient par me coûter cher ! Elle ne croyait pas si bien dire !

La comtesse resta silencieuse. Madame Marsof, née Gretsky, n'avait jamais été sa favorite ; on lui reprochait une sécheresse de cœur plutôt apparente que réelle, mais qu'elle ne faisait rien pour démentir. La sagesse de ses jugements paraissait dure ; la prudence de ses conseils semblait égoïste ; cependant nul n'avait jamais eu sujet de se plaindre d'elle. Elle était bonne et faisait le bien, mais sans grâce.

— Je lui écrirai, dit enfin la comtesse : il faut bien que je le fasse, puisque personne ne s'en chargerait... Et cette... cette personne, que va-t-elle faire?

— Ma femme? dit amèrement le jeune officier, grand bien lui fasse! elle fera ce qu'elle voudra; cela ne me regarde plus!

La comtesse était pensive.

— Valérien, dit-elle après un moment de réflexion, ce n'est pas sa faute à elle... elle a cruellement souffert.

— Eh bien, je vais souffrir cruellement; chacun son tour. Est-ce que vous la recevrez, ma tante?

— Peux-tu le penser! s'écria la comtesse. Jamais!

Une expression de colère satisfaite passa sur le visage du jeune homme.

— Ma tante, dit-il, encore une grâce. Daignez m'assister à la cérémonie de ce soir. Je n'ai plus ma mère, ma sœur est loin. — Ce n'est pas une fête, c'est un deuil pour notre maison; — en temps de malheur il faut s'entr'aider.

— Soit, dit la comtesse, j'irai à l'église. Tu pars aussitôt après?

Valérien répondit par un signe de tête.

— Mon pauvre enfant! Si jeune! la ruine, l'exil!

— Rézof prétend qu'on revient de là-bas, dit le jeune homme pour rassurer sa tante.

— Oh! lui, fit celle-ci en haussant les épaules, il reviendra de partout! Il est de ceux qui surnagent.

— Il a pourtant coulé à pic cette fois, répliqua Valérien avec un sourire, lui et ses protecteurs.

— C'est bien fait! — Si cette bonne langue de prin-

cesse ne s'était mêlée de rien, l'affaire aurait suivi son cours, et vous n'auriez pas été si rudement châtiés

XX

Par ordre supérieur, la chapelle du régiment avait été splendidement illuminée; l'Empereur voulait que la réparation fût aussi solennelle que possible. Un grand tapis aux fleurs éclatantes menait de l'entrée au pupitre, préparé pour la lecture des Évangiles; les lustres étaient chargés de bougies allumées, et tout l'état-major du régiment, en grand uniforme, attendait l'arrivée des fiancés.

Une dame du palais représentait l'Impératrice près du marié; un général aide de camp remplaçait l'Empereur près de la mariée; tout était réglé d'avance, avec un cérémonial pompeux; sans le tintement des grelots au cou des chevaux qui attendaient attelés dans la cour pour emporter les condamnés vers l'exil, on se fût cru à une noce ordinaire, une noce du grand monde.

Rézof et Sabakine servaient de garçons d'honneur à leur camarade. La sœur de Rézof était venue par curiosité; la mère de Sabakine avait accompagné son

fils pour le voir quelques instants de plus... Gretsky rentra escorté de sa tante et de la dame du palais, sa mère d'honneur.

Les chantres entonnèrent le verset nuptial : « L'époux vient plein de gloire... », et Valérien, pâle de honte et de rage, prit place en avant de ses camarades.

Le verset chanté, le silence se fit ; l'église était pleine ; la curiosité aidant, il s'était trouvé plus d'assistants qu'il n'y avait de places. On chuchotait, on regardait Gretsky, et surtout on regardait la porte par laquelle devait entrer la fiancée.

Un mouvement se produisit dans la foule, les chantres saluèrent la fiancée avec le chant consacré, et un grand silence d'attention s'établit dans l'assemblée.

Conduite par un général aide de camp en brillant uniforme, dont la poitrine était constellée de plaques de diamants, Raïssa s'avançait lentement, la tête baissée. On lui avait mis une robe de cachemire blanc, seule étoffe que son deuil récent lui permît de porter, seule couleur que l'usage autorisât pour un mariage, ce mariage fût-il celui d'une veuve. Un long voile la couvrait tout entière ; mais au lieu de fleurs d'oranger, symbole de virginité, une couronne de roses blanches épanouies se posait sur ses magnifiques cheveux bruns. Ce costume était celui d'une veuve qui se remarie, plus le voile... Qu'était Raïssa ? Ni épouse, ni veuve, et cependant plus jeune fille !...

Elle marchait lentement, comme à regret; la justice qu'elle avait obtenue lui paraissait lourde à porter. Elle sentait que dans cette foule, où quelques-uns pouvaient la plaindre, presque tous devaient la haïr. Elle sentait que cette élévation inouïe, sans exemple, lui donnait autant d'envieux que de spectateurs de sa gloire, et, par-dessus tout, elle sentait que pour son époux elle était un objet de dégoût et d'aversion.

— Si ce n'est pas lui, pensait-elle, comme en effet il doit me haïr! Comme je lui fais horreur!

Elle était arrivée auprès du pupitre, Gretsky s'avança. Le général chamarré mit la main de Raïssa dans celle du jeune homme, — et la cérémonie commença.

L'encens fumait, les chants sacrés montaient vers la voûte, et ces deux êtres, dont l'un au moins souhaitait ardemment la mort de l'autre, se tenaient côte à côte, prêts à être unis par un lien indissoluble. Le prêtre s'avança et leur fit un discours.

Par bonheur, c'était un homme intelligent; le matin, il avait reçu le serment de Raïssa, et savait quelle destinée exceptionnelle serait celle de ces étranges époux. Il ne leur parla ni des joies de la famille, ni du bonheur qui les attendait... il leur parla de résignation, d'humble soumission aux volontés du Ciel et des supérieurs; il leur parla de devoir austère, de vie pénitente, et plus d'une femme qui ne savait de Raïssa que son malheur et sa récompense pleura

sur elle-même en pensant que sa propre vie avait été une vie de devoir et de résignation.

— Voulez-vous épouser cette femme? demanda le prêtre à Gretsky.

— Oui, répondit-il, le cœur dévoré de rage impuissante.

— Voulez-vous épouser cet homme? dit ensuite le prêtre en s'adressant à Raïssa.

La tête basse, couverte de rougeur et de honte, celle-ci répondit d'une voix presque inintelligible :

— Je le veux.

Le vin consacré fut apporté dans la petite coupe d'or ; l'époux y trempa ses lèvres, et l'épouse après lui ; à trois reprises ils partagèrent cette agape, symbole d'union intime et éternelle.

Les anneaux furent échangés, puis on apporta les couronnes d'or. Rézof et Sabakine en prirent chacun une et la tinrent suspendue au-dessus de la tête des mariés. Ceux-ci, guidés par le prêtre qui tenait leurs mains unies dans un pan de son étole, firent trois fois le tour du pupitre, pendant que le chœur appelait sur eux la bénédiction du Seigneur.

Enfin cette longue cérémonie s'acheva ; les époux, irrévocablement unis, restaient debout devant le prêtre. Suivant l'usage consacré, celui-ci dit :

— Embrassez-vous !

Raïssa et Gretsky se regardèrent pour la première

fois, et un frisson de crainte parcourut le corps de la femme, au regard méprisant que son mari attachait sur elle.

— Embrassez-vous! répéta le prêtre. Puis il ajouta plus bas à Gretsky : — Ne faites pas d'esclandre, au nom du ciel!

Gretsky inclina un peu sa haute stature et se pencha vers sa femme. Que de rage, de dégoût et de colère dans le baiser dédaigneux que ses lèvres posèrent à peine sur celles de Raïssa!

— Si c'était lui! pensa celle-ci, glacée d'humiliation et de douleur; comment savoir si c'est lui!

Les assistants s'approchèrent et saluèrent silencieusement les nouveaux époux. Point d'embrassades, point de ces joyeuses félicitations qui, menteuses ou sincères, accompagnent toujours les noces; la comtesse Gretsky salua d'un air froid sa nouvelle nièce, qui s'inclina respectueusement devant elle. M. Porof avait pris le bras de sa fille, prêt à la défendre contre une agression qu'il semblait attendre. Rien de pareil ne se produisit.

Gretsky s'inclina à son tour devant sa femme, remercia le prêtre, tourna le dos à son beau-père, et, suivi de tous les officiers ainsi que de leurs parents et amis, se dirigea vers une salle contiguë. C'est là que les condamnés devaient revêtir leurs costumes de voyage.

Raïssa et son père se trouvèrent soudain seuls au milieu de la chapelle. On éteignait les cierges : l'obscurité se faisait autour d'eux. Quelques femmes de soldats s'étaient rapprochées et examinaient la jeune mariée sans autre expression que la curiosité... Raïssa frissonna.

— Mon père, dit-elle, ceci est pire que la mort.

— L'honneur est sauf! dit le vieux chirurgien en levant la tête avec orgueil.

Un domestique de la cour s'approcha.

— La voiture de la comtesse est prête, dit-il à Raïssa.

Celle-ci le regarda avec surprise :

— Comtesse... dit-elle ; c'est vrai, — je suis comtesse. C'est pour une fortune et pour un titre que j'ai fait envoyer ces trois hommes en Sibérie... C'est horrible!

— Attendez, dit-elle, j'ai encore quelque chose à faire.

— Allez, ordonna-t-elle au domestique ; dites au comte Gretsky que je veux lui parler. Il le faut absolument, — absolument.

— Que veux-tu? fit Porof pendant que le laquais portait son message.

— Mon père, je vous en conjure, laissez-moi parler seule avec cet homme ; il faut à tout prix que je sache... Je vous en conjure!

[illegible] raits de
[illegible] ge qu'il
[illegible] la salle
[illegible]

[illegible]

[illegible] aille de
[illegible] images
[illegible] lampes
[illegible] rcis; les
[illegible] tout au
[illegible] époux,
[illegible] t à peu
[illegible]
[illegible] trer son

[illegible] ait à la
[illegible] retsky »
[illegible] n visage
[illegible]
[illegible] défail-
[illegible]

— J'ai voulu vous parler, monsieur...; vous ne pouvez pas partir ainsi...

— C'est l'ordre du Tsar, répondit Gretsky d'un ton glacial.

— Le Tsar m'a donné un rang et un nom que je ne demandais pas... Je ne voulais pas...

— Vous ne vouliez pas vous venger de nous? Alors il était inutile de crier vengeance.

— Je ne voulais pas vous faire de mal, murmura Raïssa de plus en plus désespérée; elle sentait une émotion bizarre s'emparer d'elle. Certes, elle n'aurait pas voulu faire de mal à ce jeune homme, son mari. — Elle eût tué Rézof si elle avait pu; Sabakine ne lui inspirait que de l'antipathie, — et celui-ci... elle sentait qu'elle lui eût pardonné de très-bon cœur... Mais elle n'était pas sûre que ce fût lui.

— L'arrêt qui vous frappe est cruel, reprit la jeune femme, — et peut-être est-il injuste...

— Les arrêts de l'autorité supérieure ne sont pas discutables, fit Valérien avec un sourire sardonique; et d'ailleurs ce n'est pas à vous de vous en plaindre.

— Cependant, monsieur, répliqua Raïssa en reprenant un peu courage, si ce n'est pas vous qui êtes le plus coupable, comme c'est vous qui êtes le plus puni...

Le même sourire railleur, féroce, passa sur les traits de Gretsky.

— Nous sommes tous trois également coupables, dit-il.

— Vous savez bien que non ! s'écria Raïssa désespérée. Vous savez bien que l'un de vous seul me devait réparation ! N'est-ce pas une cruauté inutile que de me taire son nom ? Vis-à-vis de vous, monsieur, ne suis-je pas assez humiliée sans que j'ignore à jamais si je puis vous regarder en face ou si je...?

Elle cacha dans ses mains son visage couvert de pâleur, et recula involontairement jusqu'à la balustrade.

L'idée d'une vengeance facile apparut à Grestky, et, dans sa rage de se voir ainsi frappé, il l'accueillit avec joie.

— Que vous importe? dit-il. Vous avez ce que vous vouliez, un nom et une fortune, cela doit vous suffire.

Raïssa se redressa sous l'outrage.

— Oui, dit-elle, je voulais un nom, mais le nom qui m'était dû, non un autre. Si la justice souveraine a fait fausse route, dites-le-moi, monsieur, je veux le savoir, j'ai le droit de le savoir!

— Faites-vous-le dire par ceux qui vous ont si bien vengée. Pour ma part, je vous certifie que vous ne le saurez pas en ce qui dépend de moi. Cessez cette comédie, madame, vous savez fort bien ce que vous feignez d'ignorer.

— Devant Dieu, je vous jure que je l'ignore! s'écria

Raïssa, posant la main sur l'image du Christ, qui se trouvait tout près d'elle.

Gretsky la regardait d'un air incrédule. Elle était admirablement belle en ce moment; la colère, l'angoisse et ce sentiment bizarre qui faisait de Gretsky autre chose qu'un ennemi pour elle, tout ce mélange d'impressions diverses donnait à son visage et à son attitude quelque chose de presque surnaturel.

Malgré lui, le jeune homme se rappela la scène du Cabaret-Rouge; il entendit les cris déchirants de Raïssa, ses supplications, ses larmes, sa lutte désespérée dans l'obscurité...

— Il se pourrait, pensa-t-il, qu'en effet elle ne sût pas que c'était moi!

Une sorte de pitié traversa son âme; il allait parler, quand le bruit des grelots retentit dans la cour. On faisait avancer la kibitka destinée à l'emporter en Sibérie. L'instinct de la vengeance reprit le dessus.

— Vous l'ignorez? Tant mieux! ce sera votre châtiment pour le mal que vous nous avez fait. Adieu, madame, soyez heureuse.

Il s'éloigna rapidement en prononçant ce dernier mot avec un accent ironique.

Raïssa le regarda sortir et glissa à genoux devant l'image.

— Mon Dieu! dit-elle tout haut, si ç'avait été lui, comme je l'aurais aimé!

Le tintement des clochettes, un murmure confus de voix et de souhaits tira la jeune femme de sa torpeur. Son père, inquiet de ne pas la voir, entra dans la chapelle.

— Ils s'en vont, dit-il.

Raïssa courut dans la pièce contiguë et se précipita vers la fenêtre. Tête nue, sous la neige qui commençait à tomber lentement par gros flocons plats aux formes merveilleusement élégantes, les condamnés recevaient la bénédiction du prêtre.

Ces trois beaux jeunes gens, qui partaient pour l'exil, excitaient une commisération profonde. Leurs soldats, qui les aimaient, rangés dans la cour, avaient allumé des torches pour éclairer leur départ. Un bruit de pleurs retentit; c'était madame Sabakine qui disait adieu à son fils; on l'emporta défaillante. La princesse Adine embrassa son frère avec plus de courage; quant à Gretsky, il reçut la bénédiction de sa tante et monta dans l'équipage sans regarder derrière lui.

La kibitka, escortée par des gendarmes à cheval, se mit lentement en route sur la neige nouvelle, vierge de toute trace...

Raïssa la suivit de l'œil tant qu'elle put la voir, puis se retourna vers son père.

— Allons, dit-elle simplement.

Sous le péristyle, ils trouvèrent le domestique de la cour qui les attendait.

— L'équipage de la comtesse Gretsky dit-il à haute voix.

Le coupé de Valérien, attelé de deux superbes trotteurs, conduit par son cocher, s'arrêta devant la marquise.

— Où ordonnez-vous qu'on vous conduise? demanda le domestique en aidant la jeune femme et son père à monter en voiture.

— Chez nous, dit Porof, dans notre pauvre petite maison.

La voiture partit comme une flèche dans une direction opposée à celle qu'avaient prise les condamnés.

Lorsque Raïssa descendit de voiture, le cocher lui demanda ses ordres.

— Rentre chez ton maître, et fais comme à l'ordinaire. Demain je verrai.

La voiture s'éloigna rapidement. C'étaient deux des chevaux qui avaient conduit Raïssa au Cabaret-Rouge.

La jeune femme rentra dans la pauvre maison où s'était écoulée son enfance; ses deux vieilles servantes l'attendaient avec des compliments. Depuis le matin, quel changement dans son existence! Qu'elle avait peu prévu ce qui arriverait! Si elle l'eût prévu, l'eût-elle tenté? Elle n'osa répondre à cette question.

XXII

Après une nuit sans sommeil, Raïssa se leva de bonne heure; elle avait l'esprit plein de pensées confuses et diverses; de temps en temps une idée se faisait jour et prenait une forme définitive; elle mettait alors celle-là de côté et passait à une autre. Mais l'écheveau de ses pensées était embrouillé, et l'ordre ne s'y faisait que lentement.

D'abord, elle revêtit sa robe de deuil, et, accompagnée de son père, se rendit sur la tombe de madame Porof. Le cimetière n'était pas bien loin; ils allèrent à pied.

Pendant la nuit, il était tombé beaucoup de neige; les chemins étaient d'une blancheur éblouissante; quelques rares traîneaux avaient tracé dans la molle épaisseur des raies profondes et droites, qui menaient toutes à la grande porte, surmontée d'une croix de fer peinte en noir. Le père et la fille suivaient ce chemin, qu'ils avaient fait tant de fois depuis si peu de temps, sans se parler, sans se regarder même. Porof voyait devant lui le char qui avait emporté sa femme

fidèle et courageuse, après trente années d'amour et de confiance, et, plein du sombre chagrin des abandonnés, il ne songeait plus à la revanche éclatante que le destin venait de leur donner.

Raïssa pensait moins à la douleur d'avoir perdu sa mère qu'à la joie que celle-ci eût éprouvée si elle avait pu voir la réparation. Une émotion à la fois pénible et douce la prenait au souvenir de ce qui s'était passé la veille; une angoisse poignante l'emportait malgré elle sur la route de Sibérie, où elle suivait de la pensée la kibitka des exilés, et en même temps elle se reprochait de songer moins à sa mère morte qu'à cet homme, son ennemi, son époux.

Ils arrivèrent à la tombe récemment décorée de madame Porof.

Le vieux chirurgien avait dépensé toutes ses pauvres économies pour élever à sa femme un monument convenable. Un bloc de pierre toute neuve était surmonté d'une petite croix de fer; une image de la Vierge en porcelaine émaillée était enchâssée dans la pierre, et le nom de la défunte brillait au-dessous en lettres d'or, avec ces mots :

Bienheureux ceux qui souffrent,
Car ils seront consolés.

Cette citation avait été dictée par Porof dans l'exaltation de ses idées de vengeance.

oses blan-
sa mère,
bole d'une

mme. J'ai
ignorerai
ée. Hélas!
qu'avant!
démarche
comtesse
pendant
é sa ver-
sa tâche
rdeau d'un
bilité. Son
ante sem-
du monde,
ou sur les

prochaine;
n père, et
de plus sa
tomba sur

nnement la
velle de la

fortune de Raïssa avait ramené à leur foyer abandonné tous ceux qui l'avaient déserté. La curiosité aidant, toutes les femmes qui avaient quelques liens d'amitié ou de parenté lointaine avec la pauvre famille venaient s'informer des détails, de ce que l'on ferait, de l'usage auquel Raïssa comptait employer sa fortune. On avait envoyé des fleurs, et ceux qui n'avaient pu venir faisaient transmettre leurs félicitations par leurs domestiques.

La nouvelle comtesse reçut froidement ces témoignages d'attention. Ils succédaient de trop près au dédain le plus marqué pour qu'elle pût croire à quelque sincérité. Elle fit si peu de cas de son élévation, que les visiteurs se retirèrent pleins de respect pour une femme qui savait si bien cacher son jeu.

Profitant d'un moment où le salon se trouvait vide, le père et la fille, désormais inséparables, reprirent leurs manteaux et sortirent, afin d'éviter de nouveaux importuns.

Ils se rendirent à l'appartement de Valérien Gretsky. Les ordres de l'autorité, transmis aux domestiques, avaient inspiré une terreur profonde à tout ce personnel peu éclairé. Ils croyaient que Raïssa avait sur eux droit de vie et de mort. Aussi fut-elle accueillie comme une reine par ses humbles sujets.

La maison avait été rangée de fond en comble, les chevaux, soigneusement pansés, attendaient dans l'é-

curie, les voitures dans les remises avaient subi une inspection méticuleuse. Raïssa, le cœur palpitant, monta l'escalier recouvert de drap rouge, et entra dans l'appartement de son mari.

— Comme il est riche! murmura le vieux Porof.

Raïssa fut bien aise qu'il n'eût pas dit : Comme nous sommes riches! et elle récompensa son père par un regard plein de tendresse filiale.

Valérien était riche en effet; depuis l'antichambre, meublée de vieux chêne, jusqu'au cabinet de toilette, où une aiguière d'argent reposait sur une table de marbre blanc, tout respirait le luxe de grande famille, ce luxe ancien qui se traduit plus par la perfection de chaque objet que par le grand nombre des objets remarquables. Tout était beau sans attirer le regard; la souplesse des étoffes, la solidité des meubles, l'épaisseur des glaces, tout attestait que le maître du logis était riche et savait employer sa richesse.

Un vieux majordome, dont les parents nés dans la domesticité rurale servaient les Gretsky depuis un temps immémorial, marchait d'un air chagrin devant les nouveaux possesseurs; il avait été frappé au cœur par l'exil de son maître. Il eût tout donné pour l'accompagner, mais Valérien n'avait pu emmener personne, faute de savoir comment il subviendrait aux besoins de ses serviteurs.

Arrivé sur le seuil de la chambre à coucher de Valé-

rien, il ouvrit la porte à deux battants, car, seule de tout l'appartement, elle était fermée, et il s'effaça sur le seuil. Porof entra, mais Raïssa s'arrêta hésitante; il lui semblait malséant d'entrer dans la chambre d'un homme, et elle se sentit rougir de la tête aux pieds.

— Eh bien! lui dit son père en se retournant.

Elle entra, pleine de gêne et de timidité.

L'ameublement somptueux trahissait des goûts raffinés; mais, suivant la coutume russe, le lit, petit et bas, un véritable lit de camp, n'avait qu'un seul matelas; les draps, de fine toile de Hollande, rabattus sur une simple couverture de laine, attendaient le maître qui n'était pas rentré.

— C'est le maître qui l'a tué lui-même, dit le vieux majordome en désignant une superbe peau d'ours noir qui servait de descente de lit.

Personne ne dit rien. Enhardi par l'air bonhomme de Porof et par la dignité simple de Raïssa, le vieillard ajouta :

— Vous allez demeurer ici, madame? Ordonnez-vous qu'on vous fasse à dîner?

— Non, non, dit précipitamment la jeune femme. Non, nous ne demeurerons pas ici, n'est-ce pas, mon père?

— Non! fit Porof en secouant énergiquement la tête.

Le majordome la regarda d'un air étonné.

— Alors, dit-il, vous ordonnez qu'on vous loue un autre appartement?

— Non plus, dit Raïssa, nous demeurerons chez nous.

Le majordome la regarda d'un air plus étonné que jamais.

— Comme il vous plaira! fit-il avec un soupir. Le maître aimait cet appartement.

Raïssa parcourait de l'œil les objets familiers, indices des goûts et des habitudes du maître du logis. Quelques livres — peu, — de belles marmes, des iniatures de famille, — de petits objets encombraient le bureau, tous souvenirs de quelque ami, peut-être d'une maîtresse aimée.

— Quel est ce portrait? demanda Raïssa en indiquant une miniature. C'était une jeune femme d'une beauté incontestable, mais à l'air froid et indifférent.

— C'est la sœur du comte Valérien, répondit le vieux serviteur; c'est votre belle-sœur.

Raïssa pensa que ce serait une belle-sœur bien peu encourageante, et ses yeux quittèrent la miniature pour se porter sur une autre, encadrée de velours bleu, placée auprès du lit.

— Et celle-ci? dit-elle.

— Ah! mon Dieu, fit le vieillard d'un ton chagrin. C'est notre défunte comtesse votre belle-mère. — Le comte voulait l'emporter; il l'aura oubliée!

— Il faut la lui envoyer, dit vivement Raïssa.

— Vous êtes la maîtresse ici, murmura le vieux serviteur avec une sorte de reproche dans la voix; tout vous appartient. Nous n'avons le droit de toucher à rien.

La jeune femme regarda le majordome et parut réfléchir; puis elle prit une résolution soudaine.

— Avez-vous l'adresse du comte? dit-elle.

— Certainement, madame.

— Allez me chercher une caisse, une grande.

Le majordome disparut. Porof s'était assis sur un petit canapé, les mains sur ses genoux, avec une expression de fatigue sur le visage; il regardait sa fille sans parler. Tout lui semblait un effort désormais.

Le domestique revint bientôt avec une petite valise.

— C'est trop petit, dit Raïssa.

Il disparut et apporta une malle de grandeur moyenne.

Raïssa se mit alors à emballer, avec une ardeur fiévreuse, les objets de luxe, les candélabres, l'encrier, les livres, le buvard, tout ce qui pouvait rappeler un souvenir à l'âme de Valérien; elle plia le tapis de table et le déposa sur le reste, puis elle alla décrocher les deux miniatures, qu'elle enveloppa dans des serviettes. Dans l'armoire qu'elle venait d'ouvrir, elle vit des piles de linge fin et parfumé; elle prit au hasard les douzaines de mouchoirs et les chemises de

soie, et ne s'arrêta que lorsque la caisse fut pleine. Par-dessus tout le reste elle déposa soigneusement les miniatures.

— Le comte tenait beaucoup à celle de sa mère! osa dire le vieux serviteur, qui assistait navré à ce que intérieurement il appelait un pillage.

— Eh bien! fit Raïssa en tournant vers lui son visage rosé par la fatigue du travail, puisque vous savez l'adresse du comte, expédiez-lui cette caisse aujourd'hui même.

Le visage du vieux majordome exprima une foule de choses, parmi lesquelles dominaient la surprise et la joie.

— Tout de suite, madame, dit-il d'une voix tremblante, tout de suite : il sera bien content.

Raïssa courba sa tête rougissante sur le couvercle de malle qu'elle fermait en ce moment; elle retira la clef, et la remit au domestique.

— Comment vous nommez-vous? dit-elle.

— Fadéi, Votre Excellence.

— Eh bien, Fadéi, c'est vous qui me rendrez compte de ce qui se passera ici. Tout restera dans la maison comme du temps du comte, afin qu'à son retour il trouve tout en ordre.

— Vous pensez donc qu'il reviendra? fit le vieillard en regardant la nouvelle comtesse avec des yeux pleins de larmes.

— Je l'espère, murmura-t-elle à voix basse, comme en rêve.

Fadéi la regarda encore un instant; nul ne sait ce qu'il vit sur le visage de Raïssa, mais il s'approcha d'elle et lui baisa respectueusement la main.

Raïssa sortit de sa rêverie.

— Vous viendrez toutes les semaines me faire votre rapport, dit-elle, je m'en vais.

Elle jeta un regard sur son père; il s'était endormi sur le canapé, la tête en arrière; ses traits étaient couverts d'une pâleur mortelle, et, dans le jour défaillant de cette après-midi d'hiver, il avait l'air d'un spectre.

— Madame ordonne-t-elle de faire atteler? dit avec empressement le vieux serviteur.

— Non, répondit Raïssa; faites chercher une voiture de louage.

Fort surpris, mais non mécontent, Fadéi obéit. Raïssa réveilla son père avec précaution et l'emmena tout chancelant par l'escalier tendu de drap rouge.

Arrivé à la maison, Porof se laissa mettre au lit; une somnolence invincible s'était emparée de lui, et ne devait plus le quitter.

XXIII

L'étonnement fut grand par la ville quand on apprit que cette petite fille, élevée par un miracle à la noblesse et à la fortune, refusait de vivre dans sa propre maison, et continuait à végéter dans la pauvre demeure de ses parents.

— Il n'y a rien d'étonnant, fit observer Adine : les sangsues ne peuvent vivre hors de la boue.

Cette remarque peu charitable était adressée au successeur du général Kline. Quant à celui-ci, il était allé dans ses terres méditer sur la grandeur et la décadence des maîtres de police plus hommes du monde que policiers. Que de fois, dans ses méditations mélancoliques, il vit passer les bras de marbre et le buste superbe de la « divine Adine » !

Mais la princesse, de par la destinée, devait toujours rester pour lui au nombre des étoiles, — c'est-à-dire inaccessible.

— C'est pourtant à elle que je dois ma disgrâce! pensait-il vingt fois le jour; si elle m'avait adressé le moindre témoignage de sympathie!

Ces lamentations prouvent bien que le général

Kline manquait de philosophie, et même de la perspicacité la plus élémentaire, car il fallait avoir eu, en guise d'écailles, deux carapaces de tortues sur les yeux pour avoir cru qu'Adine se souviendrait d'un ami tombé en disgrâce.

Mais le général Kline était un homme semblable à beaucoup d'autres ; aussi ne mérite-t-il pas qu'on se préoccupe de ses destins.

Un des premiers soins d'Adine fut d'aller voir les femmes qu'avait frappées le décret d'exil en même temps qu'elle-même. Sa visite chez madame Sabakine fut courte ; encore s'était-elle arrangée pour ne pas trouver la bonne dame à la maison, et ce ne fut pas sans maudire le hasard malencontreux qui la retenait chez elle, à l'heure habituelle de sa sortie, que la princesse se fit annoncer.

Deux ou trois belles larmes dans un mouchoir garni de valenciennes, une imprécation contre Raïssa, quelques critiques amères contre l'insolence des petits qui osent s'attaquer aux grands, un peu de consolation chrétienne mêlée à beaucoup de déférence pour les arrêts de l'autorité suprême, et la princesse Adine se leva, rejeta d'un mouvement agile de son pied mignon les plis de sa traîne de soie noire, s'inclina devant madame Sabakine et son malheur, — et se hâta de descendre.

Quand la portière de sa voiture se fut refermée sur

elle, Adine s'essuya les lèvres avec son mouchoir.

— Mon Dieu, dit-elle, que c'est fatigant les gens qui pleurent!

Chez la comtesse Gretsky, elle trouva à qui parler. La comtesse ne pleurait pas, — c'était quelque chose; — mais elle ne permit pas à la jeune femme d'attaquer Raïssa, ce qui causa à la princesse une stupéfaction sans bornes.

— Comment! chère comtesse, vous défendez cette fille!

— Je n'ai pas à la défendre, répondit madame Gretsky d'un ton calme; elle n'a fait que son devoir.

— Son devoir? en faisant exiler mon frère, et ce pauvre Sabakine, — un peu ours, Sabakine, mais si bon garçon! — enfin et surtout votre neveu? C'était son devoir?

— Son devoir était de protester contre un outrage immérité, comme elle l'a fait. Ce n'est pas elle qui est allée le chercher.

— Cela n'est pas prouvé! riposta Adine, piquée.

— Pour moi, c'est prouvé, répliqua la comtesse sans élever la voix, mais avec une netteté qui acheva de blesser la princesse.

— Tout dépend du point de vue, dit celle-ci négligemment. Pour moi, il me semble que si pareille chose m'était arrivée, je n'aurais songé qu'à me cacher et à éviter les regards.

— Quand on a le cœur pur, répondit madame Gretsky, et quand on se sent absolument innocente, on craint moins le scandale que l'injustice.

Adine se le tint pour dit; la comtesse était trop bien au courant de ses petites intrigues pour qu'il fût prudent d'entrer en lutte avec elle. La jeune femme se leva en disant qu'il était tard, et ajouta en rajustant sur ses épaules les plis de son châle de dentelle :

— Vous recevrez cette aimable jeune personne, je suppose?

— Jamais! répliqua la comtesse. Quoique innocente, elle est cause d'un malheur pour nous; je l'estime et je la plains, car elle ne sera pas heureuse, — mais il n'y a rien de commun entre elle et moi.

— Ah! fit la princesse, je croyais... Alors, au revoir, chère comtesse.

Le ton dont ce mot fut prononcé indiquait que si la comtesse eût dû recevoir Raïssa, elle eût été privée des visites d'Adine. La vieille dame ne parut pas s'en effrayer beaucoup.

— Adieu, dit-elle à sa visiteuse en la reconduisant jusqu'à l'antichambre.

Adine rentra chez elle en méditant les vengeances les plus noires contre toute la famille Gretsky; mais, ayant appris que sa petite chienne havanaise avait eu une indigestion en son absence, elle oublia le plaisir

des dieux et envoya chercher... M. le vétérinaire? fi donc! mais le médecin des chiens de la cour.

XXIV

Porof s'éteignait doucement, soigné par sa fille. Celle-ci avait appris dès son enfance le traitement élémentaire de tous les accidents, de toutes les maladies courantes. Son père lui avait enseigné tout ce qu'il savait lui-même, pensant qu'il est toujours bon qu'une femme puisse soigner les siens avec le médecin, ou sans lui quand il est trop loin.

Un vieux confrère de Porof, son ami depuis longues années, venait le voir tous les jours, renouvelait la prescription de la veille, secouait la tête, baisait respectueusement la main de Raïssa, qu'il avait vue naître, et s'en allait tristement.

— Ne faudrait-il pas faire une consultation? demanda la jeune femme.

Le vieux docteur hocha la tête.

— A quoi bon? dit-il; la vie s'en va!

La vie s'en allait, en effet; Porof s'éteignait sans souffrances. Il n'avait plus guère de mémoire; il ne demandait rien et ne se plaignait pas. Dans ses mo-

ments de lucidité, il regardait sa fille avec une expression de tendresse intense et soucieuse. Raïssa s'approchait alors du lit et lui souriait comme au temps où tout le monde était heureux dans l'humble maison.

Un jour qu'elle lui souriait ainsi depuis un moment, essayant de lui parler de choses gaies, du printemps prochain, des bonnes promenades qu'ils feraient pendant l'été, le père, qui écoutait les yeux fixés sur sa fille, posa son index amaigri sur la robe noire de Raïssa.

— Tu porteras le deuil bien longtemps! C'est triste à ton âge... Ne le porte pas pour moi, cela me ferait de la peine.

Vainement la jeune femme voulut plaisanter et détourner sa pensée; le vieillard était retombé dans sa somnolence habituelle.

Il n'en sortit plus qu'une fois, c'était à la fin de mars. Un employé du conseil de tutelle vint apporter à Raïssa la somme provenant des revenus des exilés.

La part de Gretsky n'y était point comprise; c'étaient les revenus de Sabakine et de Rézof.

Raïssa laissa l'employé déposer sur la table les liasses de billets qui formaient un gros total, et donna un reçu. Quand elle se retrouva seule avec son père, celui-ci feuilletait les paquets de billets de banque et semblait réfléchir.

— Il faut tout envoyer, dit-il à sa fille, tout; cet argent n'est pas à nous, tu entends?

— Soyez tranquille, père, répondit Raïssa, je le sais.

— C'est bien; écris tout de suite, tout de suite.

Sa main tremblante indiquait le petit bureau où l'on mettait le papier à lettre. Raïssa obéit, prit deux feuilles de papier, écrivit en tête de chacune le nom du destinataire, copia les bordereaux qui lui avaient été laissés, et y joignit les sommes respectives. Au moment de cacheter, elle s'arrêta; il fallait bien indiquer la provenance de cet argent..... elle hésita quelques instants.

Son père regardait l'expression changer sur son visage, et sa main, qui indiquait toujours le papier, frappa deux ou trois petits coups sur le bois de la table, pour avertir la jeune femme. Il se servait depuis quelque temps d'une sorte de langage télégraphique pour seconder sa langue paresseuse.

— Comment signer? dit Raïssa d'un air pensif, plutôt à elle-même qu'à son père, dont l'intelligence affaiblie lui était désormais de peu de secours.

— Signe ton nom, Raïssa Gretsky, dit le vieillard d'une voix ferme.

La jeune femme regarda son père avec étonnement, puis sa main traça rapidement sur chaque feuille la signature encore nouvelle et malhabile.

— Raïssa Gretsky, dit-elle lentement; c'est la première fois que je l'écris.

— Cela te portera bonheur, tu as fait ton devoir! dit le vieillard, en présentant sa main à sa fille, qui la baisa pieusement.

Les deux lettres furent envoyées le jour même, à l'inexprimable satisfaction de Porof.

Cet effort semblait avoir épuisé ce qui lui restait de forces; il vécut encore quelques jours; un beau soir, vers six heures, le soleil envoyait ses derniers rayons jaunes au-dessous des stores, il dit à sa fille d'une voix éteinte :

— As-tu encore de l'argent à la maison?

— Oui, répondit Raïssa, pas beaucoup, le reste de votre pension; il y a de quoi aller jusqu'à la fin du mois.

— Après le premier, dit Porof dont la voix s'affaiblissait de plus en plus, quand tu auras touché la pension, tu feras faire un service funèbre à ta mère; il y a longtemps que nous n'avons été la voir.

Raïssa lui murmura quelques bonnes paroles, et s'approcha de lui pour le caresser; il mit la tête sur le bras que sa fille passait autour de son cou, et sembla respirer plus profondément. Elle écouta, inquiète, deux ou trois inspirations, puis... plus rien. Elle se pencha sur lui et le regarda dans les yeux... Elle était tout à fait orpheline

On s'étonna beaucoup dans le quartier que Raïssa ne fit pas faire à son père des obsèques plus somptueuses. Avec un revenu comme le sien, disaient les bonnes âmes, et ne dépensant rien, faut-il qu'elle soit avare!

A dire la vérité, lorsque après l'enterrement qu'elle avait suivi à pied, dans la neige fondante, sous une lourde pluie de dégel, la jeune femme rentra à la maison, la cuisinière vint lui dire :

— Madame, vous avez oublié de commander le dîner.

Raïssa fouilla dans sa poche avec un geste de fatigue et retira son porte-monnaie, bien plat, bien flasque. Elle y prit un billet de dix roubles et le donna à la vieille servante :

— Ménage-le, dit-elle, c'est tout ce qui me reste.

— Seigneur! fit l'autre en laissant tomber ses bras, qu'est-ce que vous allez faire?

Raïssa secoua la main avec ce geste russe qui signifie : Qu'importe?

— On ne meurt pas de faim! dit-elle.

Le soir de ce triste jour, Fadéi vint la voir. Le vieux domestique éprouvait pour la maîtresse que le sort lui avait si inopinément infligée une sorte de respect qui n'excluait pas une nuance d'affection. Pour tous les autres, cette femme était l'ennemie du maître; pour lui, depuis l'envoi de la caisse, c'était plutôt une amie.

Fadéi était complétement Russe et domestique de famille; d'un côté, — il ne voyait que son maître, — de l'autre, il croyait à la destinée; de plus, il était foncièrement religieux.

— On ne m'ôtera pas de la tête, avait-il dit un jour à la cuisine, chez Valérien, — que c'est Dieu qui a voulu ce malheur pour arrêter le comte. Il allait trop vite, il menait une vie peu chrétienne... C'est Dieu et l'archange Michel qui l'ont arrêté sur la route de la perdition.

— Oui, n'est-ce pas, il se repent en Sibérie? dit ironiquement le cuisinier.

Celui-ci était furieux de n'avoir plus de fins repas à préparer. Il eût tout pardonné à Raïssa si elle avait donné à dîner, mais il ne pouvait souffrir de voir sa gloire sous le boisseau; cette gloire, jadis tant vantée, lui rapportait en outre de fort jolis bénéfices sur la table. A présent, quel bénéfice pouvait-il faire sur le gruau et la soupe aux choux, qui formaient l'ordinaire de l'office?

Fadéi secoua la tête en homme qui sait ce qu'il dit.

— Je m'entends, fit-il d'un ton prophétique. Je vous dis que le jeune maître souffre pour ses péchés; mais la main de Dieu le protége certainement, sans quoi je vous dis qu'il fût plus mal tombé.

Il se présenta donc devant sa nouvelle maîtresse de l'air d'un homme qui s'est soumis à la volonté d'en haut.

— Le Seigneur vous a frappée, Votre Excellence, dit-il en s'inclinant profondément. Qu'il donne le repos céleste à l'âme de feu votre père!

— Je vous remercie, répondit machinalement Raïssa. Tout va bien chez vous? ajouta-t-elle après un moment de silence.

— Tout va bien, Dieu merci. Je suis venu prendre vos ordres pour le deuil; peut-être désirez-vous que les domestiques prennent le deuil?

— Non, dit Raïssa, les domestiques du comte ne doivent pas prendre le deuil pour le chirurgien-major en retraite Porof. Je vous remercie néanmoins d'y avoir pensé.

Le respect de Fadéi pour cette jeune femme, qui comprenait si bien sa position, et qui savait si bien se tenir à sa place, augmenta subitement.

— J'étais venu aussi annoncer à Votre Excellence, dit-il, que l'intendant du comte Valérien a écrit pour annoncer un envoi d'argent. On a vendu le blé à Komarino.

— Komarino? répéta Raïssa.

— Oui, le bien principal du comte; c'est là qu'il passait ses congés d'été. C'est un beau bien, avec une maison seigneuriale en pierre; il y a un beau jardin et une rivière.

Fadéi se tut et attendit respectueusement. Raïssa ne disant rien, il reprit :

— Il n'y a plus de foin, Votre Excellence, la provision est épuisée. Il n'y a plus de bois non plus, et les gens n'ont pas été payés de leurs gages depuis le départ de notre maître.

— C'est bien, dit Raïssa, je vais m'occuper de tout cela. L'intendant dit-il combien il envoie?

— Vingt-trois mille roubles argent, en chiffre rond, Votre Excellence.

Raïssa pensa à sa mère, morte de douleur, à son père mort de lassitude, à elle-même orpheline, à sa vie désolée, et se dit que tout cet argent n'était rien auprès de ce qu'elle avait perdu.

— Il y a bien des choses à voir chez nous, Excellence, continua Fadéi après avoir toussé discrètement dans sa main; les chevaux ne servent à rien, puisque vous ne daignez pas vous en servir; il faudrait peut-être les envoyer à Komarino : là, cela ne coûterait rien de les nourrir, tandis qu'ici... Et puis, les gens.., on pourrait bien les envoyer aussi à la campagne; à Pétersbourg, ils ne font que se gâter et dépenser de l'argent...

— J'irai chez vous demain, dit Raïssa devenue soudain fort grave.

Le poids d'une nouvelle responsabilité tombait sur ses épaules déjà si lasses; elle ne devait pas laisser péricliter dans ses mains malhabiles ou peu soigneuses

un bien dont elle se considérait uniquement comme dépositaire.

— A quelle heure faut-il attendre madame la comtesse chez elle? demanda Fadéï avec respect.

Chez elle! c'était chez elle en effet qu'elle irait; la même émotion étrange saisit Raïssa. Tout ce qui se rapportait à Valérien lui donnait cette impression de pudeur troublée, de chose défendue... Elle rougissait devant sa maison comme devant lui-même, et s'en voulait de ne pas savoir pourquoi.

— A trois heures, dit-elle.

— Madame la comtesse daignera-t-elle dîner chez elle? fit le vieux domestique.

— Non, non, murmura Raïssa. J'irai pour un moment.

Fadéi se retirait.

— Faut-il envoyer la voiture? dit-il sur le seuil; les chevaux sont malades à force de rester sans sortir, cela leur ferait beaucoup de bien.

Raïssa hésita, puis cette même angoisse délicieuse la reprit.

— Envoyez la voiture à trois heures, dit-elle en rougissant.

Fadéi se retira, et Raïssa retourna dans la chambre où son père était mort.

Fais-je bien? fais-je mal? se dit-elle toujours troublée; que me conseillez-vous, ô mes chers conseillers,

vous que la mort n'a pas pris? Faut-il rester à jamais étrangère à ce monde qui me repousse; faut-il lever le front comme une innocente, ou me cacher comme une coupable? Je ne suis point coupable, ô Dieu! vous le savez, vous! Pourquoi alors redouter le grand jour, pourquoi fuir devant la réparation que j'ai cherchée?

Une voix secrète au fond du cœur de la jeune femme murmura : Si je savais que ce fût lui.

L'angoisse revint, mais cette fois poignante et douloureuse; il aurait pu tirer Raïssa de peine s'il avait voulu, l'exilé qu'elle avait envoyé en Sibérie. Il pouvait l'envoyer pour jamais dans un couvent, en lui disant : « Ce n'est pas moi », ou bien la réhabiliter à ses yeux et à ceux des autres en révélant son nom. Il n'avait pas voulu; il avait bien choisi sa vengeance! Sa femme devait rester torturée jusqu'à la fin par le doute horrible qui l'empêchait de regarder son époux en face.

Cruel Valérien! oui, mais sa fureur était bien naturelle... Du moins, Raïssa l'excusait à ses propres yeux.

Tout à coup elle se reprocha de penser moins aux parents perdus, dont la mort était si récente, qu'à l'exilé si coupable envers elle. Elle se mit à genoux et répandit librement ses larmes et ses prières

XXV

Le lendemain, à deux heures et demie, le quartier fut mis en émoi par l'arrivée de la superbe voiture, attelée des magnifiques chevaux noirs, qui appartenaient à Raïssa, et dont elle ne s'était servie que le jour de son mariage, ce jour-là sans le vouloir.

La jeune femme monta seule dans l'équipage, et ses trotteurs l'emportèrent rapidement chez elle.

Devinant les désirs de sa maîtresse, le vieux domestique s'était bien gardé de convoquer la valetaille pour lui faire honneur; il attendait, seul avec le suisse, l'arrivée de Raïssa, et c'est lui qui ôta de ses épaules le simple manteau de drap noir qui couvrait sa robe de deuil.

Sans s'arrêter au luxe de l'appartement comme lors de sa première visite, Raïssa alla jusqu'au cabinet de Valérien. C'était une grande pièce tapissée de vert sombre, avec des rideaux et des portières qui laissaient entrer peu de jour. Fadéi, qui l'avait suivie, lui présenta le fauteuil de travail placé devant le bureau, puis mit une petite clef devant elle.

— Dans le tiroir, à droite, dit-il, Votre Excellence

trouvera l'argent qui est arrivé ce matin, à mon nom, comme toujours; l'intendant a cru bien faire, puisque vous aviez daigné annoncer que rien ne serait changé...

Le regard du serviteur cherchait à lire sur le visage de Raïssa si elle ne blâmait point sa conduite; n'y voyant rien de semblable, il poursuivit :

— Il y a aussi le rapport sur l'état des biens; madame verra qu'il faudrait peut-être se rendre compte par elle-même... Enfin, madame jugera.

Raïssa ouvrit lentement le tiroir; le paquet de billets de banque, arrivé par la poste le matin même, se trouvait sous ses yeux. Involontairement elle pensa au billet de dix roubles, son unique fortune, remis la veille à la cuisinière, et probablement dépensé jusqu'au dernier kopek. Quel contraste entre cette opulence et sa misère!

Tout ce qui était là lui appartenait de par la volonté souveraine. Combien cet argent ne représentait-il pas de satifactions de toute espèce! Toilette, bijoux, plaisirs, sans compter le luxe princier de cette grande maison toute montée, avec ses meubles, son argenterie, ses chevaux et ses équipages...

Raïssa referma le tiroir. La vision de toutes ces choses, sans la griser, l'avait troublée.

— Combien vous est-il dû? demanda-t-elle à Fadéi.

Celui-ci commença d'interminables comptes, que la

jeune femme eut soin de porter aussitôt sur le papier, car toute la comptabilité du domestique tenait dans sa mémoire, et Raïssa eût été bien embarrassée sans un état de choses écrit.

Ils sortirent cependant de ce chaos au bout de deux heures de travail : tant pour le foin, les gages, la nourriture des gens, pour les intérêts de quelques emprunts faits par Valérien en un jour de déveine... ; les billets de banque quittèrent leurs retraites un à un et vinrent s'aligner sous des bandes cachetées indiquant leur emploi.

— C'est tout? dit enfin Raïssa en poussant un soupir, mi-fatigue, mi-soulagement.

— C'est tout, madame, répondit le domestique en levant son regard sur une si bonne maîtresse de maison.

Raïssa feuilleta encore une fois les billets restés dans le tiroir; il y en avait encore pour près de quinze mille roubles.

Fadéi la regardait, toujours respectueux, mais avec une anxiété douloureuse sur son visage ridé. Il pensait à l'exilé, — au jeune maître qu'il avait tant de fois porté dans ses bras, qu'il avait soigné, dorloté, grondé, près duquel il avait passé tant de nuits quand il était malade, et qui plus tard lui avait fait passer tant d'autres nuits à l'attendre, pendant qu'il s'amusait n'importe où.

L'exilé devait avoir dépensé ce qu'il avait emporté avec lui; les douceurs coûtent cher en voyage; qu'est-ce donc quand pour les obtenir il faut les partager avec les gardiens et les gendarmes! Valérien devait être bien pauvre là-bas, dans la hutte qui remplaçait son riche appartement, sans livres, sans chiens, sans chevaux, et peut-être sans cigares.

Cependant Fadéi n'osait parler; tout était à Raïssa. N'était-ce pas déjà beaucoup qu'elle eût daigné régler les comptes, payer les dettes, nourrir la domesticité dont elle n'avait nul besoin? Ces pauvres gens, nés sur la terre de Valérien, ne pouvaient la quitter ni rien lui demander. Elle était libre de les laisser mourir de faim, si elle l'avait voulu... Elle soignait en fidèle maîtresse de maison tout ce qui appartenait à Valérien. N'était-ce pas plus qu'on ne pouvait raisonnablement exiger?

Fadéi poussa un soupir et fit sur sa poitrine un imperceptible signe de croix en regardant l'image sainte suspendue dans le coin; cette courte prière lui rendit un peu de courage; il toussa pour annoncer qu'il allait parler : Raïssa sortit de sa rêverie et mit la main dans le tiroir. Fadéi, découragé, sentit qu'il avait laissé passer le moment.

Raïssa retira les billets et les déposa sur la table. Elle compta jusqu'à douze mille et en fit un petit paquet, qu'elle repoussa un peu plus loin, puis elle compta le

reste et le mit dans un portefeuille qu'elle avait trouvé dans le tiroir.

— A quelle heure la poste ferme-t-elle? demanda la jeune femme.

— A trois heures, répondit Fadéi.

— Il est trop tard aujourd'hui, dit Raïssa. Le jour baissait, on n'y voyait plus guère; elle prit une plume et écrivit sur une grande enveloppe : A Son Excellence le comte Valérien Gretsky.

— Où est-il? demanda-t-elle. Le vieillard indiqua l'adresse, qu'elle écrivit d'une main ferme.

— Une bougie, dit-elle sans lever les yeux.

Une bougie fut bientôt allumée, la cire était sous sa main, un cachet aux armes des Gretsky se trouvait dans la coupe de l'encrier. Raïssa prit les douze mille roubles, les fit entrer dans l'enveloppe, la cacheta soigneusement, et la posa devant le vieillard ébloui.

— Demain à la première heure, dit-elle, vous expédierez ceci au comte Gretsky.

Fadéi la regardait sans en croire ses yeux; de grosses larmes s'amasssaient lentement dans ses deux paupières rougies.

— Eh bien! dit-elle, vous avez compris?

Elle leva son beau regard tranquille et lut sur le visage du vieux domestique quelque chose qui la fit rougir de joie et de confusion.

Fadéi avait fini de penser, son idée s'était formulée

dans son esprit. Il se prosterna trois fois devant la jeune femme à l'ancienne mode, et ensuite s'approcha pour lui baiser la main.

— Dieu vous a envoyée chez nous, dit-il ensuite, pendant que les larmes roulaient sur son visage, sans qu'il en prît soin. Les voies de Dieu sont impénétrables. Que la bénédiction du Seigneur soit sur vous, parce que vous avez vêtu ceux qui avaient froid et désaltéré ceux qui avaient soif!

Ce langage emphatique, imité de l'Écriture, ne fit point sourire Raïssa. Ses propres yeux à elle étaient sur le point de déborder de larmes.

— Allez, dit-elle, allez, mon bon Fadéi, je veux rester seule un instant.

Le vieillard prit la précieuse enveloppe.

— Écrivez votre nom derrière, madame, dit-il, c'est vous qui envoyez l'argent.

— Non, dit Raïssa, c'est vous.

Fadéi s'inclina et sortit.

Restée seule, Raïssa se dirigea vers un petit canapé placé dans un endroit si commode qu'il devait avoir été le siége favori de l'habitant de ces lieux. En effet, en posant sa tête sur l'étoffe de soie, la jeune femme sentit une odeur pénétrante, composée d'un parfum anglais et de la fumée de très-bons cigares. C'était bien là que Valérien avait passé le plus clair de son temps quand il était chez lui.

Elle savoura pendant quelques instants la joie intime de sa noble action, puis la torture du doute lui revint.

— Cruel! pensa-t-elle, en laissant couler ses larmes sur l'étoffe parfumée. Cruel et ingrat!

XXVI

Raïssa revint souvent dans la maison de son mari; elle trouvait à ces visites l'attrait du fruit défendu, l'émotion intime qui la faisait rougir et pâlir tour à tour et qui s'emparait souvent d'elle à la pensée de Gretsky. Dans ces pèlerinages mystérieux, elle offrait aux dieux lares du logis les inquiétudes et les effusions de son cœur torturé par le doute : quelque chose de Valérien était resté dans cette maison meublée et habitée par lui; son visage hantait encore les recoins obscurs de l'appartement.

Raïssa éprouvait une sorte de joyeuse angoisse à toucher les objets qui lui avaient appartenu, à feuilleter ses livres, à se faire raconter par Fadéi les habitudes et les goûts du « jeune maître ». Le vieux serviteur s'attachait de plus en plus à cette maîtresse silencieuse et digne, qui ne voulait que le bien de la

maison et qui s'enquérait des besoins de tout le monde.

La jeune femme avait apporté dans l'administration de cette maison, autrefois si négligée, le soin et l'économie dont on prend l'habitude quand on a beaucoup de besoins et peu de fortune.

Toute la domesticité était surveillée, les dépenses superflues avaient été impitoyablement retranchées, les bouches inutiles envoyées à la campagne; bref, les revenus de Gretsky, au lieu de se trouver plus d'à moitié dépensés en gaspillage inutile, devaient s'accroître avec le temps. Fadéi le sentait bien, et aimait que mieux la sage dispensatrice de ses biens.

Dans une de ses visites, Raïssa se décida à regarder au fond du tiroir dont la clef lui avait été remise par le vieux domestique. Tout au fond, dans une boîte de marqueterie, elle trouva un gros paquet de lettres. Sa première impulsion fut de les lire, la seconde de les jeter au feu, car c'étaient des lettres de femmes. La troisième, plus sensée, fut de regarder la date et la signature.

La troisième remontait à huit mois environ. La signature portait : Hélène Marsof.

Raïssa se rappela que ce nom était celui de sa propre belle-sœur, dont le domaine était contigu à celui de Valérien; Fadéi lui avait parlé quelquefois de cette femme avec respect, mais avec une mauvaise grâce

évidente, comme quelqu'un qui n'a rien de bon à dire, et qui ne veut pas dire de mal.

Ces réticences avaient frappé Raïssa; elle s'était promis d'éclaircir le mystère qu'elle pressentait. — Jusque-là cependant elle n'avait rien appris. L'occasion se présentait de savoir à quoi s'en tenir sur la femme que le destin lui avait donnée pour belle-sœur; fallait-il la laisser échapper?

La jeune femme hésita un instant, puis prit une lettre au hasard, se promettant de la brûler avec le reste si le contenu lui en paraissait défavorable à celle qu'elle désirait connaître. Elle lut, et resta saisie d'étonnement.

Madame Marsof avait perdu son mari deux ans et demi auparavant, d'une façon si mystérieuse, que tous ceux qui la connaissaient en avaient été frappés. Elle se sentait vaguement soupçonnée d'être pour quelque chose dans cet événement, et ne pouvait prouver le contraire.

« — Toi qui sais combien j'étais attaché à mon mari, « écrivait-elle, quelle affection profonde je lui avais « conservée malgré nos dissentiments, toi qui sais com- « bien j'ai souffert de son abandon et de ses infidélités, « soutiens-moi, protége-moi contre la calomnie. Ton « devoir est de me défendre, comme le mien est de « me taire, tout en portant le front haut. Il n'appar- « partient pas aux calomniés de se défendre eux- « mêmes; c'est à ceux qui ont qualité pour leur faire

« rendre justice, d'employer tous leurs efforts en faveur « des innocents. »

Valérien ne paraissait pas avoir fait beaucoup d'efforts, car les lettres devenaient plus froides; un dernier billet court, écrit à la hâte, d'une main fiévreuse, portait ces mots :

« Tu ne viens pas, tu ne veux pas venir, ta présence ici m'aurait peut-être sauvée; c'est la preuve que toi aussi, tu me crois coupable. Je ne m'abaisserai pas à me justifier. Un jour tu te repentiras d'avoir cru aux vraisemblances plutôt qu'à la parole de ta propre sœur. Ce jour-là, que Dieu te pardonne; moi aussi, je te pardonnerai peut-être, mais seulement quand tu auras reconnu ton erreur et ton injustice. »

Raïssa resta pensive et ne s'aperçut qu'après coup de son indiscrétion. — Ce que j'ai fait est très-mal, pensa-t-elle, et cependant il paraît que ceci n'est pas un secret, puisque madame Marsof se plaint d'avoir été calomniée par ceux mêmes qui auraient dû la protéger!

Elle remit les lettres dans le tiroir et appela Fadéi.

Celui-ci vint sur-le-champ; il n'était jamais loin quand la « jeune comtesse » visitait l'appartement.

— Vous ne m'avez jamais parlé de ma belle-sœur; c'est à peine si vous l'avez nommée. Quelle femme est-ce?

Le vieux domestique fit un geste d'indécision.

— C'est une bonne dame, dit-il en hésitant, elle est la sœur de notre maître.

— Je sais cela. Est-elle veuve?

— Elle est veuve, répondit Fadéi en baissant les yeux.

— A-t-elle des enfants?

— Un garçon de sept ans.

— Comment son mari est-il mort?

— Mais... il est mort... Dieu l'a rappelé à lui.

— Après une maladie? insista Raïssa.

— Je ne sais pas, je n'y étais pas, murmura Fadéi; il y a dix ans que je suis à Pétersbourg. Je ne sais rien de ce qui s'est passé là-bas.

Raïssa vit qu'elle n'obtiendrait rien et congédia le domestique. Au moment de se retirer, celui-ci s'arrêta près de la porte.

— Est-ce que vous n'irez pas à la campagne? dit-il. Voilà les beaux jours qui viennent, et l'intendant n'est pas fameux là-bas. Vous qui vous entendez si bien à diriger un ménage, madame, vous feriez beaucoup de bien au domaine si vous y alliez.

La jeune femme regarda le domestique; il avait l'air nerveux et inquiet.

— Avez-vous de mauvaises nouvelles? dit-elle.

— Mauvaises, non; c'est madame Marsof qui a écrit, qui m'a écrit à moi quelques petites lignes, ajouta le vieillard en insistant sur le mot « moi »; elle dit que

cela ne peut pas durer; depuis l'exil du maître, tout va de travers.

Une idée germa dans le cerveau de Raïssa.

— Il faudrait y aller tout de suite, à ce que vous pensez?

— Certainement, le plus tôt serait le mieux...

Raïssa réfléchit un moment.

— Nous partirons dans huit jours, dit-elle; dites aux gens que je les emmène. Nous vivrons à la campagne.

Surpris et charmé de cette brusque décision, Fadéi regarda sa jeune maîtresse.

Elle avait l'air parfaitement résolu, et soutint ce regard avec un sourire.

Décidément, pensa Fadéi en s'en allant, c'est Dieu qui l'a envoyée.

Raïssa eut bientôt pris ses arrangements. Sa vieille cuisinière devait la suivre comme femme de charge; l'autre servante fut placée; les meubles, témoins de tant de chagrins et de joies domestiques, furent relégués dans un garde-meuble. Ce n'est pas sans un serrement de cœur bien douloureux que la jeune femme les vit quitter la petite maison de bois. Pour elle, ces morceaux d'acajou usés, ces lambeaux d'étoffe fripée étaient les confidents de ses rêves de jeune fille, de ses espérances et de ses craintes... Mais ses rêves de jeune fille gisaient broyés au fond d'un passé qu'elle n'osait

sonder de l'œil. Son existence antérieure n'était plus qu'un brouillard confus; d'autres soucis, d'autres devoirs remplaçaient désormais son souci filial.

Si étrange que fût son mariage, elle ne se devait pas moins tout entière aux obligations qu'il lui avait fait contracter. N'était-il pas singulier que ces obligations, loin de lui sembler un fardeau, fussent pour elle une source de joie profonde et secrète?

A cette question souvent répétée, répondait le doute amer : — Si j'étais sûre que ce fût lui!

La veille du départ, Raïssa visita une dernière fois l'appartement de Valérien. Les housses blanches, semblables à des spectres, couvraient les canapés, les fauteuils, les lustres; les glaces étaient voilées de mousseline; les portières d'étoffe gisaient, soigneusement camphrées, au fond de grands coffres collés de papier sur les jointures, pour plus de sûreté. Tout avait cet air propre, triste et nu, qui caractérise les maisons rangées pour l'été. Les carreaux eux-mêmes, couverts d'une couche épaisse de blanc d'Espagne, ne laissaient plus filtrer qu'un jour gris et froid. Raïssa pensa involontairement que cet ordre minutieux et glacé ressemblait beaucoup à sa vie, sa vie désormais terne, froide et stérile...

— Non, pas stérile, se dit-elle, je puis faire tant de bien!

Une autre pensée se glissa dans son cœur.

— Valérien paraît brouillé avec sa sœur : si je pouvais les raccommoder !

Rêve insensé ! Folie d'une âme oisive ! Ces reproches revinrent cent fois à Raïssa pendant qu'elle inspectait les recoins et les armoires de la maison ; néanmoins, au fond du cœur, il lui paraissait bien difficile que son mari ne lui sût pas gré de l'avoir rapproché d'une sœur autrefois tendrement aimée.

Son inspection terminée, Raïssa se décida à adresser enfin à Fadéi une question qui lui brûlait les lèvres depuis des semaines :

— Le comte a-t-il reçu la caisse que vous lui avez expédiée ? demanda-t-elle en rougissant et sans lever les yeux.

Le vieux serviteur répondit lentement et comme à regret :

— Oui, madame.

Raïssa ne demanda pas si Valérien avait ajouté des remercîments pour elle ; il était bien inutile de s'en enquérir, car Fadéi l'eût dit. Elle ne put cependant se tenir d'ajouter :

— A-t-il été content ?

— Oh ! oui, madame, s'empressa-t-il de répondre, il a été bien content ; il a dit que ces souvenirs l'empêcheraient d'être aussi malheureux.

Raïssa soupira.

— S'il avait voulu, pensa-t-elle, j'aurais été près de

lui, il ne se sentirait pas seul. — Et l'argent? dit-elle tout haut, est-il arrivé?

— Il doit être arrivé, madame, mais nous n'avons pas encore de réponse.

— Allons, c'est bien, fit la jeune femme.

Elle déposa une carte chez la comtesse Gretsky; elle se garda bien de demander à être reçue, mais elle envoya Fadéi s'enquérir des messages que la comtesse pouvait avoir à faire transmettre soit à la campagne, chez son neveu, soit à sa nièce, madame Marsof.

— Rien, répondit la comtesse. Fadéi, ajouta-t-elle après un silence, que penses-tu de cette jeune femme?

— Je pense, madame, répondit avec chaleur le vieux domestique, que Dieu sait ce qu'il fait. Cette femme sera le salut de notre maison.

— Dieu t'entende! soupira la comtesse.

Le lendemain, Raïssa, accompagnée de sa servante et de Fadéi, quitta Pétersbourg pour Komarino. Le train qui l'emportait passa devant un massif de bois sombre, attenant aux faubourgs. C'était le cimetière où reposaient les époux Porof.

— Adieu, murmura la jeune femme en essuyant ses pleurs; adieu, tout ce que j'ai aimé! je vais vers l'inconnu!

XXVII

Le jour même où Raïssa quittait Pétersbourg pour se rendre à la campagne, Gretsky recevait l'envoi d'argent qu'elle lui avait fait parvenir. Fadéi avait raconté les choses comme elles s'étaient passées, avec toute la simplicité d'une âme absolument étrangère à la littérature. Son maître ne pouvait l'accuser d'avoir inventé les détails qui accompagnaient le récit du vieillard; c'était donc à Raïssa qu'appartenait la pensée de lui rendre la presque totalité de ce qu'elle avait reçu par décret impérial.

Gretsky eût voulu chasser cette pensée qui le blessait au vif.

Il lui en coûtait de reconnaître qu'il pût devoir quelque chose à sa femme, sa pire ennemie; malgré les sophismes dont on se paye aisément, après avoir tenté de se dire que Raïssa n'accomplissait ainsi que son devoir, il était forcé d'avouer qu'elle ne lui devait rien du tout, et que cet envoi était un acte de pure générosité. C'est là précisément ce qui le rendait morose.

La nuit tombait lorsque ses deux compagnons d'exil,

Rézof et Sabakine, entrèrent joyeusement dans la cabane de poutres équarries qui composait l'habitation de Gretsky, en tout semblable aux leurs.

Une lampe brûlait sur la table de sapin brut; — cette table était recouverte du tapis envoyé par Raïssa; — une glace biseautée, grande comme une feuille de papier, était suspendue à la muraille de rondins, et cette glace, entourée d'un cadre de vermeil, était aussi un envoi de Raïssa.

Cent détails luxueux, cent objets de fantaisie témoignaient du soin que la femme détestée avait pris pour embellir la demeure de l'époux exilé. Ce contraste entre la joie passée et la peine présente contribuait peut-être à la tristesse de Valérien; mais il oubliait trop aisément que ce bien-être était une preuve d'attention de la part de Raïssa.

— Eh bien! te voilà encore dans tes humeurs noires? dit Rézof après qu'il se fût assis sur un canapé de tissu de crin, — où le crin était tout en dehors, — absolument dépourvu d'élastiques; tu es difficile à satisfaire! C'est joli, ici, ça sent Pétersbourg, ajouta le jeune fou en humant l'air.

Gretsky fit un geste d'humeur et ne répondit pas.

— Tu as pourtant eu des nouvelles aujourd'hui, hein? Le facteur est entré chez toi.

— Oui, répondit laconiquement Valérien.

— Eh bien, quelles nouvelles, bonnes ou mauvaises?

— Plutôt bonnes.

— As-tu reçu de l'argent?

— Oui.

— Voyez-vous le cachotier! Il faut le lui arracher. Combien?

— Douze mille roubles.

Les deux amis levèrent les bras au ciel.

— Douze mille roubles! qui est-ce qui t'envoie ce Pactole?

— Mon homme de confiance, répondit Gretsky après un moment d'hésitation.

— Où, diable! les a-t-il volés? Est-ce ta tante qui se sera ruinée?

— Non.

— Alors..., est-ce que ce serait ta femme? s'écria Sabakine, sortant de son mutisme accoutumé.

Gretsky le regarda d'un air irrité, puis répondit :

— C'est elle. Après?

— Après? Rien! Elle est sublime, ta femme; voilà tout.

— Ne plaisantons pas avec ces choses-là, je vous en prie, fit Valérien avec une sourde colère.

— Je ne plaisante pas, reprit Sabakine, je parle sérieusement. Lorsque nous avons reçu, il y a six semaines, l'argent qu'elle nous a envoyé, tu sais fort bien que nous avons été aussi surpris que satisfaits;

surpris surtout de voir qu'elle n'avait rien réservé pour ses propres besoins.

— C'est une restitution, interrompit Gretsky.

— Soit, c'est en effet une restitution; mais trouve-moi beaucoup de femmes qui, à sa place, eussent fait cette restitution! Pour moi, j'avoue que, sauf ma mère, je n'en connais pas une.

— Moi non plus, ajouta Rézof, pas une.

— Oh! toi, tu as une sœur...

— C'est pour cela que je dis : Pas une. Tenez, mes très-chers, voici ce que m'écrit ma tendre sœur, à qui j'avais demandé de l'argent un peu avant de recevoir celui de madame Gretsky... Valérien fronça le sourcil, mais Rézof n'en tint compte et déplia une volumineuse missive sur papier rose chiffré d'argent :

« Mon cher frère, lut-il en français avec une expression comique, ta lettre m'a fait beaucoup de chagrin, car il est bien pénible de connaître les maux de ceux qu'on aime et de ne pouvoir les soulager. »

— Quel style! s'écria Rézof en levant la lettre au ciel au bout de son bras, pour mieux exprimer son admiration. Quel style! Son professeur de français se faisait payer vingt francs par leçon, mais il n'a pas volé son argent. « Je voudrais pouvoir t'envoyer ce que tu me demandes, mais j'ai le cœur navré en pensant que c'est tout à fait impossible. »

— Au moins elle n'y va pas par quatre chemins! dit-il en interrompant sa lecture.

« Je viens de me faire faire une robe pour le dernier bal de la cour, un amour de robe, toute garnie de dentelles lamées depuis le haut jusqu'en bas, et elle m'a coûté les yeux de la tête. Il est vrai que j'ai eu beaucoup de succès. L'Empereur m'a parlé à deux reprises ! Tu ne peux t'imaginer combien j'ai été heureuse de voir que ta disgrâce ne m'avait pas atteinte. »

— Bon cœur, belle âme! grommela le lecteur.

« J'espère profiter de cette heureuse circonstance pour faire des démarches en faveur de ton retour, mais il ne faut rien précipiter. »

— Merci bien de la précaution, dit-il encore.

« Je n'ai plus le sou, et mon mari refuse de payer mes dettes; il prétend que j'en ai fait plus qu'il n'est raisonnable, ce qui est tout à fait absurde. Nous sommes très en froid en ce moment, je ne te conseille donc pas de t'adresser à lui pour obtenir des fonds; en agissant ainsi, tu m'exposerais à rencontrer un refus lorsque je demanderais pour moi-même, et j'ai des créanciers si désagréables que je crains d'être bientôt obligée d'avoir recours à mon mari pour les apaiser, malgré tout l'ennui que cela me causerait. Excuse-moi donc, mon cher frère, et crois à l'amitié de ta sœur dévouée. »

— Elle est complète! s'écria Sabakine, qui ne put s'empêcher de rire.

— Il y a un post-scriptum, ajouta Rézof, et celui-ci vous regarde.

« Dis à tes amis que je leur souhaite bonne chance. Gretsky nous a beaucoup manqué cet hiver; personne ne sait diriger une mazurke comme lui. »

— Grand merci, gronda Gretsky. On voit bien que c'est la plus jolie femme de la cour, dit-il avec moins d'humeur après un moment de réflexion : on l'a gâtée.

— Oh! murmura Rézof, je crois qu'il n'y avait rien à gâter. — Eh bien, reprit-il, où en serais-je, si ta femme, Gretsky, ne m'avait envoyé ce qu'elle a reçu de chez moi?

Valérien ne répondit que par un mouvement d'épaules.

— Tu es injuste, commençait Sabakine.

— Je suis marié, interrompit Gretsky.

— Mais, que diable! s'écria Rézof, si tu es marié, ce n'est que juste, au bout du compte, puisque c'est toi...

— Eh! je le sais bien, que c'est juste, fit Gretsky en se levant, et en commençant à se promener à travers la chambre, ce qui était chez lui le symptôme d'une grande agitation intérieure. Si ce n'avait pas été juste, je me serais fait sauter la cervelle! Mais si

c'est juste, ce n'est pas une raison pour que ce soit amusant!

Ses deux amis restèrent silencieux pendant qu'il continuait sa promenade.

— C'est juste, soit! reprit-il avec une animation croissante. Il est juste que pour m'être grisé en votre compagnie, pour avoir rencontré une petite fille dans la rue, et pour l'avoir emmenée au Cabaret-Rouge, je sois exilé en Sibérie et privé de mes biens. Encore dois-je rendre grâces à la clémence de là-bas de m'avoir laissé la noblesse et la liberté! Mais est-ce juste que par le plus grand des hasards, cette fille qui sortait seule à la tombée de la nuit, au lieu d'être quelque femme de chambre à son cinquième amant, se trouve être une honnête fille, et son père un vieux chirurgien de l'armée? Voyons, vous autres, chacun de nous n'a-t-il pas eu en sa vie dix aventures comme celle-là qui n'aient point si mal tourné?

— Pas comme celle-là, fit observer Sabakine. Il y avait séduction, mais il n'y avait pas violence.

Gretsky enfonça ses mains dans ses poches et ne répondit pas d'abord.

— Nous avons fait cette belle équipée d'un commun accord, dit-il après un court silence.

— Aussi nous t'avons accompagné jusqu'ici, répliqua Rézof.

Un second silence suivit. Valérien se promenait toujours.

— Veux-tu savoir ce que je pense? dit Sabakine; nous sommes trois fous, soit; mais toi, de plus, tu es un orgueilleux. Ce qui te blesse, ce n'est pas d'être exilé, d'être ruiné, — c'est d'être marié!

— Eh! parbleu! oui, s'écria Gretsky en se retournant et se plantant en face de lui, c'est d'être marié. Comment moi, comte Valérien Gretsky, jeune, riche, de bonne noblesse, me voilà encanaillé avec cette petite bourgeoise, presque une plébéienne! — me voilà marié, condamné à mourir sans postérité, — sans postérité legitime au moins, et vous voulez que je m'incline, et que je dise humblement, en faisant un acte de contrition : Je l'ai mérité, je demande pardon à ma femme de l'avoir prise pour une fille? Oh! non! Oh! non!

Valérien se remit en marche, frémissant de colère.

— Eh bien, moi, dit Sabakine, voici ce que je dis après quatre mois de méditations aussi désagréables que tu peux le souhaiter : Tu l'as traitée comme une fille, et c'était une honnête femme. Tu l'as crue rapace ; elle ne l'était pas, nous en avons la preuve. Tu l'as crue méchante, elle n'était qu'offensée ; la preuve qu'elle n'est pas méchante, la voilà, dit-il en désignant les objets que Raïssa avait envoyés.

Gretsky se précipita sur une étagère chargée de bagatelles venues de Pétersbourg, les jeta à terre et les foula aux pieds avec fureur; après quoi il regarda Sabakine, pâle et les yeux pleins de rage.

— Tu peux détruire la preuve matérielle, dit celui-ci sans se troubler, tu ne détruiras pas le bienfait. Ta femme a une belle âme, elle est jolie et digne; tu ne l'aurais pas choisie, mais tu peux l'accepter sans honte. Si j'étais à ta place, je sais bien ce que je ferais.

— Tu lui demanderais pardon? fit Gretsky en ricanant.

— Précisément, et je lui demanderais de venir partager mon exil. Si elle refusait, elle serait jugée. Si elle acceptait...

— Vous seriez très-heureux et vous auriez beaucoup d'enfants, fit Gretsky avec le même rire sarcastique.

— Comme tu le dis, acheva paisiblement Sabakine.

— Je ferais de même, conclut Rézof. D'abord, une femme ici pour nous faire le thé et veiller un peu à ce que nous mangeons, ce serait le bonheur.

— Je regrette de devoir vous sevrer de ce bonheur, dit Gretsky, toujours ironique, — mais véritablement je ne me sens pas à la hauteur d'un pareil sacrifice.

— J'espère qu'avec le temps, répliqua Sabakine, tu deviendras plus raisonnable!

— Jamais! dit Gretsky, cette fois d'un ton calme et résolu.

— Tu en reviendras.

— Jamais! répéta-t-il.

— Je le regrette pour toi, dit froidement Sabakine. Viens-tu, Rézof? il est tard.

Les deux amis sortirent de la cabane; Gretsky, muet et sombre, répondit à peine à leur salut et resta un moment immobile; puis, se jetant sur son lit, il éclata soudain en pleurs de rage.

Pendant qu'il la maudissait, Raïssa, assise à la fenêtre du wagon, respirait l'air du printemps, qui lui apportait l'arome des jeunes pousses de bouleau, et sa pensée avait quitté ses parents morts pour s'attacher à l'exilé.

— Si c'était lui, pensait-elle, je lui pardonnerais de si bon cœur! Comme je l'aimerais, — s'il voulait seulement parler!

XXVIII

Madame Marsof était considérée comme une des plus riches propriétaires du gouvernement de K... On chiffrait alors par âmes, c'est-à-dire par têtes de serfs mâles, la fortune des propriétaires fonciers, et madame Marsof possédait cinq mille âmes. On pouvait être plus riche, témoin certaines fortunes princières et colossales, mais peu de biens étaient mieux entretenus et plus savamment gérés que ceux-là, du vivant de M. Marsof.

Celui-ci avait été un homme aimable, d'un caractère facile, un peu léger. Les mauvaises langues de province prétendaient que cela tenait à ce qu'il avait été élevé par un gouverneur français; mais c'était une pure calomnie, car le vieux Marsof son père n'avait pas chassé d'autres lièvres, et cependant il avait reçu une éducation foncièrement russe.

Nicolas Marsof, de son vivant, était donc l'homme le plus aimable qui se pût voir; il aimait tout ce qui fait le charme de la vie, savoir : la table, les femmes, les cartes, les charades et la comédie de société. Nul mieux que lui ne savait organiser une représentation

de paravent : il trouvait des rôles aux uns, des costumes aux autres, un orchestre pour tout le monde; il était à la fois *impresario,* régisseur, souffleur, acteur et quelque autre chose encore, n'importe quoi. Mais, sorti de ces occupations importantes, Nicolas Marsof rentrait dans l'atonie du propriétaire terrien, qui fume de bons cigares et s'endort en lisant le journal. Pour le faire sortir de cet état somnolent, il fallait une nouvelle fête : un bal à l'assemblée de la noblesse dans le chef-lieu du gouvernement, un concert de charité, ou une autre représentation d'amateurs.

Dire que madame Marsof ne souffrait point de voir son mari si pétulant au dehors, si terne au logis, serait une affirmation mensongère. La comtesse Hélène Gretsky s'était follement éprise du beau Marsof et l'avait épousé avec une ivresse qui la transfigurait : on avait dit d'elle, pendant le temps de ses fiançailles, qu'elle marchait, non sur des nuages, mais sur des étoiles.

Après un an de mariage, Hélène avait fini par s'apercevoir que les étoiles, — si étoiles il y avait, — étaient en clinquant, et que son ciel n'avait été qu'une grande boule en carton gros bleu, comme un accessoire de féerie. En d'autres termes, Marsof était charmant, mais il n'avait rien de commun avec les étoiles, sauf peut-être les étoiles d'opéra, quand il en passait quelqu'une dans le chef-lieu du gouvernement.

Hélène avait regardé pendant quelque temps les morceaux de son bonheur, brisé à ses pieds à plusieurs reprises; elle avait essayé de les recoller, — mais c'était avec des moyens trop éthérés : elle cherchait en Marsof ce qu'il n'avait pas, ce que, dans le feu de son premier amour, elle avait mis elle-même en lui : la soif de l'idéal, des grands dévouements, des sacrifices généreux. Marsof n'avait rien de tout cela. En revanche, c'était le boute-en-train de toute une province.

Il s'ennuya peu à peu de voir sa femme si froide pour ce qui l'intéressait, et se mit à chercher des distractions au dehors. La chronique dit que les distractions furent nombreuses et de toutes les nuances, depuis le noir d'ébène jusqu'au blond cendré, en passant par le rouge flamand...; à qui la faute?

Lorsque ce joyeux camarade, cet aimable metteur en scène avait été rapporté mort à son logis, sans que nul pût dire comment cette catastrophe était arrivée, l'émotion avait été vive à K... et même beaucoup plus loin. Un jeune colonel de dragons, qui faisait alors une cour assidue et peu fructueuse à madame Marsof, s'était vu fermer la porte de la veuve aussitôt après les funérailles. Les amis s'étaient écartés devant le masque de froideur glaciale revêtu par Hélène en présence du corps de son mari.

Pas un cri, pas une larme; elle l'avait regardé en

silence, se tordant les mains d'un mouvement nerveux et machinal; ses lèvres pâlies avaient semblé murmurer quelques paroles que personne n'avait entendues, puis elle avait donné ses ordres, et des obsèques magnifiques avaient été faites au riche propriétaire.

Pendant le temps des funérailles, elle avait reçu avec une admirable dignité les visites de condoléance et les consolations obligées, puis elle avait tout à fait fermé leur maison de ville, où du reste elle n'allait jamais, et que son mari habitait jadis presque exclusivement, pendant les mois brillants de l'hiver.

Désormais, elle vivait seule à la campagne avec son petit garçon, frêle et délicat, qu'elle adorait, et qui ressemblait à son père d'une manière frappante.

On dit alors d'Hélène Marsof ce mot terrible qui a stigmatisé Marie de Médicis : Elle ne fut pas assez étonnée de la mort de son mari. De bonnes âmes, — où s'en trouverait-il, si ce n'est en province? — se firent un cas de conscience de lui arracher des aveux. On alla jusqu'à faire, sous le plus léger prétexte, la traite de vingt-cinq verstes qui séparaient sa maison seigneuriale du chef-lieu; on vint le matin, le soir, pour prendre le thé, pour passer la nuit, pour une heure, pour huit jours... on n'apprit rien : Hélène resta fière et mélancolique, semblable à une reine chassée de ses États; bonne pour son enfant, sans ces élans de tendresse qui charment le vulgaire, et qui font dire : Mon

Dieu! que cette femme-là aime son enfant! elle aimait son fils comme elle avait aimé son mari : en dedans. La province n'aime pas ces tendresses-là, car on n'y voit pas clair; elle aime les gros baisers sonores sur les joues de l'enfant, et les chatteries câlines au bras de l'époux. La province condamna Hélène Marsof.

Une visiteuse, plus hardie ou plus tenace que les autres, obtint un jour un demi-résultat qui fit frissonner d'aise et d'horreur toutes les bonnes âmes des environs. La conversation avait insidieusement remonté à l'époque qui avait précédé le veuvage de madame Marsof; celle-ci, distraite et ennuyée, répondait à cent questions oiseuses, tout en brodant une tapisserie montée sur un grand métier.

— A propos de ce temps-là, ma chère amie, fit la visiteuse, j'oubliais de vous dire que madame Palusky, la jolie Polonaise, vous savez...

Madame Marsof tressaillit et leva la tête, laissant en l'air sa main qui tenait l'aiguille enfilée de laine; l'amie enchantée poursuivit :

— Madame Palusky avait quitté notre ville à peu près au moment où vous avez perdu le regretté M. Marsof...

La main d'Hélène retomba sur le métier et piqua l'aiguille dans le canevas.

— Eh bien, conclut la bonne dame, elle a reparu sur notre horizon : elle a eu le bonheur de perdre son mari... il a été tué dans une querelle, un duel, je ne

sais plus quoi; les gens bien informés disent qu'il la gênait beaucoup...

— Je ne crois pas qu'elle se gênât beaucoup pour lui, dit madame Marsof, devenue pâle tout à coup.

— Et moi, continua l'amie, je crois qu'il ne gênait personne; mais si madame Palusky a trouvé moyen de s'en faire délivrer, je ne jurerais pas qu'elle eût beaucoup lutté avec sa conscience...

Madame Marsof cessa de travailler et repoussa un peu le métier; sa main tremblait visiblement; elle se remit à chercher des laines dans une corbeille, pour les assortir.

— Votre mari ne lui avait-il pas fait un doigt de cour? reprit la visiteuse. On a beaucoup jasé... Il paraît qu'il en était amoureux fou?

Madame Marsof continuait à chercher des écheveaux qu'elle rejetait fiévreusement dans sa corbeille.

— Du reste, ce n'est pas à vous qu'il aurait confié ces choses-là, reprit la causeuse avec un petit rire; mais c'était le secret de Polichinelle. N'étiez-vous pas un peu jalouse?

Madame Marsof haussa les épaules et se remit à ses écheveaux.

— Il y avait de quoi, hélas!... Ce pauvre M. Marsof, il était pourtant bien charmant! Un homme de tant d'esprit, de tant de cœur!...

— Pour madame Palusky, murmura Hélène en choisissant enfin un peloton qu'elle se mit à contempler attentivement.

— Oui, sans doute... Ah! vous étiez jalouse, cela se voit. Vous avez dû être bien saisie, lorsque vous l'avez vu rapporter mort.

Hélène ne répondit pas, ses yeux étaient fixés sur le peloton; mais elle voyait en réalité la procession funéraire lui rapportant le corps de son mari dans un cercueil de velours rouge, par cette horrible gelée de janvier, qui rendait l'air aussi douloureux à respirer que s'il avait été composé de pointes d'aiguille. Elle entendait le chant funèbre, elle voyait entrer dans la porte ce mari roide et glacé, qui l'avait quittée l'avant-veille avec un sourire banal et un baiser distrait sur son front fiévreux de femme jalouse.

— Vous avez dû être bien saisie, dites? répéta l'amie en suivant sur la physionomie de la jeune veuve les impressions que provoquait ce souvenir.

— Non, murmura madame Marsof comme en un rêve, non... Je m'y attendais depuis quelque temps

A ce triomphe de sa diplomatie, la visiteuse recula d'épouvante; elle avait trop bien réussi! Qu'allait-elle faire du lourd fardeau d'un aveu aussi explicite? Son mouvement tira madame Marsof de sa rêverie; elle sonna et fit servir le thé. Mais l'entretien resta languissant, et la bonne âme prit bientôt congé. Il lui

tardait de ne plus partager la responsabilité de ce terrible secret.

Le lendemain, tout K... se répétait à l'oreille que madame Marsof, folle de jalousie, avait empoisonné son mari, pour qu'il ne fût pas l'amant de madame Palusky.

XXIX

Pendant que ce bruit prenait de la consistance, Hélène, qui n'avait guère dormi, s'était enfermée dans sa chambre à coucher. Là, d'un petit secrétaire qui avait fait partie de son mobilier de jeune fille, elle avait tiré un papier chiffonné où quelques mots, à peine lisibles, avaient été tracés au crayon.

Elle savait par cœur le contenu de ce billet ; ses yeux décrivaient les lettres effacées ; ce papier avait été plié menu pour entrer dans un gant, — puis avait été perdu avant d'arriver à destination, car il eût été détruit, sans doute... Hélène resta longtemps à regarder ces quelques lignes qui, pour elle, étaient un instrument de torture. L'heure passait, le soleil d'été entrait par sa fenêtre ouverte, et son esprit torturé revoyait la scène glaciale du retour funéraire, ou peut-être l'autre scène presque plus douloureuse de l'époux,

partant avec une hâte joyeuse pour aller retrouver *l'autre,* partant malgré toutes les prières, malgré tous les conseils, par ce froid mortel de trente degrés... Ni la neige ni la gelée ne retenaient au logis l'époux infidèle ; mais lorsqu'il s'agissait d'y revenir... oh ! alors les chemins étaient toujours défoncés, le thermomètre trop bas, ou le soleil trop chaud !

— Pourquoi garder cette preuve de mon malheur ? se dit-elle ; n'en suis-je pas assez complétement certaine ?

Elle froissa le papier et le déchira en mille petits morceaux qu'elle jeta par la fenêtre ; le vent du matin les porta doucement au-dessus du parterre, et ils s'abattirent sur les fleurs comme de tout petits papillons blancs.

La veuve passa sa main amaigrie sur ses beaux yeux bleux, cernés par les veilles douloureuses.

— Ah ! comme je l'aimais encore ! soupira-t-elle.

Son enfant l'appela dans le jardin ; elle ferma son secrétaire, jeta un regard au portrait de son mari, suspendu en face de son lit, et le baisa pieusement, puis elle descendit rejoindre son fils.

Le petit Alexandre, qu'on appelait plus familièrement Sacha, se hâta de courir vers sa mère ; il lui prit la main, qu'il baisa tendrement à deux ou trois reprises, puis il se mit à gambader autour d'elle, cueillant çà et là une fleur. Madame Marsof marchait len-

tement en songeant aux choses passées ; tout à coup elle leva la tête et aperçut à quelques pas d'elle une paysanne, entrée dans le jardin, qui la regardait avec attention, et qui la salua à trois reprises d'une profonde inclination du corps.

— C'est toi, Mavra ? dit la veuve, non sans un secret déplaisir.

— Oui, madame, c'est moi. Ta santé est bonne ?

La vassale tutoyait sa maîtresse, suivant l'antique usage.

— Oui, merci. Qu'est-ce qu'il te faut ?

La paysanne regarda en dessous madame Marsof, et répondit avec un sourire extrêmement fin et discret :

— Que me faudrait-il de plus que le plaisir de te voir ?

Madame Marsof inclina légèrement la tête, en forme de remercîment, et se dirigea vers une charmille ; la paysanne l'y suivit hardiment, mais sans affectation d'insolence. On voyait que cette plébéienne se sentait sûre de son terrain, et qu'elle n'avait pas besoin de permission pour agir selon qu'il lui plaisait.

Mavra avait environ quarante ans ; elle était grande et osseuse ; la coiffure de la province, en forme de bandeau, qui encadrait étroitement sa figure, donnait une singulière expression de force et d'austérité à ses traits plutôt jaunis que brunis par le hâle et les années.

De très-grands yeux d'un gris brun éclairaient ce visage sévère ; ses yeux pouvaient exprimer toutes les nuances, depuis la tendresse la plus caressante, la soumission la plus féline, jusqu'à la colère et la haine dans leur entier déchaînement. Mais, pour madame Marsof, ils n'avaient jamais eu que des rayons caressants. Le sourire le plus franc et le plus aimable découvrit de magnifiques dents blanches, au moment où madame Marsof, se retournant après l'avoir dépassée, aperçut Mavra qui la suivait sans bruit, grâce à ses chaussons de tille, qui ne faisaient même pas crier le gravier.

— Tu veux donc quelque chose? demanda la noble dame avec un mouvement d'humeur.

Elle s'assit sur un banc et croisa ses deux mains sur ses genoux, dans l'attitude de l'ennui patient.

La paysanne resta debout devant elle, dans une attitude respectueuse, mais avec un air complétement dégagé.

— Voici ce que c'est, dit-elle : notre vache blanche est morte hier soir.

Madame Marsof, d'un petit mouvement d'épaules, exprima sa commisération pour la pauvre bête, et garda le silence.

— Nous sommes à notre aise, Dieu merci, continua Mavra en redressant la tête avec un léger mouvement d'orgueil, mais nous avons le cœur chaud et nous

savons aimer nos bienfaiteurs; j'ai pensé que Ta Seigneurie voudrait peut-être bien nous donner une autre vache pour remplacer celle-là.

— Ah! fit la veuve en regardant la suppliante avec plus d'attention. Ah! tu veux que je te donne une vache! Mais pourquoi, puisque tu dis toi-même que tu ne manques de rien?

La paysanne baissa modestement les yeux. Son large sourire, intelligent et loyal, éclaira son visage, et elle répondit sans se troubler :

— Tu as toujours été si bonne pour le fils du péché de ton beau-père regretté! Pourquoi n'en serait-il pas de même à présent?

L'époux de Mavra, Jean Moroza, était en effet, comme le disait sa femme, le fils du péché du vieux seigneur défunt, Ivan Marsof.

Celui-ci, de son vivant, avait organisé une maison montée tant soit peu à la turque, sauf les femmes légitimes. La seule femme légitime qu'il eût jamais eue était morte un an après la naissance de son fils Nicolas. Pour charmer son veuvage, le brave homme avait cherché, parmi les filles de service, *dvorovié*, c'est-à-dire nées et élevées dans sa maison, parmi les paysanes des environs et parmi les femmes des propriétaires voisins, des distractions de cœur. Les femmes propriétaires l'avaient mal reçu : on est généralement vertueux en province, d'autant plus que la surveil-

lance, volontaire ou non, d'un nombreux personnel de domestiques, fait des rendez-vous un véritable péril; alors le vieux Marsof, qui, dans ce temps-là, n'avait pas plus de quarante ans, s'était rejeté sur ses humbles sujettes.

Il avait trouvé un accueil plus encourageant parmi celles-ci, si bien qu'en peu d'années il avait vu croître autour de lui une quantité considérable de rejetons.

A l'égard de ceux-ci, il s'était fait une règle de conduite invariable, dont il ne se départit qu'une seule fois. Les enfants venaient au monde, étaient nourris et élevés à la gamelle des communs, traités comme les autres enfants des serviteurs, qui, d'ailleurs, étaient heureux sous la domination paternelle du bon Marsof, et jamais ils ne pouvaient se vanter d'être les fils de quelqu'un ; le seigneur faisait la sourde oreille à toute espèce de réclamation.

— Je ne m'adresse jamais qu'aux femmes mariées, disait-il par manière d'explications, et je ne contrains personne ; ni fille ni veuve n'a jamais passé mon seuil ; — le reste ne me regarde pas.

Une seule fois, disions-nous, Marsof agit autrement. Il avait remarqué une fort belle créature, fille d'un meunier qui demeurait assez loin de là ; pendant quelque temps, il avait dirigé fréquemment ses promenades en calèche du côté du moulin, mais sans jamais adresser la parole à la jeune meunière. Celle-ci, croyant

peut-être marcher sur les traces des nobles et puissantes dames telles que Montespan et Pompadour, dont elle n'avait jamais entendu parler, — s'en vint, un beau matin, tout bravement, apporter des œufs à la maison seigneuriale.

La maison de Marsof n'était point en besoin si pressant d'œufs de poule ou de fromage blanc ; — mais la belle Annouchka revint plus d'une fois, toujours de son plein gré. Elle avait rêvé de se faire aimer, — qui sait? peut-être épouser!

Le ciel ne lui réservait point un si bel avenir. Un an à peu près s'était écoulé depuis sa première visite au château qu'Annouchka mourut, en mettant au monde un superbe garçon qui fut nommé Ivan, comme son père.

Ivan ne suffisait pas ; on ne pouvait l'appeler Marsof. Le petit était venu pendant les plus fortes gelées de l'hiver, entre Noël et la Chandeleur. — On l'appellera Moroza, dit le meunier, qui n'était pas bête, mais qui était trop ambitieux. Moroza veut dire gelée.

Ivan Moroza, élevé par une femme du pays, recevait souvent la visite de Marsof. Ce grand coureur de femmes avait éprouvé une sorte de passion pour la belle meunière; peut-être lui savait-il gré d'être si bravement venue s'offrir, alors qu'il était considéré comme un sultan par les autres. Toujours est-il qu'il laissa dire que le petit Moroza était son fils, et qu'il lui témoigna

dès le premier jour une faveur et une attention particulières.

Le meunier mourut. — Un autre meunier le remplaça, et Ivan Moroza grandit près du château; sa nourrice fut appelée à quelque service domestique, et ce fut une occasion pour lui d'être plus souvent sous les yeux du seigneur. Mais Marsof avait une idée à lui pour l'éducation de ce garçon.

— Je ne veux pas qu'il soit domestique, disait-il, Moroza sera un paysan.

A ce paysan, il donna une maison avec un joli morceau de terrain pour y faire un potager. Plus tard, il lui donna des essaims d'abeilles, des arbres fruitiers, jusqu'à des fleurs de son parterre. Le fils légitime faisait son éducation au corps des pages; — Marsof appelait le jeune paysan près de lui pour charmer les longues après-midi d'hiver, et s'amusait à lui apprendre à lire. Moroza sut lire et écrire avant d'avoir seize ans, ce qui, à cette époque, était un cas digne de remarque parmi les paysans.

A l'un des retours périodiques du jeune Marsof sous le toit paternel, son père lui dit :

— On a bavardé sur le compte d'Ivan Moroza, on a eu raison; toi et lui, vous êtes du même sang. N'oublie pas que tu es son seigneur, et ne t'avise jamais de le traiter en égal; mais n'oublie pas qu'il est ton frère, et ne cherche point à l'humilier.

Le jeune Marsof, avons-nous dit, était un jeune homme d'un caractère doux et facile, aussi affectueux que léger. Il obéit aux prescriptions de son père, mais il mit dans ces étranges relations un peu plus de tendresse fraternelle qu'il n'eût fallu.

Ivan Moroza, qui n'ignorait rien de ce qui le concernait, s'efforça de se montrer bon frère et serf respectueux envers son frère et seigneur, de si peu son aîné. Il se rendit utile, puis indispensable. Il s'était marié de bonne heure avec une fille de paysan, riche et jolie; ils n'eurent point d'enfants, et toute leur ambition se tourna du côté du château.

Lorsque Marsof avait épousé Hélène, celle-ci s'était vite aperçue que les Moroza étaient bien envahissants. Moroza était l'intendant de Marsof; c'est lui qui avait les clefs des granges, lui qui comptait le bétail, lui qui vendait le blé... La jeune femme, qui avait l'instinct des affaires, eût voulu voir d'un peu plus près dans tout cela.

D'un mot, et avec un sourire, son mari lui expliqua le mystère de cette grande faveur. Il trouvait cela tout simple; et quoi de plus naturel que d'être bien servi par son frère, ce frère fût-il un frère de contrebande? Il y avait du roi d'Yvetot dans le sang de ces Marsof.

Madame Marsof revint à la charge; cette insistance ennuya son mari, qui prit le parti de ne plus répondre sur ce point. Alors, Hélène, de son côté, prit le parti

de n'en plus parler, et tout continua à marcher comme devant.

Les Moroza, cependant, s'étaient fort enrichis; bien que fort jeune relativement, car il avait à peine quarante ans, Moroza était le starchina du village, c'est-à-dire le doyen, et sa voix était prépondérante dans les litiges de la commune. Il avait su faire des partages si habiles et contenter si bien tout le monde qu'il était fort aimé des paysans. Ceux-ci reconnaissaient en lui un esprit supérieur. « Il est des nôtres », disaient-ils avec orgueil; c'est le fils d'une paysanne, et il a plus d'esprit que le maître.

Peut-être bien, tant soit peu de foin ou de blé, en passant discrètement sans bruit de la part du maître dans celle de la commune, avait-il contribué à asseoir cette opinion flatteuse; mais, qu'ils s'en rendent compte ou non, la plupart des jugements des hommes ne sont pas autrement basés.

Depuis la mort du maître, les Moroza n'étaient pas sans inquiétude. Ils avaient de tout temps deviné une hostilité secrète chez la jeune veuve; elle était nommée tutrice de son enfant, en attendant sa majorité; on lui avait adjoint, pour la forme, un subrogé tuteur, mais celui-ci habitait Pétersbourg et ne se dérangeait guère. Donc les efforts des époux devaient tendre à se maintenir dans la position qu'ils avaient atteinte à force de patience et de soins persévérants.

Si le jeune héritier avait été seul, leur félicité n'eût plus connu de bornes. Aidés par les paysans, qui n'oublient jamais leur intérêt, ils auraient pu tout ce qu'ils eussent voulu; rien n'eût été plus facile que de reculer les limites des champs, et de faire passer dans leur portion de forêt les meilleures coupes; la commune, il est vrai, et non eux-mêmes, plus directement, eût profité de ces améliorations à leur sort; mais le bien de tous passe avant celui d'un seul, n'est-il pas vrai? Et quelle position que celle de bienfaiteur de toute une population! Et puis, il y avait de quoi pêcher ailleurs en eau trouble.

Moroza et sa femme n'avaient point de ces ambitions exagérées qu'on peut taxer de folie; ils ne rêvaient point d'habiter le château et de manger dans de la vaisselle plate. Jamais Mavra n'avait pensé aux robes de velours de madame Marsof avec un sentiment d'envie. Le rêve des Moroza était d'être les premiers au village. — Ils l'étaient déjà, mais chacun sait qu'il y a beaucoup de manières différentes d'être le premier.

Ils rêvaient ensuite d'habiter une grande et belle isba, beaucoup plus grande et plus haute que les autres; leur imagination féconde reconstruisait, sans les avoir vus, les grands *térems* des anciens seigneurs, où les longues poutres de sapin formaient les murailles, et où le luxe européen était inconnu. Mavra

se voyait trônant dans une belle *donchagreïka,* ou camisole de damas de soie rouge ornée de larges galons d'or, avec la mitre brodée de perles qui fait la coiffure des femmes de sa province, avec un riche foulard à la main ; la salle de ses réceptions était l'isba ornée de découpures savamment ouvragées à la scie dans des planches minces de sapin ; la table était couverte d'essuie-mains de toile de lin aux broderies éclatantes en coton rouge ; le miel en rayons, les noisettes, les gâteaux pétris par ses mains, le kvass domestique et l'hydromel faisaient les frais du repas, et Mavra ne recevait que les paysannes, ses sujettes, car elle était la plus riche et la plus puissante, mais ses égales, car elle était paysanne comme elles... Singulier rêve d'une âme assez pervertie pour commettre des crimes, assez neuve pour se contenter de la splendeur extrême de son rang, sans demander à changer de sphère.

C'était Mavra qui servait d'intermédiaire entre Moroza et la veuve depuis la mort du maître. Moroza n'aimait pas les vêtements noirs de la jeune femme ; il éprouvait un malaise désagréable à rencontrer le regard de ces yeux bleus qui semblaient chercher à pénétrer sa pensée et où il discernait un certain mépris.

Mavra n'avait point de ces scrupules. Pendant les cinq ou six mois écoulés depuis la mort du maître, elle avait transmis à la veuve les messages relatifs aux

affaires; elle s'entendait au moins aussi bien que son mari à toute espèce de choses. Elle avait beaucoup demandé, toujours obtenu. — Le jour dont nous parlons, elle était venue pour voir si enfin on n'allait pas commencer à lui refuser, et si elle ne pourrait pas commencer à se servir de plans si longuement et si savamment préparés à l'avance.

Elle se tenait devant Hélène, douce et soumise en apparence, en réalité ramassée sur elle-même et prête à bondir comme une panthère qui guette sa proie.

— Le fils du péché, répéta madame Marsof avec un sourire dédaigneux, singulier titre pour faire accueillir sa demande!... Enfin, c'est une vache que tu veux?

— Oui, madame.

— Eh bien, prends une vache, il n'en manque pas dans le troupeau. Ton mari en sait le compte ; moi, je ne le sais pas; va.

Au lieu de s'en aller, la paysanne s'inclina respectueusement devant Hélène et vint lui baiser sa robe, sur l'épaule. La jeune femme reçut d'un air impassible cette marque de déférence.

— Adieu, dit-elle en détournant la tête.

Mais Mavra s'était replanté en face d'elle, avec le même sourire si loyal et les belles dents si blanches.

— Que te faut-il encore? dit madame Marsof avec une nuance d'étonnement.

— J'ai à te parler, répondit la paysanne. Sacha, mon petit maître, va, mon trésor, va-t'en jouer un peu plus loin.

L'enfant surpris regarda Mavra, puis sa mère, et voyant une expression de colère et de doute passager sur le visage de celle-ci, il s'éloigna de quelques pas et bientôt se dirigea vers la maison.

XXX

— Tu es plus heureuse que moi, dit la paysanne. Dieu t'a donné un enfant, et moi, je n'en ai pas eu.

Madame Marsof poussa un soupir en suivant des yeux l'enfant qui s'éloignait en jouant. Ce petit garçon était en effet son seul, son vrai bonheur.

— Tu as eu beaucoup de chance de le conserver, continua Marva; car s'il était mort aussi, tu n'aurais eu droit qu'à la septième part comme veuve.

— Mort ! quelle idée ! que Dieu nous préserve d'un tel malheur ! murmura la mère, en faisant le signe de la croix pour conjurer le péril.

L'astucieuse paysanne fit aussi le signe de la croix d'un air grave, avec un grand geste du bras et une

inclination à mi-corps adressée à la Providence; puis elle reprit :

— Te voilà riche à présent, très-riche, en attendant que ton fils soit majeur.

— J'étais riche avant mon mariage, répondit froidement madame Marsof; où veux-tu en venir ?

— Ceux qui ont du bien ont des envieux, c'est naturel, repartit Mavra; tu as des envieux, et l'on parle mal de toi.

— Ah! fit la veuve en examinant attentivement le visage impénétrable de sa belle-sœur de la main gauche. Comment le sais-tu ?

— Cela se dit, répondit Mavra d'un air indifférent. J'ai pensé qu'il était bon que tu en fusses informée, parce que tu dois avoir un moyen de démentir ceux qui ont inventé la calomnie.

— Un moyen? me défendre? et de quoi, grand Dieu ? Que peut-on dire de moi? Tu sais bien comme tout le monde que je n'ai manqué à aucun de mes devoirs.

Mavra ne répondit pas; elle méditait son coup.

— Que dit-on, voyons? fit la veuve avec impatience. Puisque tu as commencé, achève!

La paysanne regarda sa maîtresse bien en face, et, avec son beau sourire, elle dit tranquillement :

— On dit que la mort du maître n'est pas expliquée, et que c'est à toi seule qu'elle profitait.

— La mort du maître ! à moi ! s'écria Hélène en se levant d'un seul mouvement ; à moi !... Misérable !

Sa main droite souffleta la joue de Mavra. Mais celle-ci ne bougea point ; elle se contenta de passer sa manche sur la joue outragée. La maîtresse, frémissante d'indignation, était restée debout devant elle, la couvant de ses yeux pleins d'éclairs.

— A moi, qui l'ai aimé toujours, malgré tout, qui ai tout pardonné, qui le pleure ehaque jour ? A moi, qui porterai le deuil éternel d'un homme qui ne m'aimait pas et que j'aimais ?

— Je ne sais pas pourquoi tu daignes te mettre en colère, maîtrese, fit observer doucement Mavra ; je t'ai prévenue que je venais te parler pour ton bien, et tu me traites comme si je t'avais fait du mal.

Hélène se laissa retomber sur son banc ; son indignation s'affaissa soudain.

— On dit cela ? murmura-t-elle ; qui le dit ?

— Les gens de chez nous, à ce qu'on m'a rapporté

— Et tu ne peux pas me défendre ? Toi et ton mari, vous êtes les autorités de ces gens-là, vous êtes plus maîtres ici que moi-même, et vous ne pouvez pas les faire taire, leur faire honte d'un tel soupçon ? Mais vous me haïssez tous les deux, — c'est vrai, je l'avais oublié ; vous vous réjouissez de mon injure !

— Excuse-nous, maîtresse, dit humblement Mavra, tu vois que nous ne te voulons que du bien ; nous

sommes tes humbles esclaves. Le défunt seigneur a affranchi Moroza, mais pourtant nous savons bien que nous sommes nés pour te servir.

C'était avec intention que la paysanne rusée rappelait à madame Marsof la position indépendante de son intendant. Celui-ci pouvait partir, réaliser sa fortune et laisser la veuve avec un domaine obéré et des affaires aussi embrouillées que possible, grâce aux soins diligents de l'intendant prévaricateur. Hélène sentit qu'elle était impuissante à porter ce fardeau, augmenté de sa responsabilité vis-à-vis du tuteur de son fils. Elle plia, sentant tout manquer sous elle.

— Je sais que vous n'êtes pas méchants, dit-elle avec effort. Mais pourquoi m'as-tu dit tout cela? N'étais-je pas assez malheureuse?

— Je te l'ai dit, parce que, si tu as quelque petite preuve, quelque petit papier qui pourrait expliquer la mort du maître, tu nous l'aurais confié et nous l'aurions fait voir.

Hélène pensa au chiffon de papier qu'elle avait détruit le matin même, et l'abîme parut se creuser encore plus profondément sous ses pieds.

— Je n'ai rien, dit-elle.

— Tu sais pourtant aussi bien que nous, insista Mavra, que le maître n'est pas mort de sa mort naturelle!

— Cela se peut, répliqua la veuve; je n'en sais rien.

— Mais alors, dit Mavra, les yeux petillants du feu de la vengeance assouvie, pendant que madame Marsof, la tête baissée, regardait la terre, pourquoi ne t'es-tu pas adressée à la justice? Il fallait une enquête.

Hélène regarda la paysanne; son regard ne rencontra plus que des yeux pleins de compassion et même d'amitié.

— C'est vrai, dit-elle, il fallait faire une enquête; on eût appris que mon mari s'était suicidé pour une Polonaise.

— Ah! fit imprudemment Mavra, tu penses qu'il s'est suicidé pour la Polonaise?

Son accent avait trahi la joie qu'elle éprouvait de cette explication.

— Et toi, fit madame Marsof en la tenant sous son regard, qu'est-ce que tu pensais?

— Moi, fit effrontément la paysanne, je pensais qu'on avais mis dans son manger quelque chose pour le « calmer ».

En russe, un mot qui signifie calmer signifie aussi endormir du sommeil éternel.

— Cela s'est vu, continua Mavra; il y a des femmes jalouses qui font faire des philtres pour ramener leurs maris, et quelquefois cela tourne mal.

— C'est bon pour celles qui croient aux philtres, fit

dédaigneusement madame Marsof. Alors tu m'accuses?

— Moi? que le ciel nous en préserve! La Polonaise aurait pu aussi lui donner un philtre.

— Elle n'avait pas besoin de cela pour le retenir, murmura la veuve avec amertume.

— Tu vois bien, maîtresse, que c'est malheureux que tu n'aies pas fait faire d'enquête.

— Tu me dis cela six mois après l'événement, lorsqu'il n'est plus temps! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt?

— On ne parlait pas dans ce temps-là, répondit froidement Mavra. Je m'en vais, maîtresse; tu n'as rien à faire dire à Moroza?

— Rien, Mavra, excuse ma vivacité de tout à l'heure; j'ai eu tort, mais tu m'as porté un coup bien cruel.

— Ce n'est rien du tout, maîtresse, ce n'est pas la peine d'y penser.

La paysanne baisa la main de madame Marsof, avec une soumission affectueuse où l'on sentait au moins autant la belle-sœur illégitime que la femme de l'intendant paysan, et sortit du jardin sans se presser.

Hélène la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

— Voilà mon mauvais génie, se dit-elle; cette femme me perdra.

Déjà un bruit insaisissable, parti on ne sait d'où, comme toutes les calomnies, se répandait dans toute la

province : madame Marsof, lasse des infidélités de son mari, qui dépensait leur fortune pour d'autres femmes, l'avait empoisonné, afin de jouir seule des biens de son fils pendant sa minorité, qui devait être longue.

Ce bruit avait des ailes, comme bien des choses méchantes et nuisibles ; il arriva à Pétersbourg et se glissa partout. La comtesse Gretsky fut des premières informées ; elle se contenta de hausser les épaules. Sa nièce lui était trop bien connue pour qu'elle pût ajouter foi à de telles infamies ; elle lui écrivit même pour l'engager à venir la voir à Pétersbourg, pensant qu'un séjour de quelques semaines dans sa maison ferait taire les plus acharnés. Mais le fils d'Hélène ayant attrapé la scarlatine, le voyage se trouva remis. D'autres plans succédèrent, et il n'en fut plus question, la comtesse se fiant au temps pour effacer cela avec le reste.

Valérien Gretsky avait pris la chose autrement ; il connaissait mal sa sœur, un peu plus âgée que lui et élevée dans un autre milieu ; il la croyait hautaine, elle n'était que fière ; il la jugeait pleine de rancune, elle n'était que dédaigneuse des injures parties de trop bas ; enfin, il se persuada sans trop de peine que, dans un accès de jalousie passionnée, elle aurait préféré la mort d'un mari ingrat à la douleur de le voir auprès d'une rivale.

Dire qu'il croyait Hélène coupable serait beaucoup trop dire, mais il n'était pas assez convaincu de son

innocence pour oser la défendre de trop près. Elle lui écrivit lettres sur lettres, — celles que Raïssa avait lues, — pour l'engager à venir chez elle, à la protéger au moins par sa présence. Il répondit vaguement, perdit du temps, si bien que sa sœur devina la cause de ses hésitations.

Ce fut encore un coup terrible pour elle; elle le reçut néanmoins avec courage; tout lui était désormais indifférent. Délaissée par son entourage, montrée au doigt par la province, elle rencontrait souvent, dans ses promenades sur ses terres, des yeux de paysans irrités ou indignés...; elle savait bien ce que cela voulait dire, et répondait par une froideur impassible qui ne voyait rien, n'entendait rien, ne devinait rien. Quelques-uns alors se mirent à la craindre.

Les Moroza poursuivaient leur œuvre ténébreuse. Le bien donna cette année-là un rendement supérieur à ce qu'on en avait eu depuis longtemps; mais les terres des paysans étaient, paraît-il, mieux partagées sous le rapport de la fécondité, car ce fut le domaine communal qui eut la plus belle part. Ivan Moroza répandit dans le village le bruit que la maîtresse n'était pas contente de sa gestion, qu'il le voyait bien et qu'il s'en irait volontiers s'il trouvait une place ailleurs. Enchantés de leur doyen, qui faisait des partages si avantageux que la commune s'était enrichie de moitié depuis qu'il gérait leurs affaires, — les paysans gro-

gnèrent, puis témoignèrent une véritable hostilité à madame Marsof. On la saluait encore, mais du même air dont on lui eût jeté une pierre. Elle renonça à sortir de son jardin, et y vécut confinée avec son petit garçon, se demandant, le cœur gros d'angoisses, si cela durerait longtemps, et comment cela finirait.

XXXI

La comtesse Gretsky, suivant sa promesse, avait écrit à sa nièce pour lui annoncer le mariage de Valérien. « C'est une folie de jeune homme, disait-elle, qui « a été bien rudement châtiée ; j'ai joué dans le châti- « ment un rôle que pour tout au monde je voudrais « avoir évité ; mais il paraît que c'était écrit. Épargnez- « moi de pénibles détails, et souffrez que je dise deux « mots de celle qui désormais, bon gré, mal gré, est « ma nièce et votre belle-sœur. C'est une jeune fille « d'extraction très-modeste, sans fortune, mais douée « d'une éducation convenable. Sa moralité est irré- « prochable, ses principes me paraissent bons. Si, « comme il est possible, elle va à la campagne, « dans les biens de Valérien, elle sera votre voisine. » Vous aurez occasion de la voir peut-être ; dans tous

« les cas, vous entendrez parler d'elle. Tenez-moi au « courant de ce que vous apprendrez ; cette jeune per- « sonne ne m'a paru ni une intrigante, ni une femme « vulgaire, et, ne fût-ce que par intérêt pour Valé- « rien, ses actions me toucheront toujours de près. »

Les quelques familles de la noblesse provinciale qui, par désœuvrement ou par curiosité, avaient gardé des relations avec madame Marsof se firent un véritable plaisir de venir lui annoncer l'arrivée de sa belle-sœur. Les rumeurs les plus diverses circulaient sur le compte de la jeune madame Gretsky. La manière étrange dont s'était conclu ce mariage par ordre était propre à faire trotter les imaginations, Aussi vint-on chercher des renseignements près d'Hélène. Mais celle-ci ne savait rien au delà de ce que sa tante lui avait écrit, c'est-à-dire beaucoup moins que les bonnes âmes n'en avaient inventé ; aussi fut-elle promptement délaissée.

On s'était d'abord juré de ne pas voir Raïssa : la fille d'un chirurgien de l'armée! une demoiselle à qui il était arrivé une aventure si extraordinaire! On se communiquait à l'oreille des détails à faire frémir, qui prouvaient que la vertu, si elle disparaissait de la terre, ne se retrouverait pas au fond d'une province russe. — Où avait-on pris ces détails? Les bonnes âmes qui les transportaient eussent été bien en peine d'indiquer la source où elles les avaient puisés. Aussi

fut-il décidé à l'unanimité, dans un bal de l'assemblée de la noblesse de K..., que personne n'irait voir la jeune comtesse Gretsky.

— Si sa belle-sœur Marsof et elle s'entendent, elles feront ensemble bande à part ; elles sont bonnes pour se tenir mutuellement compagnie, décida madame Paluski. Celle-ci était tout à fait remontée sur l'eau depuis son veuvage, et le gouverneur général de la province, par sa faveur non déguisée, n'avait pas peu contribué à cette volte-face de l'opinion publique.

— Nous ne nous commettrons pas avec cette fille-là, conclut une autre dame. Celle-ci était moins illustre que la belle madame Paluski; — mais son obscurité était une criante injustice, car elle avait, sauf la beauté, autant de droit que la Polonaise à faire jaser la renommée.

Raïssa ne s'occupait guère de toutes ces nobles résolutions. Elle était arrivée à la campagne un beau soir de mai ; le soleil n'était pas encore couché, mais ses rayons traversaient horizontalement le jeune feuillage, indiquant qu'il était déjà tard. Les troupeaux étaient rentrés ; à peine le tintement d'une clochette dans les étables indiquait-il qu'elles étaient pleines de bétail. Le jardin, plein de fleurs printanières, exhalait un parfum de verdure mouillée ; les bouleaux déployaient leurs jeunes feuilles. Une forte odeur de séve remplissait l'air ; la fraîcheur du soir montait

déjà de la terre humide et soulevée par la végétation naissante.

Raïssa descendit de voiture devant une haute maison de pierre, badigeonnée en blanc laiteux, depuis la base jusqu'au toit. Celui-ci était en tôle peinte en vert, suivant l'usage de tout toit de tôle qui se respecte un peu. L'ensemble était gai, quoique un peu sérieux. La jeune femme trouva ses domestiques de Pétersbourg, arrivés avant elle, qui l'attendaient respectueusement rangés dans la grande salle qui servait de vestibule. On la conduisit dans une pièce du rez-de-chaussée, faisant suite à trois ou quatre salons meublés dans le style ancien, et elle se trouva seule avec deux bougies sur une table, vis-à-vis d'un grand portrait de la défunte comtesse, la mère de Valérien.

Laissant tomber son manteau de voyage, Raïssa s'avança vers le portrait, une bougie à la main, et le contempla longuement. La belle comtesse, en robe décolletée, une dentelle superbe entourant ses magnifiques épaules, un collier de perles au cou, une rose thé dans ses cheveux, souriait avec douceur... La ressemblance avec Valérien était facile à saisir, sans être frappante, mais Raïssa s'en rendit compte aussitôt. Elle déposa la bougie sur le bureau et s'approcha davantage.

Dans la demi-obscurité, le portrait avait quelque chose de fantastique et de très-doux ; les yeux s'en-

fonçaient dans l'ombre, et semblaient appeler la jeune femme. Celle-ci s'agenouilla devant l'image de la mère de son époux.

— Vous, dit-elle à voix basse, — vous savez bien que je l'aime. Faites qu'il soit moins cruel !

Pendant la première semaine, Raïssa eut fort à faire pour se reconnaître parmi les diverses chambres, salons, corridors de la maison, parmi les innombrables bâtiments des communs, parmi les villages divers situés sur une étendue de terrain qui occupait environ dix-sept kilomètres sur douze. Ses forêts, ses étangs poissonneux, ses rivières, ses champs et ses prairies lui paraissaient des créations d'une imagination surexcitée ; tant de têtes de bétail ne trouvaient point place dans son esprit ; il lui fallut environ quinze jours pour s'assimiler les noms et les fonctions de l'escouade de serviteurs qui passaient les journées à ne rien faire dans les communs et dans les antichambres. Aladin n'était pas plus étonné lorsqu'il vit apparaître tous les génies, esclaves de la lampe merveilleuse.

Avec le temps, Raïssa se fit à sa nouvelle position. Un mois ne s'était pas écoulé qu'elle commençait à voir clair dans ses affaires, si clair qu'elle avait mis l'intendant à la porte.

C'est alors qu'elle reçut une visite dont elle fut plus surprise que charmée. Un jour, après un déjeuner sommaire, elle se disposait à descendre le perron pour

aller inspecter les serres, elle se vit annoncer Mavra Moroza.

— Qui est Mavra Moroza? demanda Raïssa au fidèle Fadéi, qui ne la quittait guère plus que son ombre.

— Pas grand'chose de bon, grommela le vieux serviteur. Mais voyez-la, madame, il faut savoir ce qu'elle vous veut.

Mavra fut introduite en présence de la jeune femme. Dès le premier coup d'œil, celle-ci constata la différence d'expression entre le regard prudent et réservé et le large sourire épanoui de sa visiteuse. Pour Raïssa, déjà tant éprouvée, malgré sa jeunesse, il y avait là une disparate choquante qui la mit sur ses gardes.

— Que veux-tu de moi? dit-elle à la paysanne.

— Nous voulons te féliciter au sujet de ton arrivée, répondit Mavra avec un profond salut, et souhaiter la bienvenue à la maîtresse de ce domaine.

— Auquel de mes villages appartiens-tu?

— A aucun, madame; je suis la femme de l'intendant de ta belle-sœur, Hélène Marsof, et je vis sur son bien, là-bas.

La main de Mavra indiqua le parc de madame Marsof, qui s'étendait en face de la fenêtre, jusqu'au bord de la route. Une verste à peine séparait les deux maisons, et c'est ce voisinage fatal qui avait été la cause du mariage de la jeune veuve.

— Ah ! fit Raïssa, pensant que cette paysanne devait être envoyée en éclaireur par sa voisine, afin de lui transmettre les renseignements obtenus ; — ah ! tu es la femme de son intendant? Eh bien! pourquoi viens-tu me voir ?

— Pour faire ta connaissance, répondit Mavra en souriant et en clignant de l'œil.

Fadéi, jusque-là témoin de l'entretien, avait dévisagé la visiteuse en silence ; ayant assez de cette contemplation, il lui tourna le dos en secouant la main d'un air ennuyé, et sortit de la chambre.

— Tu es bien aimable, répondit Raïssa avec une sorte d'ironie. Que puis-je pour t'être agréable ?

— Rien du tout ; mais comme tu ne connais pas le pays, j'ai pensé que peut-être tu serais bien aise d'avoir sous la main quelqu'un pour t'expliquer...

— J'ai Fadéi pour cela, répliqua Raïssa avec une ombre de hauteur.

— Fadéi a quité le pays depuis longtemps; il y a bien des choses qu'il ne sait pas, répondit Mavra en regardant du côté de la fenêtre avec un air nonchalant.

Raïssa se rappela que son vieux serviteur lui avait tenu le même langage ; elle espéra obtenir de la paysanne ce que le domestique n'avait pas voulu lui dire.

— Est-ce vrai, reprit Mavra sans plus d'embarras,

est-ce vrai que ton mari a été envoyé en Sibérie par notre père le Tsar?

Raïssa ne put réprimer un mouvement de mécontentement. Personne encore n'avait osé lui parler si librement de son malheur. Cependant elle ne pouvait faire autrement que de répondre, elle voulait interroger à son tour.

— C'est vrai, répondit-elle ; que pense-t-on de cela chez vous?

— Nous pensons, répondit la paysanne, que le seigneur est notre maître, mais que le Tsar est le maître de nos seigneurs. Ce que le Tsar fait est bien fait, nous l'aimons.

En effet, le malheur de Gretsky n'avait affligé que ses domestiques. Les paysans, sans s'en rendre un compte exact, n'étaient pas loin de se réjouir à la pensée que leur maître absolu, en ces temps de servage, était à la merci de quelqu'un, exactement comme ils étaient à sa merci. La main du souverain, en s'appesantissant, leur faisait savoir qu'il y avait une puissance supérieure à laquelle, peut-être, en cas de danger, on pourrait avoir recours. Pour ces âmes peu éclairées, Raïssa était une envoyée du maître omnipotent, et, comme telle, elle devait trouver une soumission sans bornes.

Raïssa comprit tout cela en un instant, et se réjouit en elle-même de n'avoir pas à lutter avec le peuple,

si chétif que fût celui-ci, en regard de la puissance qu'elle avait reçue en partage.

— Alors, tu crois qu'on m'aimera? demanda-t-elle pensive.

— Nous t'aimerons certainement, madame ; c'est ta belle-sœur qui ne t'aime pas, dit la paysanne en clignant discrètement de l'œil, dans la direction de la maison de madame Marsof.

— Je ne lui ai pas fait de mal, à elle, répondit Raïssa avec un peu de tristesse. J'espère parvenir à m'en faire aimer.

La paysanne tourna deux ou trois fois de droite et de gauche sa tête sur son cou immobile, avec un geste étrange et profondément négatif.

— Ce n'est pas une femme à aimer quelqu'un, dit-elle lentement. C'est une bonne maîtresse, mais elle n'aime pas.

Raïssa pensa au paquet de lettres trouvé dans le tiroir du bureau. Ces lettres étaient celles d'une femme qui sait aimer. Une seconde barrière de méfiance s'éleva dans son âme à côté de la première.

— Iras-tu la voir? fit insidieusement Mavra de sa voix la plus caressante.

— Si je pensais qu'elle voulût me recevoir, certes! répondit Raïssa. Es-tu chargée de me le dire?

La paysanne réitéra ce geste étrange qui lui donnait l'air d'une figure de bois, mais ses yeux conti-

nuèrent à cligner de temps en temps et ses dents à sourire.

— Elle t'en veut mortellement, dit-elle d'un air tranquille.

— Ce n'est pas étonnant, répondit Raïssa.

— Elle dit de toi tout le mal possible, continua la paysanne.

Raïssa eut grande envie de la jeter à la porte, mais elle se contint.

— Elle a pourtant bien tort, continua Mavra, car elle devrait plutôt essayer de se faire des amis. Tù es protégée par le Tsar.

— Oui, répondit Raïssa, non sans une secrète amertume.

— Eh bien, ta belle-sœur aurait dû te demander ta protection pour arranger sa vilaine affaire.

— Quelle vilaine affaire ?

— Comment ! tu ne sais pas ? Tout le monde le sait ici : le défunt seigneur Marsof est mort d'une façon bien extraordinaire ; et la dame sait probablement comment c'est arrivé, puisqu'elle n'a pas porté de plainte...

— Tu es la femme de son intendant? demanda tranquillement Raïssa.

— Oui, madame.

— Tu manges son pain et tu débites de telles calomnies sur le compte de ta maîtresse!

Mavra comprit qu'elle avait fait fausse route.

— Elle est notre maîtresse parce que nous le voulons bien. Nous sommes libres, nous autres. Mon mari a du sang de seigneur dans les veines...

— Sors d'ici! dit Raïssa, en indiquant la porte à la paysanne.

— Au revoir, madame, répondit celle-ci avec son sourire loyal et ses yeux caressants. Au revoir, tu sauras me trouver quand tu auras besoin de moi.

Elle se glissa si prestement hors de la chambre que Raïssa n'eut pas le temps d'ajouter un mot.

Pendant quelques minutes, la jeune femme se promena de long en large, trop profondément remuée par cette scène bizarre pour pouvoir agir. Enfin, prenant une décision, elle sonna. Fadéi parut.

— Il faut, dit Raïssa, que je sache toute la vérité sur ce qui s'est passé lors de la mort de M. Marsof. Il n'est plus temps de se taire. Dis-moi tout ce que tu sais.

Le vieillard savait peu de chose; il raconta à sa jeune maîtresse ce qui était arrivé et les bruits qui avaient couru; il partageait l'opinion de Valérien. Sans croire à la culpabilité de madame Marsof, il restait dans le doute; son mot, comme celui de tous, était celui-ci :

— Elle aurait dû demander une enquête.

— C'est vrai, pensa Raïssa; elle aurait dû demander

une enquête! Mais soudain la vérité, la vérité à laquelle croyait madame Marsof, lui apparut tout entière... Elle croit qu'il s'est suicidé, se dit-elle.

Fadéi avait peu ménagé la Polonaise; Raïssa songea que cette femme aurait pu employer quelque poison..., mais le silence de madame Marsof n'était explicable que par la supposition d'un suicide. Raïssa ne pouvait croire à la culpabilité de celle qui avait écrit des lettres si touchantes.

Congédiant son serviteur dévoué, elle s'enferma pour relire ces lettres, cette fois sans remords. Une pensée la soutenait désormais, celle de réhabiliter l'innocence calomniée. S'il y avait eu suicide, il fallait le prouver. Pleine de cette généreuse résolution, Raïssa se rendit devant le portrait de la défunte comtesse.

— Mère, lui dit-elle, elle est aussi votre fille. Permettez que je sauve votre fille; peut-être votre fils me pardonnera-t-il!

XXXII

Pendant que Raïssa, tout enflammée de ces généreuses pensées, creusait et retournait ce funeste problème, on lui annonça une nouvelle visite.

Celle-ci n'était point venue à pied ; une calèche poudreuse, attelée de quatre chevaux gris, après avoir déposé la visiteuse sur le perron, était allée se ranger près des communs. On attendait au salon ; Raïssa posa un bonnet de dentelle sur ses superbes cheveux bruns, et descendit, fort intriguée de cette visite, la première, car celle de Mavra n'était pas ce que dans le monde on appelle une visite.

C'était une noble dame, propriétaire fort riche et très-indépendante d'allures, celle-là même qui avait déclaré, à propos de Raïssa, qu'on ne pouvait « se commettre avec cette fille ». Raïssa lui avait paru une recrue bonne à renforcer sa société, trop pauvre en jeunes femmes. Madame Persianof était reçue partout, mais on n'allait pas assez chez elle ; elle eût voulu tenir salon, et rien que des hommes, toujours des hommes, c'était un peu compromettant.

Raïssa, prévenue par Fadéi, fut très-polie, mais un

peu froide. Elle ne voulait pas se faire une ennemie de la première femme qui se donnait la peine de la visiter, mais elle ne voulait pas non plus s'en faire une amie. Elle réussit parfaitement; au lieu d'inviter la visiteuse à partager son repas, comme cela se fait généralement en province, elle fit servir des rafraîchissements, et ordonna de reculer le dîner de deux heures, afin qu'aucune émanation de la cuisine ne vînt révéler des apprêts qui n'étaient pas destinés à madame Persianof.

Celle-ci s'en retourna, persuadée que, selon l'usage anglais, Raïssa dînait à huit heures, et rentra chez elle morte de faim. Elle raconta à qui voulut l'entendre que la jeune comtesse était charmante, mais qu'en vérité elle devrait bien prendre les usages de la province et avancer un peu son dîner.

D'autres visites suivirent celle-là, et parmi les hommes et les femmes qui passèrent le seuil de Raïssa, si quelques-uns ou unes s'en retournèrent en l'accusant de pédanterie, la plupart de ceux qui valaient quelque chose conçurent pour elle une véritable estime. On était venu par curiosité, on revint par sympathie, et au bout de six mois, si l'on plaignait encore Valérien Gretsky, c'était d'être condamné à vivre loin d'une si charmante femme.

Raïssa avait pris au sérieux sa tâche de châtelaine, et son cœur ulcéré se calmait un peu dans la routine

paisible de cette vie bien remplie. Tous les jours, hormis quand le temps était trop mauvais, elle parcourait quelqu'un de ses villages, soit à pied, soit en calèche; elle emportait toujours des médicaments, quelques réconfortants, de la toile, des vêtements pour les pauvres. Il n'était pas de jour que sa main ne secourût quelque misère, ne pansât quelque plaie; l'habileté de ses doigts agiles et délicats, cultivée jadis par son père, l'avait rendue chère à ces pauvres gens, souvent malades, parfois blessés, et toujours nécessiteux.

On la nommait la bonne comtesse, et les paysans de son vaste domaine ne furent bientôt plus seuls à venir lui demander des secours.

Les serfs de madame Marsof se rendirent plus d'une fois chez elle : à ceux-là plus qu'aux autres, elle prodiguait ses soins et sa vigilance; elle espérait que sa belle-sœur lui saurait un peu de gré de sa charité.

Hélène Marsof, comme toutes les dames russes, pratiquait un peu de médecine domestique, mais elle était bien loin d'en savoir autant que Raïssa. Son âme loyale ne souffrait point de cette supériorité; plus d'une fois elle envoya elle-même ses malades à Raïssa, en leur assurant que celle-ci, bien mieux qu'elle, saurait soulager leurs maux.

La charité et la dignité de la jeune femme avaient fait grande impression sur le caractère de madame Marsof, si bien qu'un jour, elle prit le parti d'écrire à

son frère. Depuis l'annonce de la disgrâce de Valérien, sauf quelques lignes envoyées à la hâte, dans le premier moment de douleur, elle ne lui avait pas écrit.

« Ta femme, lui disait-elle, est une personne bien « extraordinaire; sa bonté est sans limites, sa charité « ne connaît pas d'obstacles, et les paysans sont, je le « crois, plus heureux qu'ils ne l'ont jamais été. Ne va « pas t'imaginer pourtant que je désire me rapprocher « d'elle. Je sais ce que tu souffres, et rien, pas même « l'isolement dans lequel je vis, ne me le fera oublier. « Mais sois sûr, au moins, que ton nom sera digne- « ment porté. J'ai appris de ton vieux Fadéi que tu « reçois l'argent de tes revenus. Cette manière d'agir « me paraît de tout point d'accord avec le caractère « et les manières de cette jeune femme. Dans ton « malheur tu dois remercier le ciel de t'avoir donné « une épouse qui du moins ne fera tort ni à tes biens, « ni à ton honneur. »

A la lecture de cette lettre, Valérien pâlit de rage. La semaine précédente, il avait reçu l'argent que lui faisait parvenir Fadéi; le vieux domestique avait joint à son envoi les comptes du semestre, soigneusement copiés d'une écriture large et ferme : « C'est « madame qui fait tous les comptes, disait Fadéi; elle « a renvoyé l'intendant, et le blé seul a rapporté sept « mille roubles de plus qu'à l'ordinaire. Pour le foin,

« il était malheureusement trop tard quand madame « est venue; le brigand l'avait vendu sur pied, et il « avait touché des arrhes. »

— La peste soit du vieil imbécile! murmura Valérien en parcourant les comptes d'un air mécontent. Va-t-il me chanter pendant toute sa vie les louanges de cette femme?

La lettre de sa sœur porta au plus haut point cette irritation, toujours entretenue par l'orgueil blessé. Il ne pouvait reconnaître quelque mérite à Raïssa, car avouer une de ses perfections eût été se donner un tort de plus. Mais il souffrait le premier du mal dont il était la cause; car, au fond de son cœur, il sentait bien qu'il devait toutes les jouissances matérielles de sa vie à la générosité de celle qu'il avait outragée, et cette pensée lui faisait plus de mal que tout le reste.

Ses amis Sabakine et Rézof avaient aussi reçu leurs revenus en entier; d'accord, tous les deux avaient écrit à Raïssa une lettre de remercîments très-froide et très-courte; il leur eût semblé malséant de ne pas reconnaître au moins par une simple formalité de politesse l'action généreuse et loyale de la jeune femme.

Les familles des exilés, en apprenant la conduite de Raïssa, n'avaient pu s'empêcher de raconter à leurs amis ce qui se passait en Sibérie, et l'opinion publique, autrefois si fort surexcitée contre la jeune comtesse, par un de ces revirements subits sur lesquels on peut

compter presque à coup sûr, la portait désormais aux nues, après l'avoir traînée dans la boue.

La princesse Adine, en particulier, était si fort enthousiasmée qu'un beau matin son mari la trouva en train de faire ses malles pour aller complimenter Raïssa de ses nobles sentiments; le mari fut obligé, pour la retenir au logis, non de lui présenter l'inconvenance d'une telle démarche, c'eût été de nul effet, mais de lui refuser l'argent pour le voyage.

Adine se résigna avec un déluge de larmes de dépit, et bouda son mari pendant huit jours.

En temps voulu, Fadéi reçut la réponse de son maître : c'était une longue lettre; Valérien s'était rattaché aux choses de la vie. Il recommandait à son fidèle serviteur son cheval favori et ses deux lévriers de chasse; il parlait des meubles de son cabinet et d'un houka ciselé qu'il faudrait lui envoyer à la première occasion; il demandait si la tombe de sa mère était entretenue, et promettait d'écrire bientôt à sa sœur... Fadéi apporta cette lettre à Raïssa; — n'avait-elle pas à la lire plus de droit que lui-même?

Pendant que Raïssa lisait, le vieux domestique la regardait d'un air de pitié affectueuse. Seul au monde, il avait surpris le secret et les larmes de sa maîtresse. Il l'avait deviné pendant ses longues rêveries dans le fauteuil du jeune homme qu'elle s'était fait indiquer, pendant ses stations devant le portrait de la défunte

comtesse... Valérien demandait si la tombe de sa mère était bien entretenue? Certes, de son temps à lui, elle n'avait jamais eu tant de roses en été, de verdure à l'automne! Les anniversaires de famille étaient fêtés au château par des prières, tout comme du vivant de l'autre comtesse. — Jamais, pendant le séjour de Valérien, lui absent, on n'avait si pieusement conservé leur souvenir.

Sa lecture achevée, Raïssa tendit la lettre à Fadéi, qui la prit respectueusement.

— Si madame voulait la garder... dit-il en hésitant, peut-être pour mieux se rappeler...

Raïssa étendit la main; ses doigts tremblaient légèrement. Fadéi remit la feuille de papier dans cette main frémissante, où l'anneau de mariage brillait seul, à l'exclusion de tout bijou. La main se referma, les paupières de la comtesse palpitèrent, et le vieux serviteur baisa humblement l'anneau nuptial.

— Il n'y a rien pour madame, dit-il à voix basse; le maître aurait dû mettre un petit mot de remerciment...

Raïssa éloigna le vieillard d'un signe de la main et détourna son visage. Il continua, parlant plus bas encore:

— J'ai écrit à mon maître que son épouse est aimée de tout le monde; il sait que vous faites tout pour lui bien mieux que lui-même... peut-être un jour Dieu ouvrira-t-il son cœur!

Fadéi avait parlé si bas que sa voix s'éteignit insensiblement. Raïssa lui fit un signe de tête amical, mais sans le regarder. Deux larmes roulèrent sur la robe noire, la robe de deuil, car l'année n'était pas finie... Le vieux serviteur se retira sur la pointe du pied, et, restée seule, Raïssa pleura longtemps sur cette lettre où Valérien parlait de tout, excepté d'elle.

XXXIII

L'hiver était venu : la même neige, le même froid que l'année précédente. La veille, on avait célébré à l'église un service anniversaire pour le repos de l'âme de madame Porof; il y avait juste un an que la pauvre femme était morte, un an que Raïssa outragée était rentrée chez elle pour porter le coup mortel à cette mère si tendrement aimée. Cet anniversaire doublement douloureux avait plongé la jeune femme dans un abîme de pensées contraires. La honte, la colère, le souvenir de l'outrage avaient presque noyé dans son cœur le sentiment d'apaisement qui depuis quelque temps s'était fait jour. Toutes les larmes de cette horrible époque, toutes les rages, les révoltes qui avaient

accompagné l'opprobre remontaient du passé et remuaient l'âme de la pauvre enfant.

Il était tard, dix heures venaient de sonner à la grande pendule dans le cabinet de Valérien, et Raïssa, seule avee ses péoccupations pénibles, ne pensait pas à aller se coucher.

— C'est lui qui a tué ma mère, se disait-elle en parcourant la petite pièce avec la régularité d'un balancier. C'est lui ou un autre, car enfin je ne sais lequel... ma mère vivait heureuse, mon père serait auprès de nous, dans la petite maison de bois pleine de fleurs...

Une angoisse horrible tordit le cœur de Raïssa.

— Oui, se dit-elle, je le hais, cet homme! il ne m'a fait que du mal, je dois le haïr, je veux le haïr!

Pauvre femme! elle voulait trop bien le haïr pour n'être pas sûre de l'aimer. Elle fondit en sanglots.

— Ah! ne pas savoir seulement ce que je veux, ce que je sens! Vie brisée, vie perdue! ni fille, ni épouse, ni mère!

Elle resta anéantie dans le fauteuil de Valérien, en face du portrait de sa mère. Si on lui eût rendu la petite maison de bois et ses deux parents en lui défendant d'aimer Valérien, en arrachant son image de vie, eût-elle consenti au changement? Elle allait se le demander; elle recula d'horreur à la pensée qu'elle hésiterait peut-être avant de répondre. Hésiter, n'était-ce pas monstrueux?

La porte du cabinet s'ouvrit, — jamais ce n'était arrivé à pareille heure, — Raïssa tourna la tête avec stupéfaction. Une femme couverte d'une pelisse roidie par la gelée, un châle sur la tête, à la manière des femmes de chambre, entra très-vite, suivie immédiatement par Fadéi.

— Qu'y a-t-il? dit Raïssa.

Le châle tomba à terre, et madame Marsof parut aux yeux de sa belle-sœur. Les cheveux blonds étaient à peine attachés, les yeux bleus, creusés par les larmes, brûlaient d'un éclat fiévreux, le visage était pâle et marbré de taches rouges.

— Je suis Hélène Marsof, dit-elle en s'approchant de Raïssa, je n'ai rien fait pour me faire aimer de vous, — mais mon fils se meurt. On dit que vous soignez jusqu'aux chiens malades; — ayez pitié d'un enfant innocent! Venez!

Raïssa hésita. Toutes ses rancunes, toutes ses colères déjà remuées bouillonnaient en elle à la vue de cette femme. Depuis six mois, elle vivait en face d'elle, presque à portée de la voix, et elle avait feint d'ignorer son existence, et puis, le jour où elle avait besoin de son secours, elle venait ainsi, sûre d'être exaucée?

Était-ce de l'insolence ou de l'estime?

— Vous ne voulez pas, reprit madame Marsof en parlant très-vite. Je le comprends, nous ne vous avons fait que du mal; mais mon fils ne vous a rien fait... Ah!

vous n'êtes pas mère, vous, car vous seriez déjà en route!

— Je ne serai jamais mère, répondit Raïssa avec une sourde colère : ses yeux allaient du visage de madame Marsof au portrait de la défunte comtesse... Allons, dit-elle, allons vite!

Fadéi lui jeta une pelisse sur les épaules; il la connaissait bien mieux qu'elle ne se connaissait elle-même, car, en voyant entrer madame Marsof, il avait saisi la pelisse et le châle de sa maîtresse, et il les tenait sur son bras.

— Comment êtes-vous venue? dit Raïssa.

— A pied, en courant!

— Eh bien, courons!

Elles partirent dans la neige à peine battue, accompagnées par Fadéi, qui perdait haleine à les suivre, et arrivèrent à la maison Marsof avant que la demie eût sonné.

Madame Marsof jeta à terre sa pelisse dans l'antichambre. Raïssa en fit autant, et elles montèrent rapidement l'escalier. Au premier, dans une chambre claire, tapissée de perse où grimpaient des oiseaux et des lianes, sous la lueur éclatante d'une grosse lampe, le petit Alexandre, étendu sur le lit de sa mère, en face du portrait de son père, semblait près de mourir. Un tressaillement convulsif agitait son corps de temps en temps, une écume blanchâtre venait à ses lèvres, il

poussait un cri, puis la torpeur le reprenait après deux ou trois efforts infructueux.

— Qu'a-t-il? demanda Raïssa à la mère, qui, penchée sur le lit, essayait de réchauffer les mains de son enfant.

— C'est à vous de me le dire, s'écria celle-ci. Depuis deux heures, il est ainsi; personne ne sait ce qui lui est arrivé.

Imposant silence du geste à tout un chœur de femmes de chambre éplorées et vagissantes, Raïssa se pencha sur l'enfant et le palpa soigneusement. Arrivée à la région de l'estomac, elle arracha des cris perçants au pauvre petit, et celui-ci redoubla d'efforts pour vomir.

— C'est un empoisonnement, dit Raïssa. Puis, pensant trop tard à la terrible portée de cette parole : — Il a mangé quelque gourmandise en cachette, et sera tombé sur une substance nuisible. Du lait, beaucoup de lait!

Avec des serviettes chaudes et du lait en quantité énorme, Raïssa parvint à réchauffer le petit malade et à le débarrasser de ce qu'il avait mangé. Au bout d'une heure de soins, l'enfant s'endormit sur le bras de sa mère, une main dans la sienne, avec l'expression de la souffrance encore sur son joli visage, mais sans angoisse et sans soubresauts.

Lorsque la respiration du petit garçon se fut paisi-

blement établie, madame Marsof retira avec précaution le bras passé sous lui. Il grogna un peu, sans se réveiller, mais serra plus fortement la main qu'il tenait. Hélène tendit l'autre main à Raïssa.

— Je vous dois plus que ma propre vie, lui dit-elle; comment m'acquitter?

— Vous ne me devez rien, répliqua Raïssa d'un ton réservé. — Le jour était mal choisi pour une réconciliation, elle se sentait incapable de serrer dans ses bras la sœur de l'homme qui avait causé la mort de ses parents. — Vous ne me devez rien du tout; vous l'avez dit, je soigne tous les malades.

Hélène laissa tomber la main qu'elle tenait.

— Vous êtes implacable, dit-elle; et pourtant votre cœur est généreux...

Raïssa secoua la tête.

— Généreux? dit-elle, je ne sais pas... il y a des jours malheureux. Excusez-moi, madame, et soyez assurée que je ne vous veux que du bien.

— Je le sais, dit Hélène, vous avez chassé Mavra Moroza.

— Vous le savez?

— Fadéi me l'a dit.

— Alors vous ne croyez pas...? s'écria Hélène avec un geste si brusque qu'elle faillit réveiller son fils

— Non, je ne le crois pas.

Les mains des deux femmes se serrèrent fortement

cette fois, et leurs regards confondus exprimèrent la confiance.

— Mon frère le croit, dit Hélène avec douleur.

Raïssa ne répondit pas.

— Quand l'enfant est-il tombé malade? demanda-t-elle.

— Peu après le thé.

— Qu'avait-il mangé?

— Rien, il n'avait pas faim.

— Avait-il bien dîné?

— Comme à l'ordinaire, à quatre heures.

— A-t-il pu se procurer quelque friandise? de celles qu'on prépare pour les rats, peut-être?

— Non, répondit Hélène; c'est impossible. Dès avant sa naissance, j'avais défendu qu'il se trouvât de semblables préparations dans la maison, tant je redoutais un accident.

Raïssa resta rêveuse.

— Il a mangé un gâteau au miel, dit-elle. Lui en avez-vous donné?

— Non, on n'en fait jamais ici; il les aime beaucoup, mais le miel lui est contraire.

— Quelqu'un de vos domestiques aurait pu lui en donner?

Madame Marsof sortit pour prendre des informations. Pendant son absence, Raïssa regardait autour d'elle. Cette chambre, claire et gaie, où le lit de l'en-

fant côtoyait celui de sa mère, ce grand portrait du père, mort jeune et regretté, tout cet intérieur paisible et honnête témoignait bien haut en faveur de madame Marsof. Les clefs aux meubles, le petit bureau ouvert, tout chassait l'idée du mystère et du crime.

Hélène revint bientôt.

— On n'a fait aucun gâteau au miel ni aujourd'hui ni les jours précédents.

— En êtes-vous bien sûre?

— Absolument certaine.

— Qui est venu ce soir chez vous?

— Personne... Mavra Moroza est venue prendre mes ordres...

Une même pensée traversa le cerveau des deux femmes, et elles se regardèrent, saisies d'horreur.

— Ne laissez jamais votre enfant seul, dit Raïssa en français. Malgré cette précaution d'employer une langue étrangère, elle s'était rapprochée de madame Marsof, et lui parlait bas.

Hélène comprit et ne répondit que par un geste.

— Quel intérêt ces gens auraient-ils à faire disparaître l'enfant? demanda Raïssa.

— Le bien serait partagé... il pourrait y avoir litige sur l'étendue de nos terres relativement à celles de la commune .. ils ont déjà beaucoup empiété, on nous a volé de la sorte un grand morceau de forêt. Mais ils me haïssent, et cela seul suffirait.

— Vous croyez que, pour vous faire du chagrin... ?

— Pour cela, et puis on pourrait dire encore une fois que c'est moi...

— Oh! fit Raïssa avec un geste d'horreur, vous croyez qu'on oserait?

— On a bien osé! Attendez, dans huit jours, vous verrez si j'ai bien deviné.

— Mais il faut vous défendre! s'écria Raïssa transportée d'indignation.

— Qui me défendrait? Mon frère? Il n'a pas voulu, il n'a peut-être pas pu; je suis seule au monde contre des paysans hostiles, des gens qui me détestent, — et telle que je suis, si abandonnée, je suis encore la seule à défendre et à protéger cet orphelin!

Les larmes d'Hélène coulèrent, chaudes et pressées, sur l'oreiller où reposait la tête de son petit garçon.

— Votre mari s'est tué, n'est-ce pas? dit Raïssa tout bas.

— Comment, vous le savez? fit Hélène surprise, en levant sur elle ses beaux yeux bleus, ordinairement si fiers, et ce jour-là si doux.

— Puisque vous n'avez rien dit, c'est que vous le pensiez, fit simplement Raïssa.

— Ah! vous m'avez comprise! murmura madame Marsof. Personne n'avait songé à cela.

— C'est que je suis femme et que j'ai souffert. Vous devez avoir quelque preuve?

— J'en avais une, je l'ai détruite, dit Hélène.

Raïssa resta pensive.

— N'importe! Je ne suis pas sûre qu'il se soit suicidé, reprit-elle; ceux qui n'ont pas respecté l'enfant ont pu porter la main sur le père.

Les yeux de madame Marsof, dilatés par l'horreur, cherchaient à lire jusqu'au fond de la pensée de Raïssa.

— Je les découvrirai, dit celle-ci, dussé-je y consacrer ma vie, qui n'a pas d'objet, ajouta-t-elle avec un peu de hauteur.

— Valérien vous bénira, murmura Hélène.

— Le comte Gretsky me hait, répondit Raïssa, ramenée à toutes ses peines, un instant oubliées. Il est bien tard, madame; permettez-moi de me retirer.

— Je vais faire atteler, dit Hélène, en faisant un mouvement.

— C'est inutile. Fadéi doit m'attendre, et il suffit pour m'accompagner. Je vous remercie.

Madame Marsof, surprise d'un tel changement dans les manières de sa belle-sœur, restait interdite, ne sachant que dire. Raïssa, prête à sortir, se ravisa, et, revenant près du lit, baisa l'enfant sur ses boucles dorées.

— Dieu te bénisse, pauvre petit! dit-elle. S'il est encore souffrant, madame, faites-moi prévenir, je viendrai sur-le-champ.

— Merci, répondit madame Marsof. Je ne vous parle pas de ma reconnaissance.

Raïssa lui adressa un sourire avec un signe de tête, d'un geste de la main lui défendit de la reconduire, en lui montrant son fils, et disparut dans l'escalier. Un instant après, la porte de la maison se referma sur elle, et Hélène, de sa fenêtre, la vit disparaître sur la neige, presque en courant, suivie de Fadéi, dont la lanterne secouée avait l'air d'un feu follet.

— Quelle singulière personne! pensa madame Marsof. Je lui dois la vie de mon cher petit. Valérien le saura demain.

Rentrée chez elle, Raïssa se rendit dans le cabinet où elle avait laissé quelques menus objets. La lampe brûlait toujours, éclairant le portrait de la comtesse.

— Ah! pensa la jeune femme en le regardant, tous tant que vous êtes, je ne sais si je vous aime ou vous hais, mais vous me faites cruellement souffrir!

Cependant le sommeil de Raïssa fut doux et réparateur.

XXXIV

Lorsque le petit malade ouvrit les yeux, le lendemain matin, il vit avant tout le visage baigné de larmes de sa mère, inquiète d'un si long sommeil. Un mot et une caresse rassurèrent madame Marsof, qui se hâta de donner à son fils un cordial préparé par Raïssa, la veille avant son départ; puis elle lui fit préparer un bouillon, qu'on apporta presque sur-le-champ.

Au moment où la femme de chambre entrait, portant le bol de bouillon sur un plateau, Hélène aperçut dans le couloir la figure toujours ouverte et souriante de Mavra Moroza. Avec un geste de frayeur indicible, elle courut fermer la porte, mettant, par un instinct machinal, cette barrière impuissante entre son fils et le mauvais génie de leur maison.

La fille de service se retira; le bol fumant était sur une petite table, à portée du petit garçon; il avança la main pour le prendre... Sa mère le regardait, pensive; tout à coup elle sonna avec vivacité.

— Emporte ce bouillon, dit-elle, il n'est pas bon. Apporte-moi le samovar pour le thé et des œufs frais.

Étonnée, la servante obéit.

— Maman, pourquoi ne veux-tu pas que je prenne ce bouillon? dit Alexandre, le cœur gros, car il avait faim.

La mère secoua la tête et ne répondit pas.

— On va t'apporter des œufs, dit-elle; là au moins je suis certaine qu'il ne se trouvera rien de mauvais. Dis-moi, Sacha, Mavra Moroza t'a donné un gâteau au miel hier soir?

Le petit garçon rougit et détourna la tête pour cacher sa confusion.

Hélène réitéra sa question avec la même douceur.

— Oui, répondit l'enfant, qui n'était pas menteur.

— Elle t'a défendu de le dire, n'est-ce pas?

— Oui, mère; tu sais que j'aime le miel à la folie, et tu ne veux pas que j'en mange... elle m'a dit que tu me gronderais si tu le savais...

— Tu vois comme ta désobéissance a été punie! Tu aurais pu mourir.

La veuve serra avec passion son enfant dans ses bras.

— Pardonne-moi, maman, je ne le ferai plus!

A cette promesse d'enfant si souvent répétée, si peu tenue, Hélène ne put s'empêcher de sourire. Se voyant réconcilié avec sa mère, l'enfant reprit sa gaieté et jasa pendant quelques instants; après quoi, affaibli par la rude secousse de la veille, il se laissa aller sur l'oreiller avec un air heureux et fatigué.

On apporta l'eau bouillante et les œufs. Madame Marsof jeta un regard par la porte entr'ouverte; la figure déplaisante de Mavra avait disparu.

Sacha avait rouvert les yeux, et surveillait avec intérêt la préparation de l'œuf à la coque que sa mère lui destinait. Au bout d'un instant, il s'accota commodément dans les oreillers, et s'adressant à sa mère :

— Maman, dit-il, il me semble que j'ai vu cette nuit une dame auprès de moi, pendant que j'étais malade. Était-ce un ange, ou une dame?

— C'était une femme, répondit madame Marsof.

— Quelle femme? insista le petit garçon; elle est bien jolie. Je ne l'ai jamais vue.

Hélène hésita un instant, puis se décida à dire la vérité.

— C'est ta tante, dit-elle.

— Une nouvelle tante? Comment s'appelle-t-elle?

— Raïssa Gretsky.

— Raïssa, c'est un joli nom, cela veut dire : qui vient du ciel. Elle est donc tombée du ciel, cette tante-là, que tu ne m'en avais jamais parlé?

— Non, mon petit garçon, dit la mère en souriant; elle n'est pas tombée du ciel; c'est la femme de ton oncle Valérien.

— Elle demeure tout près d'ici, alors? Pourquoi n'allons-nous pas la voir?

Madame Marsof ne répondit pas. Habitué à respec-

ter ses rêveries, l'enfant s'absorba dans le plaisir de savourer les œufs à la coque; mais quand il eut fini, son esprit avait accompli une évolution qui le ramenait au même point.

— Elle est bonne, cette tante, dis, maman? fit le petit garçon.

— Oui, elle est bonne, murmura madame Marsof.

— Alors, pourquoi n'allons-nous pas la voir?

— Nous irons, dit la mère, pleine de reconnaissance à la pensée que cette Raïssa était vraiment tombée du ciel pour sauver son enfant.

Cependant cette promesse ne devait pas s'accomplir. Mavra passait sa vie dans l'antichambre de madame Marsof. On eût dit que cette femme n'avait pas d'autre occupation que de surveiller sa maîtresse. A toute heure du jour, sa figure souriante se montrait sur le chemin de ses maîtres, et Hélène ne pouvait plus cacher la répugnance et l'horreur que lui inspirait cette face de traître.

Elle n'osait plus laisser jouer son petit garçon ailleurs que sous ses yeux. Nons-eulement il couchait dans sa chambre, comme toujours, mais elle le suivait partout, dans les corridors, dans la pièce où il jouait, dans celle où il préparait les quelques leçons qu'elle lui faisait réciter. Elle n'osait plus lui laisser manger d'un plat avant de l'avoir goûté elle-même; le lait u'on lui apportait le matin lui paraissait suspect.

Cette vie et les transes qui l'accompagnaient lui semblaient presque la mort, sa mort à elle; mais elle était décidée à tout supporter tant qu'elle aurait des forces, certaine qu'une fois morte, son fils ne vivrait pas huit jours.

Mavra s'était présentée devant elle, après l'accident arrivé à l'enfant, avec la même assurance, le même empressement joyeux qu'à l'ordinaire.

Elle avait demandé des nouvelles de Sacha exactement comme si elle n'avait rien soupçonné. Hélène, toujours maîtresse d'elle-même, lui avait reproché d'avoir apporté à son fils une friandise malsaine et défendue qui lui avait causé une indigestion. En parlant ainsi, les yeux de la noble dame étaient fixés sur ceux de l'affranchie, fouillant jusqu'au fond de sa conscience.

Mais l'affranchie n'avait point une de ces consciences absurdes qui vous envoient un flot de sang au moindre soupçon; elle s'était excusée, de l'air le plus humble et le plus indifférent.

— Pardonne-moi, avait-elle dit; je n'ai pas cru mal faire; le petit seigneur est privé de bien des choses qu'il aime. Les médecins de chez vous lui défendent tout cela; ils ont peut-être raison, puisque le petit garçon a été malade; mais les enfants de chez nous mangent tous des gâteaux au miel et ne s'en portent que mieux.

Tant de simplicité, une réponse si plausible ne laissaient pas à madame Marsof d'autre ressource que d'accepter l'explication, à moins de porter une accusation formelle. A quoi celle-ci eût-elle abouti ? Mieux valait patienter encore.

Madame Marsof écrivit au tuteur de son fils. Celui-ci était un gentilhomme riche et à la mode, ami du défunt, mais fort peu soucieux de quelque travail ou préoccupation que ce fût ; il répondit à Hélène que si sa présence était nécessaire, certainement il viendrait, mais qu'il ne pensait point que ce fût la peine d'incommoder madame Marsof de sa visite. L'enfant avait été malade, c'était fort regrettable ; il se portait bien, tout était pour le mieux. Le bien rendait un peu moins que les années précédentes ; ce n'était pas étonnant, la récolte ayant été mauvaise partout, excepté peut-être dans leur gouvernement ; mais ce n'est pas une raison pour désespérer de la récolte à venir.

Avec ces belles consolations, l'aimable gentilhomme déposait aux pieds de madame Marsof ses hommages respectueux, et lui promettait un brillant succès si elle voulait venir passer le carême à Pétersbourg, « où pour le moment, disait-il, nous manquons de femmes d'esprit. Il n'y a que cette éblouissante princesse Adine qui tient toujours la corde. »

Au reçu de cette lettre, madame Marsof sourit amèrement.

Son fils avait là un tuteur vraiment bien efficace!

Elle écrivit à son frère. La réponse fut plus lente à venir, et elle l'attendit trois mois, pendant lesquels la neige fondit peu à peu. Les rivières commencèrent à débâcler, et une légère teinte verte apparut sur le sol brun. C'était l'herbe nouvelle qui commençait à pousser.

L'herbe nouvelle! cette joie du premier printemps, encore glacé et souvent morose! Les giboulées brutales fouettent l'air, la pluie zèbre le fond du ciel au travers des vitres ternes et maussades, le vent souffle dans les fenêtres et sous les toits avec des rafales qui vous transpercent de froid; mais apparaisse le moindre rayon de soleil encore jaune et tout frileux, et cette teinte verte s'accentue; ce n'est déjà plus un duvet, c'est un tapis, et bientôt les derniers vestiges de neige durcie fondent et s'évaporent, tandis qu'à leur place poussent des touffes épaisses d'herbe haute et drue.

C'est à cette époque de l'année que le paysan russe, enfermé tout l'hiver, sent pénétrer en lui une sorte d'attente joyeuse. Il l'attribue à l'espoir de la moisson, qui sera peut-être bonne et le consolera des déboires anciens... il se trompe : l'attente de la moisson seule ne mettrait pas dans son cœur cette impatience de voir arriver la chaleur. C'est avril qui l'agite et qui remue en lui la poésie latente au cœur de tout homme qui n'habite pas les villes; nul, à moins qu'il ne soit

entouré de pierres froides et nues, ne peut échapper à la magie du printemps.

Ce n'était pas l'attente de la moisson qui faisait battre le cœur de Raïssa. Depuis quelques semaines, elle attendait une lettre de son mari, non pour elle, hélas! Mais Fadéi avait écrit l'accident arrivé à Sacha. Il n'avait point de motif pour taire ses soupçons; aussi les avait-ils couchés tout au long parmi ses doléances. Il n'avait eu garde de passer sous silence le service rendu par Raïssa à la sœur de son maître, et c'est avec une espérance secrète dans son cœur de vieillard qu'il avait ajouté au bas de sa lettre :

« La main de Dieu est visiblement avec la jeune « dame ; car, depuis qu'elle est ici, tout prospère à « souhait. »

La réponse arriva enfin. Écrite dans un moment de colère et de désespoir, elle fit verser des larmes amères à Fadéi, qui fut bien tenté de la garder pour lui.

« Tu es un imbécile avec ta main de Dieu, disait le « maître ; la main de Dieu s'appesantit sur moi, qui « ne puis sortir de mon exil, tandis que ma place « serait au milieu de vous, pour protéger ma sœur et « son fils, livrés sans défense à la merci des mé-« chants. »

Fadéi lut et relut cette lettre ; il n'osait la montrer à Raïssa. De son côté, à la figure du vieux majordome,

celle-ci avait compris qu'elle ne renfermait rien de bon pour elle, et elle ne se hasardait point à la demander. L'espérance, qui avait mis des roses sur ses joues aux approches du printemps, s'évanouit et la laissa plus découragée que jamais.

Pour employer son temps et oublier ses chagrins, elle redoublait de charité. Tous les jours, depuis que le temps le permettait, elle faisait des courses à pied dans ses villages pour soigner ses chers malades. Ceux-ci ne se gênaient guère pour l'envoyer chercher : la bonté de leur maîtresse était devenue pour eux une chose toute simple et dont on ne craint pas d'abuser.

Un soir du commencement de mai, vers six heures, elle revenait d'une de ses promenades, lorsqu'elle fut accostée par une petite fille d'une dizaine d'années.

—Grand-père est malade, dit la fillette, il te demande.

Raïssa suivit la messagère, et entra dans une des cabanes du village, loin de la demeure seigneuriale, mais dans une rue écartée et peu fréquentée. La maison paraissait triste; celui qui l'habitait était plus triste encore.

C'était un grand vieillard sec et osseux, à la mine bourrue, aux gestes anguleux et maussades. Des rhumatismes très-douloureux le clouaient sur son lit, lit élémentaire, composé d'un banc de bois et d'une peau de mouton. A l'entrée de Raïssa, il fit une inclination de tête.

— Excuse-moi, mère, dit-il d'un ton chagrin, si je ne te salue pas, je ne peux pas me lever.

— Je n'ai pas besoin que tu me salues, dit joyeusement Raïssa.

La chambre nue et pauvre s'éclaira soudain de sa bienveillance et de sa grâce; le vieillard en fut touché.

— Je t'ai fait venir, dit-il, parce que je ne puis me remuer; on dit que tu sais tout, que tu guéris tout le monde. Guéris-moi. Il faut que je marche, il le faut!

Raïssa examina soigneusement les articulations douloureuses.

— Tu ne marcheras pas de si tôt, dit-elle, mais ton mal n'est pas mortel. De la patience, beaucoup de patience, et quelques médicaments te guériront.

— Est-ce que je pourrai marcher avant la Saint-Pierre? demanda le vieillard.

— Non, je ne crois pas.

Le paysan secoua tristement la tête.

— Il le faut pourtant, dit-il; j'ai fait un vœu. Il faut que j'aille en pèlerinage au monastère de Saint-Serge.

— Tu iras plus tard, dit Raïssa d'un air encourageant.

— Plus tard, je serai mort, grommela le malade. C'est pour faire pénitence. Guéris-moi, notre mère, dépêche-toi.

— Je ferai de mon mieux, répondit en souriant la

jeune femme à ce singulier patient. Elle lui fit quelques prescriptions, et sortit.

De ce jour, elle reçut souvent la visite de la petite messagère aux pieds nus, qui venait la chercher dans le courant de la journée, quand le vieux Tikhone était seul et qu'il s'ennuyait.

Dans les commencements, elle s'y rendait par pure charité, puis elle s'aperçut soudain qu'elle trouvait un intérêt tout particulier aux discours du vieillard. Tikhone avait connu les parents de Valérien, et racontait sur eux, sur leur manière de vivre, mille détails intéressants pour Raïssa. Bientôt elle conçut la pensée de le faire parler sur le compte du défunt Marsof; mais sa première tentative rencontra un résultat si étrange qu'elle ne se hasarda point à la renouveler à la légère.

— Marsof, dit le paysan, et un tremblement nerveux l'agita de la tête aux pieds, le défunt seigneur Marsof. Que Dieu ait son âme, le pauvre homme. Ah! notre mère, que je souffre! Guéris-moi, que j'aille en pèlerinage! Guéris-moi, ou Dieu ne me recevra pas dans sa miséricorde, pécheur que je suis!

En effet, Tikhone se trouva beaucoup plus mal les jours suivants, si mal que Raïssa crut à sa fin prochaine. Ne sachant si c'était le nom de Marsof qui avait produit l'agitation, ou si la maladie avait simplement éprouvé une recrudescence fortuite, elle se tut

par prudence; sa patience fut récompensée, car, au bout de quelques jours, le vieillard éprouva du mieux.

Mai tirait à sa fin, les rossignols chantaient le soir dans les bois pleins de verdure nouvelle, lorsque Raïssa reçut une lettre, adressée à son nom, et, ô surprise! l'adresse était de la main de Valérien. Fadéi tremblait en la lui présentant sur le plateau d'argent; — elle-même ne put s'empêcher de changer de couleur quand elle vit son nom sur l'enveloppe. Elle contempla un instant le cachet de cire rouge armorié; c'était l'empreinte du cachet même qu'elle avait envoyé à son mari lors de sa première visite à l'appartement de Pétersbourg.

Fadéi avait disparu, sur la pointe des pieds; Raïssa était seule; elle regarda le portrait de la défunte comtesse, et il lui sembla que ce portait la regardait avec bonté. Prenant courage, elle rompit la cire, et retira de l'enveloppe une feuille de papier pliée en deux. C'était bien l'écriture de son mari. Elle passa la main sur ses yeux troublés par l'émotion, et lut.

« MADAME,

« Ma sœur Hélène m'a écrit pour me communiquer « l'intérêt que vous avez pris à son fils, et le service « vraiment important que vous lui avez rendu. Répon« dant au vœu qu'elle exprime, je vous remercie de ce « que vous avez fait. Veuillez recevoir aussi l'expres-

« sion de ma gratitude pour les envois que vous me
« faites régulièrement, et pour le soin que vous pre-
« nez des biens qui vous appartiennent, et dont le
« souvenir m'est toujours cher.

« VALÉRIEN GRETSKY. »

Cela seulement! La lettre tomba des mains de Raïssa sur ses genoux. Cela seulement! Cette lettre polie, froide, dédaigneuse, presque amère, c'était la récompense des soins et des peines de Raïssa pendant quinze mois, — quinze mois d'épreuves souvent bien pénibles! — la récompense de tant d'amour caché, de tant de larmes perdues! A quoi bon le sacrifice, — fait à l'absent ingrat, — de l'amour filial, noyé désormais dans la tendresse inquiète, ardente, qui poussait sans cesse l'âme de Raïssa vers ce désert de Sibérie!

Les larmes de la jeune femme coulèrent longtemps sur le papier satiné, où se retrouvait l'odeur des sachets qu'elle avait envoyés dans le linge de son mari. Le portrait de sa belle-mère lui souriait toujours cependant; elle se leva et s'approcha de la fenêtre.

Le soleil se couchait derrière les arbres, à peu près comme le jour de son arrivée l'année précédente; le parterre lui envoyait la même bonne odeur de verdure mouillée et de fleurs printanières; la tristesse amère de Raïssa se changea en mélancolie.

Une année entière, et si peu de chemin fait! Si tout

continuait ainsi, combien faudrait-il d'années de dévouement muet pour apaiser la colère de Valérien? Quand saurait-elle si c'était lui ou un autre dont le souvenir la brûlait comme un fer rouge, dont l'image devait être gravée dans sa mémoire ou bannie à jamais comme un objet d'opprobre?

— Jamais! jamais! se dit la jeune femme, il l'a dit: jamais!

Fadéi s'était glissé doucement dans le cabinet, sous prétexte de prendre des ordres pour le thé. Il attendait près de la porte, discrètement... Raïssa se retourna vers lui, avec son visage attristé, la lettre à la main...

— C'est donc que le maître n'est plus si fâché contre vous, qu'il vous écrit? demanda Fadéi, si humblement que sa question n'était pas déplacée.

— Il est toujours fâché, soupira Raïssa; Dieu sait pourtant que je ne lui veux pas de mal!

— S'il vous écrit, c'est qu'il n'est pas fâché, continua Fadéi avec la même humilité touchante. Les Gretsky sont comme cela; ce n'est pas de l'entêtement, mais, si j'ose le dire, c'est...

Le vieillard cherchait un mot, Raïssa le trouva.

— C'est de l'orgueil, dit-elle.

Fadéi hocha la tête silencieusement :

— Pour qu'il ait écrit, il faut qu'il ait été joliment content de ce que madame Hélène lui a fait savoir; il

n'avait pas remercié ni pour l'argent, ni pour le reste.

Raïssa écoutait attentivement le vieux serviteur.

— Alors tu crois, dit-elle, qu'il a été content?

— Je suis sûr qu'il vous remercie au fond de son cœur; mais avant qu'il dise ce qu'il pense..... Enfin, madame, Dieu est grand et la vie est longue, mais j'ai dans l'idée que les beaux jours reviendront ici. Avez-vous entendu dire qu'il y aura bientôt un mariage dans la famille impériale?

— Oui, fit Raïssa en pâlissant tout à coup.

— Eh bien! les seigneurs de là-bas, et les dames aussi, vont se remuer un peu; j'ai bien dans l'idée que nos maîtres auront leur grâce.

A l'idée que Valérien pouvait revenir, Raïssa resta saisie de joie et d'effroi. S'il avait sa grâce, il la maudirait sans doute, elle, l'épouse détestée? Mais si tant de patience et de dévouement parvenaient à le désarmer, alors Fadéi avait raison, les beaux jours reviendraient.

Raïssa descendit dans le jardin et gagna un frais taillis de bouleaux situé à l'extrémité du parc.

Il avait plu dans la soirée; les grappes blanches des merisiers à fleurs doubles qui bordaient les sentiers, alourdies par l'eau du ciel, s'inclinaient vers le sol, et laissaient tomber leur trop-plein goutte à goutte, avec un petit bruit doux et furtif. Deux rossignols rivaux s'appelaient et se répondaient non loin, et leur chant

avait une douceur passionnée, un élan qui emporta Raïssa loin de ce monde de larmes. Elle marcha longtemps, écoutant les rossignols, recevant sur son front de reine l'eau des branches mouillées, aspirant les parfums de la terre et de la verdure dans une sorte d'extase. Non, rien n'était perdu : l'année précédente, elle était haïe de tous; aujourd'hui, elle avait une amie dans sa belle-sœur, un allié dans son vieux Fadéi. — Valérien lui avait écrit. C'était une marque de politesse, — soit; mais c'était un premier pas dans la voie des correspondances. Elle pouvait répondre. Oh! si elle avait osé, comme elle aurait répondu! Marchant ainsi sous les arbres, dans le demi-jour crépusculaire si doux de ces pays du Nord, elle rêva une lettre à son époux, et ce qu'elle rêva, le voici :

« Vous me haïssez, et vous avez raison, car je vous « ai fait tout le mal qu'une femme puisse faire à un « homme; pourtant je ne vous veux que du bien. De- « puis que j'ai reçu votre anneau, depuis surtout que « j'ai perdu mon père, je ne pense qu'à vous. Votre « bonheur m'est mille fois plus cher que le mien; j'ai « perdu peu à peu mes goûts et mes habitudes; j'ai « appris ce qui vous plaisait, et voici que presque à « mon insu ma vie s'est modelée sur la vôtre. Vos fleurs « préférées sont les miennes, le parterre est semé « d'après vos ordres anciens, vos chiens et vos che- « vaux m'aiment autant qu'ils vous aimaient; vos livres

« sont à leur place... Est-ce une ennemie qui a ainsi « fondu sa vie dans la vôtre? Je suis votre femme, Va- « lérien, et je n'ose penser à vous : cependant je sens « que je suis jeune, je sais que je suis belle, et je serais « heureuse ailleurs, dans une autre sphère, si vous « m'aviez laissée dans l'obscurité. Pourquoi ne voulez- « vous pas me dire le mot qui déciderait de ma vie? « S'il faut quitter à jamais ce domaine plein de vous, « où j'aurais usurpé ma place, dites-le, je m'en irai « au loin, si loin que vous oublierez que j'aie jamais « existé. Je m'en irai, le cœur brisé, — car si je devais « partir, il fallait me le dire, je ne serais jamais ve- « nue. Vous vous êtes vengé cruellement; vous m'a- « vez pris la paix de ma vie, la paix du silence et de la « mort, que je pouvais encore rêver. Ne voyez-vous « pas que dans cette vie troublée, — où vous avez pris « tant de place que je ne vois plus rien qu'à travers « vous, — je ne sais plus maîtriser mon esprit ni mon « cœur? Ne sentez-vous pas que ce dévouement de « chien soumis n'est pas le fruit de mes réflexions? « Est-il possible que vous ne vous soyez jamais de- « mandé pourquoi je me donne ainsi corps et âme à « vous et aux vôtres? Et enfin, Valérien, à travers les « milliers de lieues et l'abîme de honte qui nous sépa- « rent, est-ce que vous ne sentez pas que je vous « aime? »

Raïssa avait marché, marché toujours plus vite sur

les fleurs pendant qu'elle pensait ainsi, et lorsqu'elle s'arrêta, effrayée du mot qu'elle avait prononcé tout haut, elle sentit sa robe mouillée de gouttelettes d'eau.

— C'est la pluie, se dit-elle; — mais elle savait bien que c'étaient ses larmes.

Et la lettre qu'elle avait pensée ne fut jamais écrite.

XXXV

Le lendemain, Raïssa envoya la lettre de Valérien à madame Marsof, avec ce simple mot : « Merci. »

Hélène, par un scrupule de délicatesse, renvoya la lettre de son frère après l'avoir lue, et écrivit au bas : « Je suis bien contente. »

Ces quatre mots firent un bien immense à Raïssa. Ils lui exprimèrent le cas que sa belle-sœur faisait d'elle plus éloquemment que n'eût pu le faire une longue épître.

Elle se demandait si elle ne devait pas aller voir son neveu, lorsqu'elle reçut la visite de madame Persianof. Celle-ci était la bonne langue du canton. Les grands froids et le dégel l'avaient empêchée de venir voir la jeune comtesse; mais le beau temps revenu ne

pouvait manquer de la ramener aussi régulièrement que les quartiers de la lune.

Après quelques phrases et une tasse de thé, la visiteuse aborda le sujet de sa démarche.

— A propos, dit-elle, voilà votre belle-sœur dans de bien mauvais draps!

— Quoi donc?

— Comment, vous ne savez pas? Mais vous êtes unique! Demeurer à portée de la voix, et ne rien savoir! Le petit Sacha a failli mourir!

— Je sais cela : d'indigestion.

— Pas du tout! Il a été empoisonné.

— Ah! fit Raïssa avec prudence.

— Oui, empoisonné, avec des champignons, probablement, ou quelque autre substance qu'on peut mettre dans les aliments, pour faire croire à une indigestion.

— On dit cela? fit évasivement Raïssa.

— C'est très-malheureux pour madame Marsof, continua la visiteuse; il n'y a plus moyen de la voir.

— Parce que son enfant a été empoisonné? dit tranquillement la maîtresse du logis.

— Parce qu'après son mari, son fils, cela ferait trop de morts subites, répondit madame Persianof, d'un air mystérieux.

— Alors, continua Raïssa, c'est l'opinion de la province que madame Marsof a préalablement empoisonné son mari, puisqu'elle a essayé sur son fils?

La visiteuse hocha affirmativement sa tête empanachée de rubans :

— Expliquez-moi alors par quelle méprise elle a manqué son coup la seconde fois, après l'avoir réussi la première ?

Un peu surprise de cette manière tranquille d'énoncer à haute voix des choses si dangereuses et qu'on ne doit se dire qu'à l'oreille, madame Persianof balbutia :

— Je ne sais pas.

— Et pourriez-vous me dire comment il se fait que l'enfant ne soit pas mort?

— La force de sa constitution, peut-être... fit la dame en hésitant.

— Ce que vous ne savez pas, chère madame, continua Raïssa en souriant, c'est qu'aux premiers symptômes d'indisposition, ma belle-sœur m'a envoyé chercher. Elle sait que je tiens de feu mon père quelques connaissances en médecine, qui, en effet, ne m'ont pas été inutiles dans le cas dont il s'agit.

— Alors, fit madame Persianof interdite, vous étiez présente?

— C'est moi qui ai arrêté l'indigestion de mon neveu avec quelques calmants, et la preuve, c'est que mon mari a bien voulu m'en remercier beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour si peu de chose.

— Ah! il vous a écrit? fit la comtesse, quittant la

piste de son premier lièvre pour suivre celle d'un second.

— Sa lettre m'est arrivée hier soir, répondit Raïssa en indiquant l'enveloppe restée sur le bureau.

La dame regarda l'enveloppe, le nom de Raïssa était bien dessus. Celle-ci lui fit le plaisir de sortir pour un instant afin de donner des ordres. Madame Persianof sauta d'un bond sur cette enveloppe qui promettait tant de choses... Malheureusement, elle était vide; mais le cachet armorié de Gretsky était un témoignage éclatant de la véracité de Raïssa.

La visite fut courte, il fallait bien se dépêcher d'apprendre à autrui les deux nouvelles étonnantes qu'elle avait récoltées.

— Alors, dit-elle à Raïssa au moment de la quitter, vous êtes certaine que madame Marsof...?

— Je suis certaine d'une chose, indépendamment de toute considération morale, répartit la jeune femme, c'est que lorsqu'on a assez d'esprit pour empoisonner quelqu'un, on n'est pas assez bête pour aller demander des secours à la porte d'en face. La prudence élémentaire ordonnerait d'envoyer chercher un médecin à la ville; — pendant le temps d'aller et de revenir, le malade mourrait dix fois.

— C'est juste, c'est juste, murmura madame Persianof; il n'y a rien à répondre à cela.

Elle remonta dans sa voiture, si bouleversée qu'il se

passa plus d'un quart d'heure avant qu'elle eût la présence d'esprit de se demander :

— Mais alors, qui est-ce qui a bien pu l'empoisonner? Car une indigestion... ce serait trop simple!

XXXVI

Deux ou trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels Raïssa faillit vingt fois écrire à son mari : non qu'elle eût l'intention de lui dire quoi que ce fût de ce qu'elle avait pensé dans le petit bois, mais il lui semblait que la politesse exigeait quelques mots de réponse... Au plus fort de ses perplexités, elle reçut la visite de sa petite messagère, qui l'appelait d'ordinaire auprès du vieux Tikhone.

— Grand-père est très-malade, dit la petite; il raconte toutes sortes de choses, dit qu'il va mourir; il veut te parler avant.

Raïssa jeta une mantille sur ses épaules, et suivit l'Iris court-vêtue.

Tikhone, de plus mauvaise humeur que jamais, avait la fièvre et geignait de temps en temps; il se retourna du côté de la fenêtre en entendant le bruit de pas sur le plancher de bois, et Raïssa put re-

marquer combien le vieillard avait changé pendant les quelques jours écoulés sans le voir.

— Tu veux me parler? dit-elle en s'approchant.

Tikhone grogna deux ou trois fois et s'appuya péniblement sur le coude.

— Hors d'ici, vagabonde! cria-t-il à sa petite fille, qui le regardait les yeux grands ouverts.

Sans attendre d'autre invitation, elle se dépêcha de sortir en fermant avec soin le loquet de la porte.

— Va fermer l'autre porte, celle de l'escalier, dit le vieillard après un soupir prolongé.

Il n'y avait plus auprès de lui que Raïssa; elle prit l'injonction pour elle, ferma soigneusement les deux portes, ouvrit la fenêtre pour donner de l'air, et revint près du malade.

— Ferme la fenêtre, gronda celui-ci d'un ton morose; ce que j'ai à te dire est pour toi seule.

Raïssa obéit et s'assit près de Tikhone, sur un escabeau de bois.

— Écoute, dit le vieillard après avoir repris longuement haleine, il faut que je te raconte quelque chose. J'ai un péché sur la conscience.

Un peu troublée, Raïssa regarda autour d'elle... Tikhone comprit sa crainte.

— N'aie pas peur, dit-il, je te respecte et ne veux point te faire de mal; mais tu dois entendre ma confession.

— Pourquoi pas le prêtre? dit la jeune femme, effrayée de ce rôle. Tikhone haussa les épaules.

— Le prêtre est un brave homme; on le fera venir pour réciter les dernières prières, mais ce que j'ai à dire, c'est à toi qu'il faut le raconter. Les innocents ont assez souffert. On dit que la dame, ta belle-sœur, a tué son mari, n'est-ce pas?

Raïssa se pencha sur le malade, prête à recueillir la moindre parole qui sortirait de ses lèvres.

— Ceux qui ont dit que la dame était coupable ont menti, reprit Tikhone avec une colère sourde, et ils le savent bien... oui, ils le savent, les misérables!

Il reprit haleine et regarda Raïssa.

— Vois-tu, je vais te dire ce qui est arrivé. C'était le grand hiver, où il a fait si froid que les loups venaient jusque dans le village manger nos chiens, et parfois nos enfants, quand ils pouvaient les attraper. On avait fait les parts de bois à brûler, mais je ne sais comment il se fit que ma provision était bientôt épuisée, et l'hiver n'était pas près de finir.

Alors, je pensai que beaucoup de bois se perd sans que personne en profite; dans la grande forêt qui borde la route de Moscou, il y avait des arbres tombés, plusieurs arbres. Je savais bien où, moi, j'y avais regardé assez de fois! L'intendant que tu as chassé était très-dur pour nous autres; il voulait être le seul à voler, naturellement, et quand il pouvait nous attra-

per, il n'y manquait pas. Alors, un soir, ton intendant étant allé en ville s'amuser, je partis avec mon petit cheval et un traîneau pour aller ramasser le bois qui pourrissait sans profit pour les pauvres gens.

Le vieillard s'arrêta fatigué, et son souffle haletant souleva deux ou trois fois sa poitrine épuisée.

— Repose-toi, dit doucement la jeune femme.

Tikhone fit un signe négatif.

— Je n'ai pas le temps, dit-il. Alors, pendant que j'étais dans la forêt, je ramassai une pleine charge de bois, et je la mis sur le traîneau. J'eus de la peine, je t'en réponds, car la neige était haute, et j'avais si froid qu'à plusieurs reprises, je pensai que je m'étais gelé les mains ou les pieds. Pourtant j'avais chaud au reste du corps, car je travaillais comme pour sauver ma vie. Quand le bois fut chargé, je courus jusqu'à la route, pour voir si je pouvais sortir du fourré avec le cheval sans être vu. Ce n'était pas seulement l'intendant qui pouvait revenir, il y avait aussi dans le pays d'autres ennemis.

— Lesquels? fit Raïssa, sûre d'avance de la réponse.

— Les Moroza, qui étaient d'accord avec ton intendant pour faire croire aux maîtres que les récoltes n'étaient pas bonnes, et que le blé se vendait pour rien. Juste comme j'allais m'en retourner pour chercher le cheval, qui était resté dans l'épaisseur de la forêt, voilà que j'entends marcher. Les bottes fai-

saient craquer la neige durcie, et je pensai que, si c'était un paysan, je ferais peut-être mieux de lui donner quelques bûches que de rester là à me geler à mort. Seulement, ce n'était pas un paysan; c'était le diable en personne... enfin, c'était Ivan Moroza. « Qu'est-ce qu'il vient faire ici? pensai-je; à moins d'être venu comme moi pour voler, un chrétien ne peut pas se promener dans la forêt par un temps pareil! » Il s'approchait tout doucement, comme un homme qui attend quelque chose, et enfin il entra dans le fourré, par bonheur, en face de moi; car, s'il s'était trouvé de mon côté, je ne sais pas ce que j'aurais fait. J'avais un couteau. et j'étais enragé par le froid qui me brûlait les oreilles, j'aurais pu avoir sur la conscience un plus grand péché encore.

Je restai un instant sans bouger, et puis voilà que j'entendis approcher un équipage. « Bon, me dis-je, encore quelqu'un! Ils se sont donc tous donné rendez-vous dans la forêt ce soir? » L'équipage se rapprochait. Moroza se mit en travers de la route en faisant des gestes. Le traîneau s'arrêta en face de moi. Alors, j'eus bien peur, car je pensai que quelqu'un m'avait vu venir, et que c'était la police du district qui me traquait... Plût au ciel, s'écria le vieillard avec un gémissement plaintif, plût au ciel! Je n'aurais pas souffert si longtemps, ni passé de si mauvaises nuits!

Il demanda à boire; Raïssa lui présenta la tasse de

thé attiédi ; il y trempa ses lèvres et reprit aussitôt son discours.

— Sais-tu qui se trouvait dans le traîneau couvert? C'était ton beau-frère, Nicolas Marsof!

Raïssa réprima un cri d'étonnement, et continua à boire pour ainsi dire les paroles de Tikhone.

— C'était Marsof, mais il dormait comme on dort de l'éternel sommeil : pourtant il était bien vivant, car il ronflait très-fort, ce qui m'étonna. La nuit était si tranquille et si claire que je voyais tout comme en plein jour. La lune éclairait le chemin : je n'osais remuer ; on entendait tomber les branches cassées dans l'épaisseur de la forêt. Juge un peu si je pouvais me dégourdir les jambes! Je n'avais qu'une peur, c'était que mon cheval ne se mît à hennir en sentant les autres ; mais, le pauvre animal, il était tout stupide de froid! Alors, Moroza s'approcha du traîneau. C'était Vassili qui le conduisait. Tu ne connais pas Vassili?

— Non, fit Raïssa.

— Il est cocher chez madame Persianof ; il était affranchi. L'ancien seigneur Marsof, le père de celui dont je te parle, aimait trop à affranchir ses serfs ; il les gâtait, et cela n'a pas profité à son fils.

Moroza s'approcha donc du traîneau, et regarda dedans.

— Il est entré chez nous, n'est-ce pas? dit-il à Vassili. Le cocher lui répondit que oui. — C'est ma

femme qui l'a invité? — Oui, dit encore Vassili, elle l'a arrêté comme il passait devant sa porte, et l'a invité à boire une tasse de café qu'elle avait préparée pour lui, à cause du grand froid. — Et il est entré? dit Moroza en riant. — Oui, il est entré, répondit le cocher. Alors Mozora tira un couteau de sa ceinture et dit à Vassili : — Si tu veux m'aider, je te donnerai cent roubles, et si tu ne veux pas, je vais te saigner comme un veau. Vassili se mit à appeler son maître; mais le maître dormait toujours.

— Tu peux crier, lui dit Moroza, il ne t'entend guère, il a pris du café, et cela fait dormir... Je ne comprenais pas bien, et j'avais si froid que je croyais mourir. Alors Vassili se mit à parler avec Moroza, et ils parlèrent longtemps. A la fin, ils prirent le maître l'un par les bras, l'autre par les jambes, et ils le portèrent dans le fourré, de l'autre côté de la route. On l'assit sur une souche tombée. Il se laissait faire, le malheureux ! il n'avait connaissance de rien. On lui laissa sa pelisse, mais en ayant bien soin de l'ouvrir.

— Tu n'as pas crié! dit Raïssa pâle d'horreur, tu n'as pas essayé de le défendre!

— Que pouvais-je faire? Ils étaient deux, j'étais tout seul, puisque le maître était comme mort. C'est là mon péché, que Dieu me le pardonne! Eh bien, ils laissèrent là le seigneur pendant une heure, peut-être, je

ne sais pas. Pendant qu'ils le portaient, j'avais profité du bruit qu'ils faisaient sur la neige pour aller retrouver mon cheval; la nuit était si tranquille, t'ai-je dit, que j'entendais tout. Au bout de quelque temps, il y avait certainement plus d'une heure, peut-être bien deux, je les croyais partis, je me rapprochai de la route; j'entendis la voix de Moroza qui disait tranquillement : Comme ça, personne ne peut rien dire. Il a eu tort de dormir; par un froid pareil, quand on s'endort, c'est pour toujours. Ils avaient remis le seigneur dans son traîneau; on l'avait enveloppé dans ses bonnes fourrures, — mais il ne ronflait plus. Il était mort, — gelé! que Dieu ait son âme! ils l'ont trouvé mort quand ils ont regardé dans le traîneau là-bas; — il y avait longtemps qu'il n'était plus de ce monde!

— Alors, dit Raïssa frémissante, il avait péri avant d'arriver à la ville!

— Je te dis, fit Tikhone avec impatience, qu'il était mort avant d'être sorti de ses terres. Il y avait peut-être bien autre chose que du pavot dans le café de Mavra! Toujours est-il que le café l'avait fait dormir comme il faut!

— C'est Moroza et sa femme qui ont commis le crime, murmura Raïssa, et c'est eux qui calomnient la veuve innocente!

— Moroza a tué son propre frère, je le dis devant

Dieu, dit le vieillard en faisant le signe de la croix pour fortifier son assertion.

— Et tu n'as rien dit, s'écria Raïssa pleine d'horreur, tu n'as pas dénoncé les meurtriers! tu as laissé accuser une innocente, une malheureuse veuve!...

— D'abord, répliqua Tikhone d'un ton bourru, quand je rentrai chez moi avec mon traîneau chargé de bois, j'avais laissé pendre mes jambes, comme un imbécile que j'étais, et mes deux pieds étaient gelés. Ma femme eut bien de la peine à me les soigner, et je crus pendant quelque temps que je resterais infirme. C'est depuis ce temps-là que je suis malade. Et puis, quand j'aurais parlé, est-ce que la justice aurait fait attention aux paroles d'un pauvre diable comme moi? Le seul résultat aurait été de me faire saigner tout doucement dans le bois par Moroza; il l'avait promis à Vassili, il ne se serait pas gêné davantage avec moi.

Voilà, maîtresse; c'est mon péché d'avoir gardé le silence, et je ne voulais pas mourir sans l'avoir raconté à quelqu'un. A présent, le prêtre peut venir.

— Pourquoi m'as-tu dit cela, à moi? demanda Raïssa; je ne suis pas un prêtre, je n'ai pas pouvoir du ciel pour te pardonner?

— Toi, fit Tikhone en la regardant, tu es une bonne femme, et tu fais du bien à tout le monde. Quand je serai mort, tu pourras dire ce qu'il te plaira.

Il se tourna du côté opposé, et parut s'endormir. Raïssa quitta doucement la cabane.

Le grand jour l'aveuglait, le grand air la grisait; au sortir de l'atmosphère étouffante de la petite chambre basse, après le récit stupéfiant d'un crime si hardiment combiné, si adroitement exécuté, la jeune femme avait peine à revenir à la vie réelle; tout cela lui paraissait un lourd cauchemar.

Comme elle se dirigeait vers sa maison, elle aperçut au loin, dans les champs, Hélène et son petit garçon qui revenaient d'une promenade peu lointaine. Parfois, en plein jour, madame Marsof se hasardait à quitter son parc et à donner un peu d'air plus vif aux poumons de son fils; mais elle rentrait toujours bien avant la chute du jour, car elle craignait tout de ses ennemis.

Raïssa, l'âme encore toute saisie de ce qu'elle avait entendu, se mit à courir sur la route, prit à travers champs, et parvint à atteindre sa belle-sœur avant qu'elle eût franchi la porte de son jardin.

Au son d'une voix qui l'appelait par son prénom, madame Marsof s'était arrêtée; elle ne reconnut pas d'abord Raïssa, qui courait avec une agilité peu ordinaire chez les femmes du monde; mais en la reconnaissant, elle ne put s'empêcher de lui sourire : cet empressement à la voir lui paraissait bien doux après tant de mois de solitude et d'abandon. Celle qui la

recherchait, fût-elle sa plus cruelle ennemie, de par les lois du monde, elle n'eût pu retenir un mouvement de sympathie à la vue de tant de cordialité.

Raïssa, tout essoufflée, s'arrêta devant sa belle-sœur, sans pouvoir parler. Celle-ci, toujours en souriant, lui tendait la main; la jeune femme y mit la sienne.

— Maman, dit tout à coup Sacha, c'est la tante qui est venue quand j'étais malade!

— Tu me reconnais! fit joyeusement Raïssa.

— Mais oui, vous êtes une si bonne tante, et vous m'avez si bien soigné.

Sacha prit la main de Raïssa, pendante le long de sa robe, et la baisa avec un respect chevaleresque à la fois comique et touchant chez un enfant de cet âge.

Madame Marsof souriait toujours. Raïssa mit un baiser sur le front trop blanc et trop délicat du petit garçon, puis, s'adressant à la mère :

— J'ai appris de grandes nouvelles, dit-elle; vous serez bientôt, je l'espère, aussi nettement justifiée aux yeux de tous que vous l'étiez déjà aux miens.

Madame Marsof pâlit et s'appuya à la palissade.

— On vous a dit quelque chose? murmura-t-elle.

— Je sais tout : le lieu; les noms, — j'ai un témoin, j'en aurai deux.

Elle s'arrêta, car sa belle-sœur pouvait à peine se soutenir, et sa pâleur s'accentuait de plus en plus.

— Ayez confiance, dit Raïssa, et elle embrassa une seconde fois le petit garçon qui la regardait avec un étonnement mêlé d'un peu de frayeur.

— Que pouvez-vous? dit faiblement Hélène.

— On peut tout ce qu'on veut fermement, quand on a le bon droit de son côté, répliqua la jeune femme avec élan, et j'ai juré de consacrer ma vie à cette cause...

Les yeux des deux jeunes femmes se rencontrèrent, et les joues d'Hélène reprirent un peu de couleur.

— Si vous me tirez de peine, dit-elle, mon frère serait capable de...

Raïssa rougit et baissa vivement la tête. Le petit garçon s'était approché d'elle, elle lui prit la main en jouant, et se mit à caresser cette main fluette.

— L'enfant ne sort pas assez, dit-elle.

Hélène hocha tristement la tête.

— Je n'y peux rien, dit-elle avec un soupir. Je crains tant!

Une forme longue et maigre se dessina sur la route a quelque distance.

— Voyez, dit Hélène en l'indiquant, je suis suivie, épiée...

— Est-ce bien vous? fit Raïssa; ne serait-ce pas moi?

— Oh! vous, vous êtes l'envoyée du Tsar, vous êtes

une personnalité sacrée! N'avez-vous pas vu combien on vous respecte ici?

Il y avait un peu d'amertume dans le ton dont furent prononcées ces paroles. Raïssa le comprit.

— Vous avez eu un cocher nommé Vassili? dit-elle, pour changer la conversation.

— Oui, c'est lui qui conduisait mon mari...

— Ne vous étonnez pas si vous le voyez reparaître chez moi; j'ai l'intention de le prendre à mon service.

Hélène allait répondre, un geste de Raïssa lui coupa la parole.

— Au revoir, dit-elle, rentrez chez vous.

Un geste d'adieu, une caresse au petit garçon, et les deux femmes se séparèrent. Raïssa n'avait pas fait dix pas qu'elle avisa Mavra, éternellement souriante et pleine de douceur.

— Bonsoir, madame, dit celle-ci.

Trop indignée pour pouvoir répondre, Raïssa fit un signe de tête, et pressa le pas. Mavra, immobile au milieu du chemin, la regarda s'éloigner.

— Quel malheur, murmura-t-elle sans cesser de sourire, quel malheur qu'on ne puisse pas toucher à celle-là!

XXXVII

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que madame Persianof éprouva une des plus fortes secousses de sa vie : la calèche des Gretsky, attelée de quatre chevaux noirs, s'arrêta devant son perron, et Raïssa, Raïssa elle-même en descendit !

La surprise était si forte que madame Persianof resta un moment, les yeux fixes, à se demander si elle ne rêvait pas ; mais Raïssa, en demi-deuil, avec de fort jolis rubans lilas, s'avançait vers elle et lui tendait la main.

— Vous le voyez, dit-elle, madame, je me suis hasardée jusque chez vous !

La visite de Raïssa était une faveur jusqu'alors plus recherchée qu'obtenue. Cette humble fille d'un chirurgien sans fortune avait su prendre dans le pays la suprématie que donne l'indifférence à tout ce qui est l'opinion publique. Si la jeune femme, que le sort avait faite si inopinément comtesse Gretsky, avait recherché les suffrages de la province, nul doute qu'elle ne se fût vu fermer toutes les portes. Au contraire, elle avait,

pour ainsi dire, muré sa vie, et dès lors c'était à qui s'efforcerait d'y pénétrer.

— Charmée! charmée! répétait madame Persianof en contemplant sa visiteuse avec un véritable ravissement. Quel bonheur, en effet, de pouvoir raconter à tout venant qu'elle avait enfin reçu une visite de la jeune contesse!

Raïssa, souriante, montrait une bienveillance sans égale. Cette « fille de rien », qu'on avait voulu mettre au ban de la société provinciale, condescendit à accepter un modeste goûter : sa robe, ses rubans, sa coiffure, tout fut trouvé délicieux, et elle daigna promettre à madame Persianof le patron d'un corsage merveilleux, qui la ferait paraître deux fois plus mince.

— A charge de revanche! dit l'hôtesse. Quand pourrai-je faire quelque chose qui vous soit agréable?

— Si j'allais vous prendre au mot! répliqua Raïssa, avec le plus aimable sourire.

— J'en serais enchantée!

— Cela se trouvera peut-être, répondit la jeune femme avec le même enjouement.

Après goûter, ces dames parlèrent de chevaux, et l'on alla voir les écuries. Les cochers firent admirer leurs bêtes, et Raïssa dut subir le récit de leurs prouesses. Pendant que madame Persianof lui versait, intarissable, le filet continu de ses paroles, la jeune comtesse

examinait ce qui l'entourait. Un des cochers, trapu, barbu, n'offrait rien de particulier à cet examen. L'autre, plus jeune, avait une expression presque farouche, comme celle d'un homme qui en veut aux autres, peut-être à lui-même. C'est à celui-ci que s'arrêta l'attention de Raïssa.

— Comment nommez-vous cet homme? demanda-t-elle pendant qu'il promenait un trotteur à la longe.

— Vassili. C'est un ancien serf de votre belle-sœur, — c'est un affranchi.

— Vous l'avez depuis longtemps?

— Dix-huit mois... C'est un bon cocher, mais un peu ombrageux. On ne l'aime pas ici, et moi-même, à vrai dire, je préfère Grégoire.

— On m'a dit qu'il connait fort bien notre contrée, dit Raïssa, qui avait pris ses informations, il a été partout; il n'est pas un recoin du pays qui ne lui soit familier; je regrette qu'il soit à votre service. Mon cocher vient de Pétersbourg, où il était allé tout jeune, et il m'égare parfois dans mes longues courses... Si Vassili avait été ailleurs que chez vous, je me serais fait un plaisir de l'enlever à ses maitres; mais, avec vous, ce serait un cas de conscience!

— Ah! Dieu, non! s'écria madame Persianof, et aussitôt appelant le cocher : — Vassili, veux-tu aller avec la comtesse? dit-elle; voilà qu'elle a envie de t'engager.

L'affranchi regarda Raïssa. Le visage de la jeune femme exprimait la plus complète indifférence.

— C'est que je n'aime pas beaucoup ce pays, dit-il d'un air morose.

— Il y aura eu des chagrins d'amour, dit en français madame Persianof, persuadée qu'elle faisait preuve d'une grande perspicacité.

— Et moi, je voudrais le connaître, répliqua Raïssa d'un air détaché. Si tu veux me conduire, je te donnerai vingt roubles argent par mois.

— Ah! ma chère, s'écria l'hôtesse, vous rendrez le pays impossible si vous donnez des gages pareils à vos gens!

— C'est une fantaisie, répondit Raïssa ; qui n'a pas de fantaisies?

Vassili était un homme intéressé; la haute paye promise l'attirait visiblement. De plus, l'axiome qui dit : Tout criminel revient tôt ou tard au lieu de son *crime*, n'est pas dépourvu de fondement. Depuis longtemps, Vassili se sentait attiré par le désir de revoir le lieu et les visages témoins d'un passé qu'il cherchait vainement à chasser de sa mémoire. Après une courte hésitation, il répondit :

— J'accepte, avec la permission de madame.

— C'est accordé, dit l'hôtesse, de bonne humeur.

— Nous voilà quitte à quitte, dit Raïssa en retour-

nant au salon ; vous m'empruntez mon patron de corsage, je vous emprunte un cocher...

— Dites que vous m'en débarrassez! conclut madame Persianof; sa figure m'était on ne peut plus déplaisante.

Vassili partit le soir même avec Raïssa, qui, pour cette fois, dérogeant à ses habitudes, voulut bien dîner hors de chez elle. Dès le lendemain, le nouveau cocher monta sur le siége, et, à la grande mortification des gens de la comtesse, ce fut lui, désormais, — un intrus, — qui eut l'honneur de la conduire.

Mais il y eut sur la terre quelqu'un de plus mortifié et de plus étonné que les gens de Raïssa : ce fut madame Persianof, car jamais, au grand jamais, elle ne revit la jeune femme dans sa maison.

XXXVIII

Pendant une quinzaine, Raïssa battit le pays avec son nouveau cocher; le temps était magnifique, les blés croissaient rapidement; c'était une ivresse pour la jeune femme que de voler sur les routes unies, au galop rhythmique d'une troïka irréprochable.

Vassili, d'abord inquiet, avait repris une sorte d'assiette; il n'était pas allé voir ses anciens compagnons de servitude; on eût dit que la maison Marsof n'avait jamais rien eu de commun avec lui; une fois seulement il se trouva pris au dépourvu. Comme il ramenait ses chevaux de la rivière, il se trouva face à face avec Ivan Moroza. Celui-ci avait l'air tranquille et même narquois.

C'etait un homme trapu et vigoureux, à la barbe rousse, aux yeux enfoncés, si enfoncés qu'ils paraissaient petits; son regard, mobile et curieux, voyageait sans cesse d'un endroit à l'autre, — prétexte excellent pour éviter les yeux qui cherchaient les siens.

— Eh bien! frère, te voilà revenu parmi nous? fit Moroza en se plantant au milieu du chemin, les bras ballants.

— Oui, grommela Vassili, — pas pour mon plaisir.

— Eh! eh! tu as une bonne maîtresse, — une dame bien riche, bien aimable; tâche de bien la conduire, hein? qu'il ne lui arrive rien! Tu n'as pas toujours eu de chance!

— Que la colère de Dieu tombe sur toi! murmura Vassili en poussant brutalement ses chevaux sur la route, au risque d'écraser l'imprudent qui lui parlait.

Ce fut leur unique entrevue. Moroza n'avait plus rien

à dire à cet homme, plus sa victime que son complice. Il se tenait pour satisfait de lui avoir prouvé qu'il ne craignait pas une délation.

Vassili était un homme intéressé, avons-nous dit, mais ce n'était pas une âme perverse. Il avait quitté le pays avant que la rumeur publique accusât madame Marsof, et, depuis, s'était peu occupé des on dit. Lorsqu'il apprit, par les commérages des gens, combien le crime avait été fatal à la veuve, lorsqu'il sut que l'enfant avait bien failli rejoindre son père, il éprouva un sentiment très-proche parent du remords, si ce n'était pas le remords lui-même.

Raïssa, sans paraître y attacher d'importance, étudiait toutes les ombres qui passaient sur cette physionomie déjà peu avenante. Elle suivait le travail mystérieux de la conscience dans les profondeurs d'une âme fruste. Un jour, elle s'arrangea pour passer en équipage le long du jardin de sa belle-sœur à l'heure de sa promenade Un regard, un sourire furent échangés. Ce jour-là, Vassili, qui avait salué son ancienne maîtresse en passant, refusa de souper, et s'en alla cacher sa mauvaise humeur dans la grange.

Un mois environ s'était écoulé. Le vieux Tikhone avait repris des forces avec les beaux jours; ses rhumatismes l'avaient en partie abandonné, ou plutôt s'étaient concentrés sur les jambes.

— Je veux aller en pèlerinage à Saint-Serge, disait-

il souvent à Raïssa; mais ses pieds ne paraissaient pas fort disposés à le porter si loin.

— Écoute, lui dit un jour sa protectrice, puisque tu as promis d'aller à Saint-Serge, et que tu ne peux pas y aller à pied, je t'y ferai aller, moi, en voiture, mais à une condition.

— Oh! mère bienfaitrice, s'écrie Tikhone, transporté de joie, tout ce que tu voudras! Ordonne, et j'obéirai comme un animal domestique, pourvu seulement que j'accomplisse mon vœu, et que Dieu ne reste pas fâché contre moi!

— Eh bien! tu feras tout ce que je te dirai; à ce prix, tu feras ton pèlerinage. D'abord, il faut que tu viennes loger chez moi.

— Pourquoi? fit le paysan avec répugnance; je suis bien ici.

— Tu n'y guériras pas, répliqua Raïssa avec autorité; d'ailleurs, tu promets d'obéir, et voilà déjà que tu regimbes!

— Fais comme il te plaira, murmura le vieillard d'un air soumis.

La vie lui parut plus douce qu'il ne l'avait supposé; il avait redouté les belles pièces, vastes et claires, où le paysan, accoutumé à son isba, sombre et basse, se sent comme perdu; Raïssa le fit loger dans une chambre des communs, aussi basse qu'il pouvait le désirer, — mais propre et aérée. Les enfants des domes-

tiques jouaient dans la cour, et leurs voix claires amusaient le vieillard à toute heure du jour; les chiens de garde entraient souvent pour le voir, poussant avec leur museau, pour se faire un passage, la porte, qui retombait entraînée par son propre poids, et sautant par la fenêtre peu élevée, quand la visite leur paraissait avoir suffisamment duré. Tout ce remue-ménage empêchait le vieux Tikhone de trouver le temps trop long, et, d'ailleurs, il avait un rayon de soleil dans la journée : la présence de Raïssa pour un quart d'heure.

— Tu m'as promis que je guérirais d'abord, et puis que j'irais à Saint-Serge, répétait-il tous les matins.

— Sans doute, lui répondit Raïssa, certain jour qu'elle le voyait plus malléable que de coutume, mais tu m'as promis à ton tour de m'obéir aveuglément. Je vais te demander quelque chose.

— Ordonne, répondit le vieillard soumis.

— Vassili est ici, tu sais?

— Je l'ai vu, répondit Tikhone d'un ton profondément humilié.

— Il va venir ici; tu lui diras ce que tu m'as raconté.

— Non, non! s'écria le malheureux d'un air épouvanté, — pas cela, ma bienfaitrice, pas cela! Ordonne-moi autre chose!

— C'est cela qu'il faut, et non autre chose!

— Je ne parlerai pas! fit Tikhone d'un air résolu,

en ramenant le pan de sa couverture sur ses jambes gonflées.

— Tu en es le maître, répondit Raïssa sans s'émouvoir ; mais alors tu n'iras pas à Saint-Serge, et tu mourras sans que Dieu t'ait pardonné ; non-seulement le péché que tu as commis restera sur ta conscience, mais encore, quand Il te demandera pourquoi tu n'as pas accompli ton vœu de pèlerinage, tu pourras lui répondre que tu n'as pas voulu !

La jeune femme avait trouvé la fibre qu'il fallait faire vibrer. Ce mélange de religion et de superstition, de familiarité et de foi naïve, était juste ce qui pouvait émouvoir l'âme peu cultivée du vieux Tikhone.

Cependant la lutte fut longue, si longue que le courage faillit abandonner plusieurs fois Raïssa. Lutter avec les forces physiques de la nature n'est rien auprès de ce qu'il faut dépenser d'énergie pour lutter contre l'ignorance qui se dérobe et la conscience obscure qui ne veut pas de lumière. On a plus vite fini de détourner le cours d'un fleuve que de faire comprendre la vérité à quiconque trouve son profit à l'ignorer.

A la fin, vaincu par la sévérité de Raïssa, par son refus absolu de le conduire à Saint-Serge s'il s'obstinait à ne point parler, Tikhone finit par promettre de répondre s'il était interrogé, et de dire la vérité quand il le faudrait.

Ce point obtenu, Raïssa s'empressa d'en profiter ;

d'un jour à l'autre le vieillard pouvait se raviser, et tout était à refaire. Dès le lendemain elle prit ses mesures pour que Vassili fût obligé de venir la chercher dans la chambre de Tikhone.

Le cocher ne connaissait point particulièrement le vieillard; dans la foule des serfs, il ne l'avait jamais remarqué. C'est donc sans aucune arrière-pensée qu'il entra dans la petite chambre claire où la fenêtre, ce jour-là, n'était point ouverte, — contre l'habitude. Il entra, un paquet de lettres à la main, car il revenait de la poste, et le présenta à sa maîtresse.

— Mets-le sur la table, dit Raïssa.

Le cocher obéit et traversa la petite pièce pour aller déposer son fardeau sur un petit guéridon.

Pendant qu'il exécutait ce mouvement, Raïssa avait passé entre lui et la porte, de sorte qu'au retour il la trouva qui lui barrait le passage.

Les convenances interdisant à un serviteur de rester en présence de ses maîtres, à moins que ce ne soit pour les servir, Vassili resta debout, sa casquette à la main, dans l'attitude de quelqu'un qui attend des ordres.

— Est-il vrai, Vassili, dit Raïssa, que tu étais au service de mon beau-frère Marsof quand il est mort?

Une pâleur livide s'étendit sur le visage du cocher. Il regarda la porte, puis la fenêtre, et enfin, toussant dans sa main pour déguiser l'altération de sa voix devenue soudainement rauque :

— C'est vrai, madame, dit-il.

— On m'a dit que c'est toi qui le conduisais le jour du malheur?

Raïssa parlait d'une voix si calme que le cocher reprit courage, pensant qu'il s'agissait de satisfaire un accès de curiosité féminine.

— C'est encore vrai, madame.

— Quand t'es-tu aperçu que ton maître était mort? fit la jeune femme sans regarder son serviteur. Elle jouait avec les glands de son ombrelle, et ne paraissait point autrement préoccupée.

— Comme tout le monde, répondit Vassili, d'une voix plus assurée : quand nous sommes arrivés devant la maison de ville, et qu'on a appelé le maître pour descendre.

— C'est alors seulement? Pendant la route, le maître n'avait point parlé?

— Il ne nous parlait guère en chemin, fit Vassili, et d'ailleurs, par ce froid...

— Combien êtes-vous restés de temps en route?

Vassili regarda plus attentivement la jeune femme, toujours impassible, et une vague terreur pénétra ses membres sous la forme d'un frisson.

— Je n'ai pas fait attention, répondit-il avec moins d'assurance.

— A quelle heure étiez-vous partis?

— A six heures du soir.

— Vous êtes arrivés...?

— A dix heures et demie.

— Il vous a fallu quatre heures et demie pour faire vingt-cinq verstes ?

Raïssa ne jouait plus avec son ombrelle, et son regard cherchait celui de Vassili.

— Le maître s'était arrêté chez la femme d'Ivan Moroza, dit-il, se raccrochant à un faible espoir.

Un grand silence se fit dans cette petite pièce, silence si profond qu'on entendait le tic-tac de la montre de Raïssa.

— Vous ne vous êtes pas arrêtés ailleurs? demanda la jeune femme.

— Non, madame, dit le cocher en baissant la tête.

Tikhone écoutait en silence, blême aussi de terreur, à la pensée de ce que sa maîtresse allait lui ordonner.

Après un court silence, Raïssa reprit d'une voix claire et nette :

— Le vieillard que voici prétend t'avoir vu dans la forêt, ce jour-là, après sept heures, et tu parlais avec Ivan Moroza.

Vassili jeta un regard désespéré autour de lui ; ses yeux farouches s'arrêtèrent sur le visage de Raïssa ; — mais il les baissa sous le regard ferme et assuré de la jeune femme. Il sentait bien qu'elle n'avait pas peur de lui.

— Qui a dit cela? fit-il d'une voix enrouée. C'est toi, vieillard? A ton âge, et si près de la mort, tu n'as pas peur de la justice du ciel, que tu peux ainsi mentir?

— Ne blasphème pas, cria Tikhone, n'invoque pas en vain la justice divine. — J'étais dans la forêt quand vous avez tiré le seigneur de son traîneau, j'y étais quand vous l'y avez remis... je sais tout!

Vassili leva fièrement la tête.

— Si tu sais tout, dit-il, tu sais aussi qui avait endormi le maître et quelle main m'a conduit au crime?

— Il dit la vérité, répliqua Tikhone en étendant la main vers le coupable, ce n'est pas lui qui avait préparé le crime. Qu'il raconte lui-même ce qui s'est passé, et tu verras, maîtresse, si lui ou moi nous mentons.

Raïssa se tourna vers le cocher. Nul ne sait ce que celui-ci lut sur son visage, mais il se redressa et ne sembla plus porter le fardeau de honte et de terreur qui l'écrassait l'instant d'auparavant.

— La femme d'Ivan Moroza, dit-il, avait endormi le seigneur avec un breuvage, un philtre, je ne sais quoi... je n'en avais pas connaissance, et je conduisais le maître à travers la forêt, quand Moroza se présenta devant moi. Est-ce vrai, vieillard?

— C'est vrai, affirma Tikhone avec un signe de tête; continue.

— Il me fit arrêter mes chevaux et me commanda de prendre le seigneur et de l'exposer à la gelée pour l'endormir à jamais. Je ne voulais pas; il me menaça de me tuer. Est-ce encore vrai?

— Continue, fit Tikhone avec le même geste.

— Que pouvais-je faire? Mourir aussi, sans profit pour personne? J'obéis au plus fort. Le seigneur s'endormit sans souffrir, et nul n'en aurait jamais rien su si ce maudit vieillard n'avait parlé. Dis, toi, que faisais-tu dans la forêt à cette heure et par ce froid, tel que nul chrétien n'eût osé s'y risquer, s'il n'avait été poussé par le diable?

— Je volais du bois, répondit tranquillement Tikhone.

Vassili baissa la tête.

— Maîtresse, dit-il, fais de moi ce que tu voudras; mais, si la justice me frappe, ce sera une insigne iniquité; sans Ivan Moroza, je serais innocent de tout crime.

— Pourquoi as-tu accepté le prix du sang? fit Raïssa de sa voix grave et pure.

Le serviteur coupable baissa la tête plus bas encore. Là, il était sans défense.

— Ta cupidité t'a perdu, continua la jeune femme; — toi aussi, dit-elle à Tikhone, tu as été frappé dans ta chair pour avoir voulu t'approprier le bien d'autrui: ton corps souffre; — mais celui-ci, — elle indiquait

Vassili — est plus malheureux que toi, car c'est son âme qui est malade, et cela ne se guérit pas.

Le silence régna derechef dans la petite chambre basse. Au dehors, le soleil de midi dorait le sable de la cour, les enfants jouaient, les mille bruits de la ferme remplissaient joyeusement l'air... Raïssa se sentit étouffer. Elle alla ouvrir la fenêtre, et l'air pur de la vie universelle entra aussitôt avec un rayon de lumière.

— Écoutez, dit-elle aux deux hommes consternés, qui la regardaient agir sans oser faire un mouvement : votre vie est dans mes mains. Non-seulement vous avez tué un innocent, mais vous êtes cause que la veuve a été soupçonnée, que ses amis et sa famille lui ont manqué, que son âme injuriée est, par votre faute, accablée d'une mortelle douleur. Si vous voulez achever de vivre en paix avec Dieu et vous-mêmes, il faut avoir le courage d'avouer votre faute à la face de tous, quand je l'ordonnerai.

— Nous serons envoyés en Sibérie, dit Vassili d'un air sombre.

Raïssa fit un signe négatif.

— J'obtiendrai votre grâce à tous les deux, si vous voulez avouer ; je vous le promets, et je vous rendrai assez riches pour que vous puissiez offrir autant de cierges que vous voudrez aux images miraculeuses. Vous aurez le pardon du Tsar sur la terre, et celui de Dieu dans le ciel.

Ce n'était pas à la légère que Raïssa avait invoqué le nom du Tsar; elle savait que ces âmes frustes la considéraient comme directement envoyée par l'Empereur, comme une sorte de mandataire toute-puissante, à laquelle rien n'osait résister.

— Fais ce que tu voudras, dit enfin Vassili. Depuis ce malheur, j'étais un autre homme, un malheureux qui n'osait plus penser à rien. J'ai passé tant de nuits sans dormir! A présent, je dormirai peut-être.

— La paix du Seigneur est sur ceux qui se repentent, dit Raïssa. Va, et sers-moi fidèlement.

Vassili s'inclina jusqu'à terre et sortit.

— Quand m'emmèneras-tu à Saint-Serge? dit Tikhone à sa bienfaitrice.

— Tu es bien pressé, répondit celle-ci. Attends encore, ce n'est pas fini.

XXXIX

Vassili s'en alla au bord de la rivière méditer sur les conséquences de son aveu; à vrai dire, il se sentait l'âme plus légère. Un crime est chose lourde à porter, surtout pour celui qui ne l'a ni conçu dans son intérêt personnel, ni exécuté pour satisfaire sa vengeance. Il

sentait bien que son existence future dépendait de Raïssa, et, chose étrange, il ne pensait point à souhaiter sa mort. Cette jeune femme lui paraissait en quelque sorte douée d'une puissance surnaturelle; une vague terreur se mêlait au respect qu'il ressentait pour elle; — le nom du Tsar, si habilement évoqué par Raïssa, achevait de convaincre le coupable qu'il était absolument à la merci de la jeune femme, maîtresse de le perdre ou de le sauver.

Pendant qu'il retournait ces pensées dans son cerveau de paysan obtus, il aperçut au loin Moroza qui revenait de la ville avec un chariot plein de provisions. Vassili se détourna pour l'éviter, mais il avait pris par la grande route, et dix minutes après, à son grand étonnement, il se voyait rejoint par Moroza, juché sur un des montants de la télègue; l'astucieux intendant avait pris un chemin de traverse.

— Depuis quand évites-tu tes amis? fit Moroza avec un mauvais sourire.

Vassili ne voulait pas répondre, mais ce rire le mit en colère.

— Tu n'es pas de mes amis, dit-il; passe ton chemin.

— C'est depuis que tu es si bien avec la comtesse que tu es devenu si fier? demanda Moroza d'un ton goguenard.

Vassili leva les épaules et lui tourna le dos.

— On voit bien des seigneurs aimer des paysannes, fit Moroza en faisant allonger le pas à son cheval pour rattraper Vassili, qui s'en allait à grandes enjambées; quand une comtesse aimerait un cocher, il n'y aurait rien là d'étonnant!

Vassili se retourna et cracha à terre en signe de mépris.

— Langue de serpent, démon, dit-il avec dégoût, il faut que tu baves sur tout ce qui t'entoure. Laisse là cette honnête femme, ou je...

Il fit un geste de menace, et Moroza arrêta son cheval.

— Eh! eh! comme tu prends feu! on ne peut plus seulement rire avec toi! Autrefois tu étais un bon vivant!... tu as bien changé!

Au lieu de lui répondre, Vassili lui jeta un regard chargé de haine.

— Tu es très-bien avec ta madame, voilà tout ce que je voulais dire, continua Moroza. Elle ne sort plus qu'avec toi. C'est très-bien; mais prends garde à elle. C'est une fine mouche. Pourvu que tu n'aies pas déjà bavardé!

Moroza parlait ainsi absolument sans raison : il était loin de se douter combien il était près de la réalité. C'était une simple précaution qu'il prenait; mais à la vue d'un mouvement de trouble que Vassili ne put maîtriser, il conçut une crainte plus sérieuse.

— Tu n'as pas bavardé, hein? fit-il avec insistance.

— Bel avantage que j'aurais à bavarder! répondit Vassili, avec un geste d'ennui.

— Écoute, frère, viens prendre une tasse de thé chez nous, dit Moroza subitement inquiet; viens, j'ai de bonne eau-de-vie...

— Grand merci, fit le cocher, ta ménagère prépare trop bien la boisson qu'elle offre à ses hôtes.

Sans attendre de réponse, il prit à travers champs, et fut bientôt hors de la portée de la voix.

Moroza rentra pensif chez lui. Sa femme l'attendait sur le seuil; à peine avait-il quitté les rênes qu'elle s'empressa de dételer le cheval. En un clin d'œil la télègue fut déchargée, remisée, le cheval eut du foin dans son râtelier et de la paille jusqu'aux genoux.

Les époux rentrèrent dans leur maison, et Mavra apporta sur la table le samovar fumant, préparé à l'avance.

— Tout va bien? demanda-t-elle laconiquement.

— Tout va bien à la ville, répondit Moroza. Mais il y a quelque chose... j'ai rencontré Vassili...

— Le cocher?

— Oui.

Les deux époux s'entre-regardèrent.

— Je n'ai rien pressenti de bon lorsqu'il est revenu par ici, continua Moroza; cette comtesse y voit trop clair, je n'aime pas cela.

— T'a-il dit quelque chose? demanda Mavra, soudain soucieuse.

Le paysan raconta sa récente entrevue jusque dans les plus petits détails.

Sa femme l'écoutait avec attention sans rien dire.

— Ce n'est pas bon, fit-elle quand il eut terminé. Il pourrait bien nous jouer un tour.

— Comment l'en empêcher? demanda l'intendant.

Mavra le regarda entre les deux yeux, et comprenant la portée de la question :

— Non, dit-elle; ce ne serait pas prudent. Ce qu'il faudrait faire, ce serait de nous hâter, sans quoi nous perdrons le fruit de nos peines. Il faudrait en finir avec ta belle-sœur; — Mavra sourit en prononçant ce mot, qu'elle accentuait avec dédain; — si elle n'était plus là, ce n'est pas le petit qui nous gênerait beaucoup : on nomme un tuteur; les tuteurs, ce n'est pas gênant, ils ne s'occupent jamais de rien.

— Oui, dit Moroza, mais comment se débarrasser d'elle? Encore les champignons? Cela n'a pas réussi l'autre fois.

—Non, fit Mavra d'un air résolu, pas les champignons. Mais on peut s'en débarrasser autrement... Les gens d'ici ne l'aiment pas déjà tant! C'est nous qu'ils aiment, c'est nous qui sommes les véritables maîtres!

Mavra avait relevé la tête avec orgueil. Elle se sentait vraiment maîtresse souveraine du village, où les

hommes n'obéissaient qu'à son mari, où les femmes ne prenaient conseil que d'elle.

Elle attira son mari dans un coin, et ils tinrent conseil. Le conseil dura longtemps, et quand ils furent d'accord, Moroza se coucha sur un banc et s'endormit. Sa femme sortit doucement.

La journée était belle et chaude, et le soleil baissait déjà ; Hélène Marsof s'était décidée à tenter une de ces promenades qu'elle faisait de temps en temps, et elle allait franchir la porte de son jardin, toujours accompagnée de son petit garçon, lorsque Mavra se présenta devant elle.

— Tu vas te promener? dit-elle respectueusement.

— Oui; que te faut-il? répondit sèchement Hélène.

— Puisque tu vas te promener, aurais-tu la bonté de passer dans nos villages et de regarder les puits? L'eau baisse si vite, à cause des chaleurs, sans doute, que nous craignons de ne pouvoir abreuver le bétail la semaine prochaine. Ton défunt mari avait parlé autrefois de creuser une rigole pour amener l'eau de la rivière; il faudra peut-être s'y décider. Mais on ne peut rien faire avant que tu aies vu.

— C'est bien, dit madame Marsof, j'irai en revenant.

Elle prit son fils par la main et se dirigea du côté des champs.

Mavra suivit de l'œil la silhouette élégante et sé-

vère qui se découpait en noir sur le fond doré du ciel.

— Va, dit-elle, va, fais ta tournée; tu creuses toi-même le trou où tu tomberas demain.

C'était un samedi soir, les paysans étaient rentrés de bonne heure de leurs travaux, afin de se rendre au bain. Le bain de vapeur est le vrai plaisir, le seul délassement du peuple russe. Le bain et la balançoire, voilà à peu près les seules distractions que l'on connaisse au village, à l'exception des chœurs mimés que les jeunes filles chantent le dimanche en tournant lentement sur le gazon.

En l'honneur du bain, chacun était donc revenu de bonne heure. Les matrones avaient chauffé le calorifère, l'eau bouillonnait dans le réservoir, et les balais de bouleau, prêts à remplir leur office, c'est-à-dire à flageller solidement les amateurs, étaient rangés sur les bancs de bois passés à la lessive. Mais la femme chargée ce jour-là de chauffer le bain avait trop bien fait les choses; à l'instigation de Mavra, elle avait si peu ménagé le bois que l'entrée du bain était interdite pendant deux heures encore, sous peine d'asphyxie. Le village, fort vexé de devoir attendre, avait commencé par murmurer. Les hommes se baignent d'abord, — les femmes viennent ensuite, et s'arrangent comme elles peuvent avec ce qui reste d'eau et de chaleur; les hommes, naturellement, étaient les plus

impatients, bien qu'ils dussent être servis les premiers; mais ceci est dans l'ordre.

Des groupes de désœuvrés s'étaient formés partout : près de la maison de bains, sur la place, partout où trois ou quatre personnes pouvaient se réunir. On n'y disait pas grand'chose ; — le paysan russe n'est pas bavard ; — on regardait à droite et à gauche, et l'on supputait le produit de la prochaine récolte.

Hélène Marsof parut à l'entrée du village ; son fils marchait auprès d'elle, portant un gros bouquet d'herbes et de fleurs sauvages. A la vue de ces groupes, la veuve se sentit mal à l'aise ; on ne l'aimait pas, elle le savait ; sa conscience ne lui reprochait rien, cependant, et elle souffrait de cette injustice de ceux-là mêmes à qui elle faisait le plus de bien. Elle passa, triste et digne comme toujours, saluant à droite et à gauche d'une inclination de tête. Les hommes avaient ôté leurs chapeaux et se tenaient immobiles, mais aucune marque de déférence ou de sympathie ne se joignait à cet hommage forcé.

— Maman, dit Sacha, voici un puits.

Hélène suivit son petit garçon et se pencha sur l'orifice carré, fait de rondins de bois.

— Je ne vois pas que l'eau ait tant baissé, dit-elle plutôt à elle-même qu'à son enfant. Voyons les autres.

Elle se dirigea vers un autre point du village, suivie

dans cette évolution par les regards curieux des paysans, qui ne comprenaient rien à ce manége.

— Que fait-elle? se demandaient-ils les uns aux autres.

Une voix mystérieuse sortit d'un groupe.

— Elle ensorcelle les puits, dit quelqu'un.

— Quelle bêtise! répondit un autre.

— Nous le verrons bien, fit un troisième.

— Le bain est prêt, cria la voix grêle d'un garçonnet accouru au grand galop de ses pieds nus.

Les hommes se dirigèrent en masse vers la maison de bains et trouvèrent là madame Marsof, mesurant avec une perche la profondeur de la source qui alimentait le réservoir.

Un murmure sourd se fit entendre lorsqu'elle retira la perche de l'eau bourbeuse. Surprise, elle se retourna... Les paysans étaient restés immobiles à la regarder.

— Adieu, leur dit-elle, avec un signe de tête, et elle se dirigea vers sa maison.

Ils la suivaient des yeux, et plus d'un grommela entre ses dents autre chose qu'une bénédiction; mais elle était trop loin pour entendre.

XL

Le lendemain matin, Sacha toussait un peu; la promenade de la veille l'avait fatigué; son sommeil n'avait pas été tranquille; sa mère le laissa dormir et resta auprès de lui.

Le premier coup de la messe sonna à neuf heures et demie, sans réveiller le petit dormeur. Hélène prit le parti de ne pas aller à l'église ce matin-là; elle envoya ses servantes et toute sa maison, ne gardant auprès d'elle qu'une seule femme pour l'aider en cas de besoin, et elle s'assit auprès de la fenêtre.

Quelques instants plus tard, l'enfant s'éveilla. Le repos lui avait fait grand bien. Ses yeux bleus cherchèrent d'abord sa mère, à laquelle il cria un joyeux bonjour. Puis il envoya un baiser au portrait de son père : c'est Hélène qui lui avait appris à le faire quand il était tout petit, pendant les longues et fréquentes absences de l'époux volage.

La femme de chambre vint habiller le petit garçon, et madame Marsof se remit à la fenêtre. L'heure s'écoulait; Sacha avait bu la tasse de lait qui formait son premier repas, et il s'était approché de sa mère,

qui le tenait tendrement serré contre elle. Ils regardaient tous deux la place, devant l'église, où la foule allait bientôt se répandre au sortir de la messe. Les coups de cloches qui annoncent la fin de l'office retentirent enfin; quelques ménagères plus pressées que les autres se hâtèrent de regagner leurs demeures, puis, peu à peu, le village entier se trouva réuni sur la place.

C'est l'heure où l'on se voit, où l'on cause. Les paysans des villages qui n'ont pas d'église sont venus dans leurs télègues soigneusement lavées; les petits chevaux ont été bien étrillés, leur poil est reluisant et leur crinière en ordre. On échange le peu d'idées et de renseignements qui ont cours dans les campagnes, et c'est le moment où le paysan russe se rapproche véritablement le plus de la vie des paysans des autres pays de l'Europe.

Hélène et son fils suivaient avec intérêt le mouvement continu de cette foule bariolée. Les chemises blanches, les jupons rouges des filles, les coiffures des femmes mariées, en forme de mitre, brodées d'or et de petites perles fines, les voiles épais de toile brodés en rouge ou tout ouvrés de jours faits à la main, les colliers de verroteries étagés sur la poitrine, tout ce dévergondage de couleurs, de reflets et de voix luisait et bruissait au soleil. Tout à coup, une ménagère effarée se précipita au milieu des groupes, criant

quelque chose qu'Hélène ne put entendre. La foule se massa autour d'elle; au plus fort de ses doléances, un paysan survint, aussi bouleversé, puis un troisième.

— Qu'est-ce qu'ils ont, maman? demanda Sacha.

— Je ne sais pas, répondit la mère. Il doit s'être passé quelque chose.

Le bruit grandissait, des cris hostiles s'adressant à on ne sait qui sortaient de la foule furieuse. Hélène appela sa femme de chambre, elle avait disparu.

— Allons voir ce que c'est, maman, fit Sacha en sautant joyeusement.

Hélène regarda par la fenêtre; tous les yeux, tournés vers elle, tous les gestes la désignaient; regards et gestes avaient une signification menaçante. Sans savoir pourquoi, elle ferma la fenêtre. Le bruit grandit aussitôt et redoubla.

— Qu'est-ce que tu as, maman? dit l'enfant en se serrant contre Hélène.

— J'ai peur! dit celle-ci, prêtant l'oreille à des clameurs où elle était désormais sûre de distinguer son nom.

Sur la grande place, l'agitation était à son comble. Au sortir de la messe, une femme des premières rentrées avait trouvé son veau nouveau-né mort à côté de l'auge pleine d'eau où il se désaltérait. Dans son épouvante, elle était venue annoncer cette nouvelle à ses commères. Presque au même moment, un paysan

avait trouvé son chien mort dans la cour; un troisième avait perdu une brebis.

Le village entier, plein de stupeur, accueillit d'abord ces nouvelles comme un coup du ciel. Les paysans russes sont fatalistes, mais superstitieux; ils cherchèrent une explication, et le mot de la veille se fit entendre, soufflé cette fois par Moroza.

— Les puits sont ensorcclés, dit-il à voix basse.

— Ensorcelés? Empoisonnés! cria un autre.

La foule entière répéta : Empoisonnés!

Mille rumeurs circulèrent aussitôt dans les groupes, serrés en un sœul nœud. On avait vu la dame la veille agiter les puits en prononçant des paroles. Au vu et au su de tout le village, elle s'était promenée de long en large avec son fils, qui portait des herbes, des herbes à maléfices, bien entendu.

— Empoisonnés? cria une voix par-dessus le tumulte, ce ne serait pas son coup d'essai! Il n'y a pas si longtemps que son fils était malade.

— Et le seigneur qui est mort si singulièrement! cria un autre.

C'est alors qu'Hélène avait fermé sa fenêtre.

Ivan Moroza et sa femme attisaient la colère publique; les habitudes réservées d'Hélène devenaient autant d'arguments contre elle; on ne la voyait jamais visiter personne : le matin même, elle n'avait pas osé entrer à l'église.

— C'est une réprouvée ! Elle passe ses nuits à composer des poisons ! On voit de la lumière à ses fenêtres même quand le soleil se lève.

— Elle nous fera tous périr ! cria-t-on. Nous ne pouvons plus boire, le bétail est perdu !

A l'idée du bétail perdu, la colère devint de la rage. Cette masse hurlante, affolée, se précipita vers la demeure d'Hélène. Les paysans des villages voisins, où les puits n'avaient pas souffert, suivaient le mouvement des autres, et criaient au moins aussi fort.

— A mort la sorcière ! cria quelqu'un. Dans de tels cas, on ne sait jamais qui a crié le premier.

— A mort ! répéta la foule, emportée comme par une trombe. La houle populaire s'abattit au seuil de la maison Marsof. Les domestiques, effarés, s'étaient sauvés on ne sait où ; Hélène, seule, vêtue de noir comme toujours, avec son fils à la main, se détachait sur le seuil, comme l'effigie du malheur noblement porté.

— Qu'y a-t-il ? dit-elle de sa voix bien timbrée, qui tremblait légèrement, plus d'indignation que de frayeur.

— Sorcière ! cria une voix aiguë dans les derniers rangs.

La masse avança de deux pas en répétant : Sorcière !

Hélène s'avance un peu sur le perron. Cinq marches seulement la séparaient des agresseurs.

— Que vous ai-je fait? Moi, sorcière! Vous êtes fous!

— Tu as empoisonné les puits, on t'a vue hier.

Hélène secoua lentement la tête.

— Mavra Moroza m'a dit que vous n'aviez plus d'eau; j'ai été le voir par moi-même; je n'ai pas fait autre chose.

— Et ton mari que tu as tué, et ton fils que tu as empoisonné!

Hélène saisit son fils dans ses bras.

— Que Dieu nous frappe ensemble, dit-elle, si ce que vous dites est vrai!

Un silence se fit. La foule hésitait. Moroza, qui se tenait sur le bord du groupe, cria de loin :

— Pas de paroles; retire le maléfice que tu as jeté sur les puits.

— Je n'ai rien fait, s'écria Hélène; vous êtes des misérables, et vous irez tous en Sibérie, toi le premier, Moroza!

Cette parole perdit tout. Le peuple affolé, comprenant qu'il était en danger, se rua sur le perron. Hélène poussa son fils dans le vestibule, ferma la porte sur lui et se mit en travers, les bras étendus. Ses yeux brillaient d'un feu sombre; elle était décidée à mourir, mais à résister jusqu'au dernier souffle.

— Le feu, cria Moroza, le feu à la sorcière!

Le peuple cria : Le feu! On apporta des fagots, des

étoupes; mais personne n'osa toucher à Hélène, toujours immobile, les bras étendus.

— Dieu vous punira, dit-elle. Sa voix ne tremblait plus, et ses lèvres bleues parlaient aisément. Dieu ensuite, mais d'abord le Tsar.

— Ne blasphème pas, cria un butor, repens-toi!

Un sourire de mépris et de pitié éclaira le visage de la veuve, qui ne daigna pas répondre.

Un grand bruit se fit entendre, la foule se retourna pour voir; la calèche de Raïssa, conduite par Vassili, arrivait au grand galop. Le cocher, sans crier gare, poussa ses chevaux dans la foule. Des cris et des imprécations retentirent, mais ni lui ni Raïssa n'étaient disposés à s'inquiéter pour si peu. La masse s'était divisée, bon gré mal gré; Raïssa arriva jusqu'au perron; près d'elle siégeait Tikhone, grave et roide. Quelques blessés avaient roulé dans la poussière, ce qui les avait calmés.

— Fous que vous êtes! cria Raïssa en sautant à bas de la calèche. Vous voulez donc tous aller en Sibérie?

La Sibérie, dans la bouche de Raïssa, avait un tout autre sens que dans celle d'Hélène. Le jeune comtesse Gretsky était envoyée du Tsar, elle avait le droit de parler Sibérie, tandis que l'autre...

— Ta belle-sœur a empoisonné nos puits, cria un forcené que les chevaux n'avaient point atteint.

— Vos puits? Elle a empoisonné vos puits comme

elle a empoisonné son mari! s'écria Raïssa. Voulez-vous savoir celui qui a empoisonné l'un et les autres, qui est le satan qui vous perdra tous? Le voilà!

Elle indiquait Moroza, qui cherchait vainement à se dissimuler dans la foule.

— Moroza! cria-t-on tout d'une voix, avec l'accent de la plus vive surprise.

— Oui, Moroza! Et voici les témoins de son crime. Ces deux hommes l'ont vu tuer le maître. Est-ce vrai, vous autres?

Tikhone et Vassili se découvrirent et répondirent.

— Devant Dieu, c'est vrai.

— Il a empoisonné votre maître, et l'a fait geler après, pour que son crime restât impuni. Et c'est lui, lui-même, qui a osé accuser sa maîtresse! Pauvres imbéciles que vous êtes, vous croyez toutes les bêtises qu'on vous débite!

— Tu mens! cria Mavra, en fendant la foule.

Elle se planta en face des deux femmes, et d'une voix sifflante :

— Tu en veux à mon mari, tu le calomnies, tu as suborné des témoins, — mais cela n'empêche pas qu'elle a empoisonné les puits. Du feu, vous autres! finissons-en!

Des clameurs hostiles reprenaient...

— Brûlez-moi donc avec elle! s'écria Raïssa en saisissant dans ses bras sa belle-sœur presque évanouie

On hésita. Brûler Hélène, cela allait tout seul, — mais brûler la jeune comtesse, l'envoyée du Tsar, c'était autre chose. Et puis Vassili avait une manière de contenir ses fougueux chevaux noirs qui rendait son voisinage bien désagréable. Raïssa profita de son avantage :

— Au nom du Tsar, cria-t-elle, et sa voix atteignit jusqu'aux limites les plus éloignées de la foule déjà dispersée, — qu'on arrête Morosa et sa femme. Ils répondront de leur crime devant la justice et le trône!

On ne sait pourquoi, les plus chauds amis de Moroza se trouvèrent soudain transformés en gardes du corps; sa femme et lui furent entourés d'un groupe compacte au sein duquel il ne leur fut plus possible de bouger.

Fadéi accourut hors d'haleine, précédant un petit équipage bas traîné par deux chevaux, à la vue duquel tout le monde décampa avec une rapidité prodigieuse ; les écloppés de la calèche avaient retrouvé leurs jambes pour s'enfuir.

— Le stanovoï! criait Fadéi tout enroué.

Le stanovoï, à la fois commissaire de police rural et dispensateur de coups de fouet sous l'ancien régime, était plus redouté que l'Antechrist. Quand il descendit de son drochki, il n'avait plus devant lui que de fidèles serviteurs de la bonne cause, qui tenaient solidement les époux Moroza.

Hélène avait tout à fait perdu connaissance. Raïssa

la fit porter dans la maison, où l'on trouva le pauvre Sacha en proie à des sanglots inextinguibles. Les larmes et les baisers de l'enfant rappelèrent sa mère à la vie beaucoup mieux que les moyens usités en pareil cas.

— Sont-ils partis? murmura-t-elle quand elle eut repris connaissance.

— Le stanovoï y met bon ordre, répondit Fadéi, qui allait et venait comme chez lui.

— Comment le stanovoï se trouve-t-il là? demanda madame Marsof en revenant à la réalité.

— C'est la jeune comtesse qui l'a fait chercher cette nuit, quand elle a entendu parler de puits et de sorcellerie hier soir... Elle a une tête comme personne, voyez-vous, fit-elle d'un air entendu. Ce n'est pas pour rien que le Tsar nous l'a envoyée. Il savait bien ce qu'il faisait!

Raïssa rentrait en ce moment, après avoir donné au stanovoï les éclaircissements nécessaires.

— Ma sœur, dit Hélène en lui tendant les bras, mon fils et moi, nous te devons la vie!

En entendant ces mots, Raïssa fondit en larmes. Le ciel s'ouvrait pour elle; jamais Hélène n'avait plus ressemblé à son frère.

XLI

L'automne était venu, le vent d'octobre soufflait dans les arbres. L'affaire des Moroza n'avait pas été longue; le seul fait d'excitation à la révolte contre la domination seigneuriale suffisait pour les faire envoyer en Sibérie. Ils furent condamnés aux mines. Ce genre de châtiment n'avait rien de commun avec l'exil simple dans lequel le comte Gretsky et ses amis pouvaient se procurer toutes les consolations que donne la richesse.

Cependant, en prenant connaissance de l'arrêt qui frappait ses ennemis, Hélène Marsof ne put retenir un soupir.

— La Sibérie! dit-elle. La Sibérie pour ceux-là, comme pour mon frère!

Raïssa devinait ce pénible sentiment : elle eût donné toute sa vie pour l'épargner à sa belle-sœur; mais ici, elle était impuissante.

— On dirait que je n'ai de puissance que pour punir! dit-elle un soir après avoir longuement médité à sa fenêtre.

Madame Marsof était venue chez elle ce soir-là,

comme elle le faisait souvent; désormais Sacha dormait seul en paix dans son petit lit; sa mère pouvait quitter le logis sans alarmes; ses serviteurs lui étaient devenus aussi dévoués qu'ils avaient été ingrats. Ici encore n'accusons point la nature humaine : ces âmes ignorantes, après avoir cru au mal, s'efforçaient de racheter leur erreur par une soumission sans bornes.

En entendant cette parole, qui trahissait un découragement si profond, Hélène s'approcha de sa belle-sœur et lui prit la main.

— Et moi, dit-elle, m'as-tu fait du mal, à moi?

Les deux jeunes femmes s'étreignirent avec force. Chacune sentait désormais qu'elle avait une amie à toute épreuve.

Raïssa secoua cependant la tête avec tristesse.

— Ton frère est là-bas, murmura-t-elle; c'est un chagrin que tu me dois.

— Non, fit Hélène, pas à toi, à lui seul. Nous sommes violents et têtus, dans notre famille. Pourtant, je crois bien qu'il se repent.

Raïssa leva la tête comme en attendant une explication; sa belle-sœur continua :

— Il se repent au fond de lui-même; il serait bien injuste s'il t'en voulait encore après ce que tu as fait pour moi et pour lui.

La jeune comtesse garda le silence... A quoi bon de

vaines paroles? Qui pouvait guérir la plaie de son cœur?

— Tu penses bien, reprit madame Marsof, que je lui ai écrit ce qui s'est passé et comment tu m'as arrachée à la mort la plus horrible.

Raïssa serra la main de la veuve, qui ne pouvait parler de cet événement sans être reprise d'un tremblement nerveux.

— Il y a déjà trois mois que je lui ai écrit, reprit-elle, et, hier, j'ai reçu sa réponse.

Cette fois, c'est la main de Raïssa qui trembla dans celle de madame Marsof.

— J'ai reçu sa réponse... il te remercie de tout son cœur pour ce tu as fait pour moi; il dit que lui-même n'aurait jamais eu tant de courage, de persévérance et de présence d'esprit...

— Il ne m'a pas écrit, murmura Raïssa en détournant la tête.

Hélène garda le silence.

— Ma tante Gretsky te remercie aussi; elle t'écrira.

Raïssa inclina la tête pour remercier, mais elle ne trouva point de paroles.

— Sais-tu qu'on t'admire beaucoup à Pétersbourg? continua madame Marsof, en cherchant à relever le moral évidemment affecté de sa belle-sœur. L'Empereur a daigné exprimer son approbation pour la conduite que tu as tenue; tous ceux qui t'avaient

blâmée autrefois te portent aux nues; si tu voulais retourner là-bas, tu serais plus choyée qu'une grande-duchesse.

— Je resterai ici, répondit Raïssa d'une voix si singulière que madame Marsof se pencha pour voir son visage.

— Tu pleures? s'écria-t-elle. Qu'as-tu?

Lasse d'une si longue contrainte, heureuse enfin de trouver un cœur ami, auquel elle pût confier sa peine, Raïssa s'abandonna à ses larmes et pleura longtemps sur l'épaule de sa belle-sœur.

— D'où vient ta peine? demandait celle-ci, étonnée d'un tel abîme de douleur.

— Ton frère me hait, murmura Raïssa.

Hélène, étonnée, n'osait rien dire. Cependant, à la fin, elle demanda bien bas:

— Et toi?

— Moi, je l'aime! fit bravement Raïssa en comprimant son cœur troublé sous sa main glacée.

Hélène n'avait pas prévu cela. Dans sa vie honnête de femme mariée et de veuve en deuil, elle ne s'était jamais demandé quels pouvaient être les sentiments d'une épouse placée dans la situation exceptionnelle de Raïssa. Elle avait d'abord cru que la jeune femme haïssait son mari. Ensuite, voyant qu'elle ne témoignait de sentiments de haine ni à elle ni aux siens, elle s'était contentée de croire à de l'indifférence.

Elle avait attribué le dévouement de Raïssa à sa cause à une générosité personnelle, naturelle à un beau caractère... Voici qu'un sentiment nouveau, inconcevable, se révélait à elle. Comment, quand Raïssa avait-elle pu éprouver de l'amour pour cet époux, si bizarrement entré dans sa vie?

Après avoir réfléchi quelques instants, elle résuma tous ses sentiments en une seule question :

— Comment se fait-il que tu l'aimes?

— Je l'aime, dit Raïssa, parce qu'il est mon mari. Quel homme pourrais-je aimer, sinon celui que Dieu et le Tsar m'ont donné pour époux?

— Mais alors, fit Hélène de plus en plus surprise, si tu l'aimes, pourquoi vivre séparés? Je pensais que tu le haïssais?

Raïssa secoua douloureusement la tête.

— C'est lui qui me hait; il me hait au point que, jusqu'à ce jour, je ne sais pas si c'est lui qui devrait être mon époux ou un autre.

Alors Hélène apprit ce qu'elle avait toujours ignoré, ce que tout le monde ignorait comme elle : le cruel silence de son frère avec Raïssa. On avait pensé que la justice impériale avait frappé le vrai coupable; qui eût pu croire que Gretsky se laisserait immoler s'il n'était pas responsable de la faute?

— Et il n'a pas voulu te le dire? fit la veuve, pen-

sive. C'est horrible. Je ne le croyais pas méchant, cependant!

— Pense s'il devait m'en vouloir! répondit Raïssa avec vivacité. Il perdait tout à cause de moi, et se voyait lié pour toujours à celle qu'il considérait comme son ennemie!

— Alors, soit! Mais depuis?

— Depuis... nous sommes séparés!

— C'est toi qui le défends et moi qui l'accuse, fit Hélène avec un sourire; nous avons interverti les rôles. Pauvre Raïssa!

— Oui! pauvre Raïssa! répliqua celle-ci avec un soupir; je suis condamnée à ne jamais penser à mon mari sans honte et sans horreur. Et si ce n'est pas lui!...

En rentrant chez elle le soir même, Hélène écrivit à son frère une longue lettre de reproches, où elle lui représentait ce que son silence avait d'odieux. Mais cette lettre ne fut pas lue par Valérien, car la poste ne partait alors que deux fois par mois, et bien des événements devaient précéder son arrivée au lieu d'exil.

XLII

Les deux belles-sœurs déjeunaient un matin avec Sacha, dans la jolie salle à manger de la maison Gretsky. La première neige était tombée la veille, et le froid commençait à piquer.

Tout à coup un bruit de chevaux et d'équipages se fit entendre au dehors, et Fadéi, tout ahuri, se précipita, avec le respect dont il ne se départait jamais en présence des deux dames.

— Son Excellence la princesse Manourine ! balbutia-t-il.

— La princesse Manourine? répéta Raïssa, qui cela peut-il être?

— C'est celle qu'on appelle à Pétersbourg la princesse Adine, expliqua madame Marsof. Que vient-elle faire ici?

— Reçois au salon, dit Raïssa à Fadéi; j'y vais.

— Elle est toute reçue, madame, répondit le vieillard effaré. Elle est entrée comme chez elle, et elle a donné ordre de déballer ses malles; il y en a plein le vestibule.

Les deux jeunes femmes se regardaient stupéfaites. Tout à coup Hélène s'écria :

— Elle est née Rézof! Il est arrivé quelque chose là-bas!

Raïssa courut aussitôt à la porte du salon et entra précipitamment.

A son apparition, la princesse Adine, car c'était elle, se jeta dans ses bras, puis passa avec la même rapidité dans ceux d'Hélène.

— Ah! mes chères, s'écria-t-elle, que j'ai fait de chemin pour vous trouver!

Fort étonnées de ces démonstrations de tendresse, les deux jeunes femmes interdites ne pensaient pas à lui dire de s'asseoir; la princesse Adine se laissa tomber sur un canapé.

— Figurez-vous que c'est mon mari qui m'a envoyée. C'est bien la première fois de sa vie qu'il songe à m'ordonner quelque chose qui me fasse plaisir! Mais d'abord, c'est vous qui êtes Raïssa Gretsky? On a bien raison de dire que vous êtes belle! Je ne m'étais pas imaginé vous trouver si jolie. Vous êtes très à la mode, ma chère, tout le monde raffole de vous! On ne vous appelle plus que la noble Raïssa, la sublime Raïssa! Positivement! Est-ce que c'est vrai que vous avez empêché les paysans de mettre le feu à la maison de madame Marsof? C'est vrai? Je croyais que c'était

un conte, vous savez, une légende! Ah! c'est vrai? Vous avez dû avoir bien peur!

Les deux jeunes femmes avaient fini par se résigner a attendre la conclusion du discours de la princesse Adine; mais voyant que cette conclusion menaçait de tarder indéfiniment, Raïssa ramena doucement la pensée vagabonde de la jolie princesse à son point de départ.

— C'est monsieur votre mari qui vous a envoyée? dit-elle avec grâce.

— Oui! N'est-ce pas que ce n'est pas croyable? C'est lui-même : et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que lui, qui m'avait empêchée de venir déjà une fois, me pressait tellement que, si je l'avais écouté, je serais partie en robe de chambre, sans une seule petite toilette; mais j'ai pris douze heures pour faire mes malles.

— Le motif qui vous amène est donc bien sérieux pour que le prince vous ait envoyée avec tant de hâte? fit Hélène de sa voix grave.

— Comment! je ne vous l'ai pas dit? s'écria Adine en bondissant sur ses deux pieds. Mais la fièvre typhoïde est à Omsk; nos exilés sont en plein foyer de contagion, et mon frère en est atteint!

Les belles-sœurs s'entre-regardèrent consternées.

— En pleine contagion, vous dis-je, et pas un médecin intelligent; il n'y a que les ânes qui consentent

à aller là-bas; pas une garde-malade! Ils se soignent les uns les autres.

— Que voulez-vous de moi? dit Raïssa de sa voix émue et cependant tranquille.

— Je viens vous supplier, au nom de madame Sabakine et de notre tante Gretsky, d'aller demander à l'Empereur la grâce de nos exilés. Il ne peut pas vous refuser, c'est impossible; mais il n'y a que vous qui puissiez l'obtenir.

Raïssa regarda sa belle-sœur, qui, à sa question muette, répondit simplement :

— Pars tout de suite.

— Je pars, dit-elle. Je vous remercie d'être venue, princesse; retournez-vous avec moi?

— Comment! déjà? quelle femme extraordinaire vous faites! Vous partez comme cela sans avoir fait de préparatifs?

Raïssa, d'un geste, exprima clairement que les préparatifs lui étaient fort inutiles, et quitta sa visiteuse pour ordonner le départ.

Pendant qu'on réunissait à la hâte quelques effets et qu'on attelait la grande voiture de voyage, madame Marsof avait conduit la princesse à une chambre d'ami, et l'avait laissée aux soins de sa toilette. Elle se hâta d'aller retrouver Raïssa, qui relevait ses derniers comptes sur ses livres, tout en donnant des ordres pour son absence.

Hélène attendit patiemment que sa belle-sœur eût congédié tous les serviteurs, et quand elle se trouva enfin seule avec elle, elle lui dit :

— Tu pars, c'est bien ; obtiens leur grâce, — je ne crois pas qu'on te la refuse ; mais si tu m'en crois, ne perds pas de temps à l'envoyer.

— J'irai là-bas, conclut Raïssa ; crois-tu que je m'en rapporterais à des étrangers? Les minutes sont précieuses ! Et s'il allait être malade, s'il mourait.....

Hélène serra silencieusement sur son cœur sa sœur, son amie.

— Dieu est avec toi en tout ce que tu fais, dit-elle ; je crois parfois que tu es un de ses anges.

Raïssa descendit bientôt, vêtue de noir, prête pour un long voyage, et sereine comme toujours, mais très-pâle.

Une fois de plus elle partait pour l'inconnu, et quel inconnu redoutable !

— Déjà ? s'écria la princesse, qui prenait le thé, tranquillement installée dans la salle à manger. Déjà ? J'avais pensé qu'il vous faudrait au moins deux jours pour vous préparer à ce voyage !

— Les malades n'attendent pas, répondit Raïssa. Mais si vous êtes fatiguée, princesse, restez chez nous Ma belle-sœur sera très heureuse de vous tenir compagnie.

Hélène tremblait que la princesse n'acceptât cette

invitation, pourtant inévitable. Adine regarda tour à tour les deux jeunes femmes.

— Non, dit-elle à Raïssa, vous êtes une femme trop extraordinaire! Il faut que je m'en retourne avec vous. C'est une occasion unique de faire votre connaissance à fond.

La prétention d'Adine de faire à fond la connaissance de la jeune comtesse arracha un sourire à Hélène, malgré la gravité des circonstances.

Fadéi s'était juché sur le siége, à côté du cocher.

— Comment! tu viens aussi? s'écria Raïssa en arrivant sur le perron, couvert d'une mince couche de neige, malgré les efforts réitérés d'un balai toujours en mouvement.

Fadéi découvrit humblement sa tête grise et jeta à sa maîtresse un regard suppliant.

— Mais nous irons très-loin, personne ne sait jusqu'où! A ton âge? Y penses-tu bien?

— Maîtresse, dit le vieillard d'une voix pleine de larmes, laissez-moi vivre et mourir au service de mon maître!

Raïssa ne répondit pas, mais un geste de sa main apprit au vieux serviteur que sa prière était exaucée Un dernier regard, un dernier sourire à Hélène, qui tenait son fils par la main, sous la neige fine et brillante, et les équipages s'ébranlèrent. Au bout de quelques minutes, Raïssa regarda en arrière la maison

qui avait eu tant de part dans sa destinée; la neige formait un rideau mouvant, au travers duquel il était impossible de rien distinguer.

— Vers l'inconnu! pensa-t-elle en étouffant un soupir.

XLIII

La conversation d'Adine, très-décousue, était fort amusante : Raïssa apprit par elle une foule de particularités intéressantes sur les notabilités de Saint-Pétersbourg; elle recueillit aussi nombre de renseignements précieux sur la toilette des dames et le meilleur moyen de guider les maris; mais ces renseignements ne devant pas lui servir pour le moment, elle les mit à part.

Malgré la causerie toujours facile et récréative de la princesse, Raïssa trouvait le temps long; aussi salua-t-elle avec joie les clochers de Pétersbourg, quand ils se découpèrent à l'horizon sur le ciel blanchâtre des jours d'automne.

A peine arrivée, elle se rendit chez la comtesse Gretsky, et, cette fois, elle fut reçue à bras ouverts.

— Vous êtes une femme, une vraie femme, dit la vieille comtesse à cette nièce qu'elle n'avait pas choisie.

Vous honoreriez un trône; je suis heureuse et fière de vous compter au nombre des miens. Et si mon neveu ne se conduit pas avec vous comme il le doit, — c'est à lui que ma maison sera fermée.

L'audience impériale fut bientôt accordée; on ne demandait qu'à pardonner en haut lieu. D'ailleurs la conduite de Raïssa pendant ses années d'épreuve méritait bien une récompense, et puisque cette récompense était pour elle le retour de son mari!... Étrange fantaisie! pensèrent les uns. Hypocrisie! pensèrent les autres. Au palais, on ne chercha pas tant de malice; on se dit tout simplement que Raïssa avait une belle âme et qu'elle aimait à faire le bien.

Personne ne songea qu'elle pouvait aimer son mari.

La grâce obtenue, il lui fallait encore la permission d'aller la porter elle-même.

— Elle-même? dit l'Empereur, quand la comtesse Gretsky lui présenta cette requête. Une jeune femme, à cette saison où les chemins sont si dangereux! C'est pousser le dévouement jusqu'à l'héroïsme!

La permission fut pourtant accordée; et la comtesse Gretsky, son vieux cœur battant d'émotion et de joie, l'apporta à sa nièce, qui attendait, pleine d'angoisse. En voyant le papier dans les mains de sa tante, Raïssa sentit se fondre le masque de glace sous lequel depuis plusieurs jours elle cachait ses inquiétudes, et les larmes coulèrent librement.

— Je pars ce soir, dit-elle.

— Allez, ma fille, allez, répondit simplement la vieille dame. Là où le chemin vous manquerait, vous trouveriez des ailes pour vous porter !

Raïssa partit, toujours accompagnée par son vieux Fadéi.

Pendant des jours et des nuits interminables, le traîneau bas et couvert qu'en Russie on appelle un *vazok* vola sur la neige fraîchement tombée ; plus d'une fois le chasse-neige enveloppa dans ses tourbillons l'équipage et les espérances de Raïssa ; elle passa par des chemins où les caravanes n'osaient se risquer ; pendant des nuits entières, des bandes de loups affamés coururent à côté de son traîneau, attendant une défaillance des chevaux ou une frayeur des hommes... Rien de tout cela n'émut Raïssa.

Au loin, derrière les montages, au bout des plaines neigeuses, au delà des longues forêts sombres, — elle voyait une cabane de rondins, dans laquelle gisait agonisant, mort peut-être, l'homme qui avait refusé de lui donner la paix ; — et elle sentait que si cet homme mourait, elle n'aimerait plus la vie.

Un soir, elle approchait du but de son voyage ; quelques heures seulement la séparaient du lieu d'exil : une pensée épouvantable traversa son esprit pour la première fois.

— Si ce n'est pas lui, se dit-elle, c'est un des deux

autres, et je vais me trouver face à face avec lui, sans le connaître. Mais cet homme saura, Valérien aussi saura ! Quel abîme de honte !

Raïssa mit ses mains sur ses yeux pour conjurer cette image odieuse d'une honte imméritée, et, pour la première fois, elle regretta la pensée de dévouement qui l'avait fait venir. Mais il était trop tard pour reculer ; d'ailleurs la grâce était là, pliée dans son corsage ; — il fallait bien apporter la joie aux malheureux qui avaient tant souffert !

Le jour naissant, triste jour d'hiver, éclairait les isbas de rondins noires et enfumées, lorsque le vazok s'arrêta devant la maison de police. Vérification fut faite des papiers et des pouvoirs de la jeune femme, et, avec tout le respect dû à son nom et à sa position, elle fut conduite à la cabane de son mari.

Ils n'étaient point morts. — C'était quelque chose, — mais le comte Valérien était bien malade...

Raïssa entra dans une chambre basse et sombre où des tapis asiatiques couvraient les murs, où les objets envoyés par elle donnaient un aspect de luxe et de confort à cette étrange demeure.

Sur un lit bas, couvert de fourrures, bordé d'un drap de toile fine aux initiales des Gretsky, — encore un envoi de Raïssa, — le comte Valérien délirait depuis six jours. A l'entrée de la jeune femme, une forme

amaigrie jusqu'à la ténuité se souleva péniblement : c'était Rézof.

Il ne reconnut pas Raïssa ; elle avait tant changé, et il l'avait si peu vue ! Il s'apprêtait à lui demander qui elle était, croyant avoir devant lui la femme du gouverneur de la province, ou quelque autre grande dame de passage, désireuse de faire du bien.

— Je suis Raïssa Gretsky, dit la jeune femme.

Rézof, stupéfait, voulut s'incliner devant elle ; mais il était encore si faible, sa convalescence était si peu avancée qu'il faillit tomber. Elle avança la main pour le soutenir, et le remit dans son fauteuil ; il garda cette main et la baisa pieusement ; pas un mot ne fut échangé entre eux.

Valérien gisait presque sans connaissance. De longs accès de torpeur succédaient aux moments de délire ; alors, il était endormi, d'un sommeil lourd et comateux. Raïssa s'assit à son chevet, glissa un oreiller sous sa tête amaigrie, rabattit le drap sur la couverture, et descendit les poignets de la chemise sur les mains décharnées de son mari... Aussitôt ce lit de souffrance prit un aspect plus calme et plus heureux.

— Comment êtes-vous venue ici? murmura Rézof. Il croyait être victime d'une hallucination.

— J'apporte de bonnes nouvelles, répondit Raïssa, avec un sourire angélique.

Depuis son entrée, une de ses craintes s'était cal-

mée. Celui qui l'avait outragée n'était pas Rézof, elle en était certaine.

— De bonnes nouvelles? répéta celui-ci d'une voix si faible qu'elle semblait lointaine. Est-ce qu'il y a de bonnes nouvelles pour nous?

Sabakine entrait en ce moment; il avait été le premier atteint et le mieux soigné, car il avait ses deux camarades autour de lui, tandis que Rézof n'avait plus que Gretsky, et celui-ci n'avait pour garde-malade que deux convalescents. Appuyé sur son bâton, comme un vieillard, il entra aussi vite que le lui permettaient ses jambes mal assurées.

— Vous êtes venue nous voir? dit-il à Raïssa; à cette époque de l'année, où nous restons parfois trois mois sans nouvelles, où la poste n'arrive pas? Quel courage!

Raïssa se dit en son cœur que, selon toute apparence, ce n'était pas celui-là non plus.

— La comtesse apporte de bonnes nouvelles, dit Rézof; parlez, madame, je vous en conjure; est-ce que nous retournerons en Europe un jour?

Trop pleine de la joie qu'elle allait causer pour comprendre son imprudence, Raïssa tira la grâce impériale de son corsage et la tendit à Rézof.

— Ah! Dieu! cria le convalescent, et il tomba évanoui sur le dossier de son fauteuil.

Grâce aux soins de Raïssa et de Sabakine, plus robuste et moins sensible, Rézof revint bientôt à lui. La

jeune femme se faisait de cruels reproches de son manque de précautions.

— On ne meurt pas de joie, répondit le jeune homme, encore hors d'haleine et pâle de son émotion ; vous êtes vraiment la messagère d'en haut !

Valérien, en ce moment, revenait à sa période délirante. Ses grondements inarticulés, qui se changèrent bientôt en cris de rage et de douleur, rappelèrent les assistants à la triste réalité. Le retour en Europe était loin encore, et étaient-ils sûrs d'y ramener leur ami ?...

Rézof et Sabakine furent renvoyés à leurs pénates, longtemps désertés, et Raïssa, toujours secourue par Fadéi, s'installa au chevet de Valérien.

Pendant les heures de délire, la pauvre jeune femme subit la plus dure de ses épreuves. Tantôt Valérien, qui ne la reconnut pas une seule fois, la maudissait avec des cris de rage la plus concentrée ; tantôt il pleurait et suppliait sa sœur de lui pardonner de l'avoir méconnue. Alors Raïssa devait lui répondre comme si elle eût été Hélène ; il fallait prodiguer au pauvre insensé les paroles les plus affectueuses ; il lui baisait les mains avec tendresse ; il posait sa joue brûlante et fiévreuse sur ses mains fraiches et douces, et parfois s'endormait aussi d'un sommeil plus calme qu'à l'ordinaire.

Que de fois les larmes de Raïssa tombèrent sur la

tête de son mari pendant qu'elle ne pouvait dégager ses mains ainsi retenues ! Que n'eût-elle pas donné pour s'entendre nommer et recevoir ainsi, adressée à elle-même, une de ces expressions affectueuses que Valérien prodiguait à sa sœur absente !

XLIV

Grâce à une médication énergique et soutenue, grâce à la tendresse infatigable de Raïssa, grâce aux nuits passées par Fadéi à contenir le sommeil agité de son jeune maître, Valérien se réveilla un jour faible et brisé, mais en possession de son intelligence et délivré de la fièvre. Ce réveil était prévu : les trois dernières nuits avaient jeté Raïssa dans un état de lassitude qui frisait le danger ; mais toutes précautions avaient été prises pour éviter une secousse au malade encore si près du péril. Rézof et Sabakine étaient près du lit quand Valérien se réveilla, après quelques heures d'un bon repos.

— Vous voilà ? dit-il de cette voix creuse de ceux qui reviennent de si loin. Vous êtes vivants tous les deux ?

— Toi aussi ! fit joyeusement Rézof. Tu sais que tu

es sauvé? Ah! oui, mon ami, il n'y a pas à discuter ce point-là, tu es sauvé.

Une expression de bien-être passa sur le visage de Valérien, qui ferma les yeux et commença à jouir des délices, des langueurs de la convalescence.

Le soir de ce même jour, il avait pris un bouillon, et Sabakine s'était évertué à lui prouver que s'il trouvait le bouillon bon, c'était parce qu'il était guéri. Sabakine savait pourtant fort bien par sa propre expérience qu'avant l'arrivée de Raïssa le bouillon était détestable.

– J'ai eu un drôle de délire, ces temps derniers, dit Valérien : il me semblait tout le temps que Fadéi était là ; et voyez un peu, il me paraît encore à présent que je l'ai vu ce matin. C'était en dormant, je suppose.

— Que penserais-tu, hasarda Sabakine, si ton vieux domestique était venu te soigner ?

Le visage de Valérien exprima une surprise mêlée de tant de joie et d'espoir que ses amis se hasardèrent à faire un signe à Fadéi qui, caché derrière la porte entrebâillée, n'osait se montrer à son jeune maître, de peur de lui causer un saisissement trop vif.

— Ce serait trop beau, dit Valérien, mais c'est impossible ! Il me semble pourtant que si je voyais sa bonne figure, je serais tout à fait guéri.

Un second signe amena Fadéi derrière le lit ; — il

n'osait avancer. — Valérien reconnut son pas et sa démarche.

— Tu es là, Fadéi? dit-il en voulant se retourner.

Le vieillard tomba à genoux auprès de son maître, en cachant son visage dans les couvertures.

Gretsky mit une main sur la tête de son fidèle serviteur et ferma ses yeux pour empêcher deux larmes de sortir.

— Je suis content, dit-il très-bas, je suis bien content !

Ce jour-là, Valérien ne demanda pas d'explications. L'esprit des convalescents est très-paresseux; ils se contentent de vraisemblances, ou même de rien du tout. Le fait accompli leur suffit. Aussi, pendant trois jours, le jeune malade se montra-t-il enchanté d'avoir retrouvé son vieux Fadéi, sans demander par quel miracle il se trouvait là.

Mais l'intelligence de la situation revint peu à peu à Gretsky, et dans les moments de demi-somnolence où les forces se rétablissent le mieux, il commença à percevoir un mystère autour de lui. A certaines heures, Fadéi disparaissait régulièrement sans motif bien évident; une cuisine délicate et soignée réveillait l'appétit paresseux des trois jeunes gens, qui mangeaient ensemble. Un jour, un mouchoir de batiste, oublié sur une table, fut emporté par Fadéi... Ce n'était pourtant pas la propriété du vieux domestique, et cependant

ni Sabakine ni Rézof ne réclamèrent cet objet... Pendant les heures d'affaissement, quand on le croyait endormi, il entendait parler à voix basse de quelqu'un d'invisible, de qui émanait tout le confort de la maison... Le raisonnement lui revint enfin assez puissant pour qu'il pût désirer et demander une explication.

— Comment Fadéi est-il arrivé ici? demanda-t-il à Rézof, désormais en pleine convalescence, et capable de marcher seul, non-seulement dans la chambre, mais même au dehors.

— Il est arrivé en traîneau, comme tout le monde, répondit le jeune officier en souriant.

— Ce n'est pas cela que je demande, fit Gretsky avec impatience; pourquoi et comment est-il venu?

— Parce que tu étais malade.

— C'est ma tante qui l'a envoyé? insista Valérien.

— C'est ma sœur qui lui a fait savoir que nous étions malades.

— Ah! fit le jeune homme quelque peu désappointé.

Il se retourna dans son lit, s'accota dans ses oreillers et promena son regard autour de la chambre. Tout à coup, ses yeux s'arrêtèrent sur une petite corbeille en vannerie, accrochée, lors de l'arrivée de Raïssa, à la patère d'un rideau et oubliée depuis cette époque.

— Il y a quelqu'un ici, s'écria Gretsky d'une voix plus forte que lui-même ne s'y attendait après une

si longue maladie; qui est ici? je veux le savoir!

Rézof vit qu'il était impossible de dissimuler plus longtemps.

— Il y a ici, en effet, quelqu'un, dit-il, qui est venu en messager de bonne nouvelle.

Les yeux de Valérien interrogeaient; au mot de « bonne nouvelle » il sourit amèrement.

— Est-ce qu'il y a de bonnes nouvelles pour nous? dit-il; exilés, séparés du monde, nous n'existons plus pour les autres...

— Hormis pour ton vieux Fadéi, interrompit Rézof d'un ton de reproche. Eh bien! il s'est trouvé quelqu'un pour nous apporter de bonnes nouvelles.... Bientôt, Gretsky, dès que tu seras guéri, nous voyagerons.

— On nous envoie plus loin? Nous étions trop près du monde civilisé?

— Non.

Le visage du convalescent exprima une anxiété si poignante que Rézof n'y put plus tenir.

— Nous retournons à Saint-Pétersbourg, dit-il, en serrant fortement la main de son camarade.

— Quoi? La grâce?

— Oui.

Valérien pâlit subitement, et sa main se glaça dans celle de son ami, qui perdit la tête.

— Comtesse, s'écria-t-il en courant vers la porte, au secours!

Raïssa entra aussitôt; Valérien avait déjà rouvert les yeux et la regardait avec une stupéfaction profonde.

— Imbécile, qu'ai-je fait? s'écria Rézof en se prenant aux cheveux.

Il était trop tard pour reculer. Valérien regardait sa femme avec des yeux pleins de colère et aussi de joie. Il ne savait en lui-même ce qu'il devait penser d'une ennemie venue de si loin pour le secourir.

— C'est vous, madame, lui dit-il, qui avez apporté notre grâce?

— Oui, répondit Raïssa d'une voie tremblante. Elle n'osait lever les yeux sur son époux, tant elle craignait de trouver sur son visage l'ironie cruelle qui l'avait torturée autrefois !

— Et à qui devons-nous cette grâce? A ma tante, sans doute?

— A elle, elle seule, s'écria Rézof, à ta femme, cet ange que tu as méconnu ; elle qui a traversé la Sibérie par les plus mauvais temps d'hiver, pour nous apporter la santé et la joie !

Gretsky regardait toujours sa femme. En vérité, elle portait dignement le titre que le décret impérial lui avait conféré. Cette noble et chaste figure était de celles que tout homme doit vénérer; mais le souvenir de la souffrance passée était encore trop puissant dans l'âme de Valérien pour qu'il pût penser comme un autre.

— Je vous remercie, madame, dit-il lentement, comme à regret. Ce bienfait-là vient après d'autres; vous vous vengez noblement.

Il détourna la tête et ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, Raissa avait quitté la chambre. Rézof le regardait d'un air courroucé.

— Tu es bien heureux d'être malade, dit-il au jeune comte, sans cela je te dirais ce que je pense de ta manière d'agir.

— Je n'ai de conseils à recevoir de personne, répliqua sèchement Gretsky, et il referma les yeux comme pour dormir.

Il ne dormit pas cependant; la nuit se fit au dehors. Rézof sortit. Fadéi le remplaça dans sa veille, et Valérien sentait flotter dans son cerveau mille pensées diverses, parmi lesquelles une qui primait tout, la liberté, le retour dans la patrie!

On apporta une lampe, on prépara le repas du soir; sur la table couverte d'un nappage luxueux, Gretsky, en ouvrant les yeux, vit disposer quatre couverts. D'ordinaire on roulait la table près de son lit, et elle ne portait que trois couverts. Il vit de l'œil cet arrangement sans témoigner de surprise.

Quand tout fut prêt, ses camarades entrèrent. Sabakine marcha droit au lit.

— Ta femme refuse de dîner avec nous, dit-il d'un air bourru; c'est grâce à l'aimable acueil que tu lui

as fait tantôt. Il me semble que le moins que tu lui doives, c'est un peu de politesse.

— De la politesse? soit, fit Gretsky. Fadéi, va dire à... — il hésita, ne pouvant se forcer à prononcer le mot fatal, — va dire à la comtesse, acheva-t-il avec une certaine ironie, que je la prie de bien vouloir venir dîner avec nous.

Raïssa entra presque sur-le-champ, et l'on se mit à table. Valérien la contemplait sous ses paupières sournoisement baissées. Une vive curiosité se mêlait à la malveillance de ses investigations. C'était là cette jeune fille qu'il avait outragée, cette plébéienne qui s'était imposée à son orgueil nobiliaire, pour l'humilier? L'origine plébéienne ne se faisait pas sentir. Cette jeune femme eût pu naître sur les marches du trône, tant elle avait de grâce et de distinction.

Les deux officiers lui parlaient comme à une amie vénérée. On voyait qu'ils la respectaient et l'aimaient. Ne lui devaient-ils pas tout ce qui leur était arrivé d'heureux depuis leur condamnation ?

Elle-même parlait peu, répondant aux questions avec mesure, et évitant de prolonger ses discours. Était-ce sollicitude pour le malade ou indifférence pour ses hôtes? Valérien ne sut qu'en penser.

Le repas fini, Raïssa se retira, en souhaitant le bonsoir aux trois jeunes gens, qui la saluèrent affectueusement, mais elle ne leur tendit pas la main.

— Eh bien ? dit Rézof, lorsque la porte fut refermée, ne la trouves-tu pas adorable ?

Valérien ne répondit pas.

— Il faut que tu le saches, reprit Sabakine, ta femme nous a déclaré, dès le jour de son arrivée, qu'elle ne s'était considérée que comme dépositaire de nos biens ; dès notre retour en Europe, elle veut nous remettre ses pouvoirs et obtenir de l'Empereur la révocation de l'arrêt.

— Elle n'empêchera pas que je sois son mari, répondit Gretsky, honteux au fond de cette méchante parole.

— Ce serait malheureux, en vérité, puisque tu es le seul homme dont elle puisse être la femme, répéta sèchement Sabakine ; mais elle te rend aussi tes biens et ne garde rien pour elle.

— Que compte-t-elle donc faire ? demanda Valérien.

— C'est à toi de t'en informer ; nous n'avons pas eu l'indiscrétion de le lui demander.

Les camarades se séparèrent pour la nuit, et Valérien resta seul avec ses pensées. Fadéi se glissa peu après dans la chambre, alluma une veilleuse et s'étendit à terre sur un matelas pour garder son jeune maître. Il allait s'endormir, lorsque Valérien l'appela doucement. Le vieillard fut aussitôt sur pieds.

— Assieds-toi là, dit le convalescent, et parle-moi un peu de la comtesse.

— Votre tante?

— Non... la jeune comtesse. Dis-moi comment elle a délivré ma sœur.

Fadéi commença un interminable récit, qui dura environ deux heures, et mit au fait des événements passés son maître, qui n'en connaissait que les faits principaux.

— Ce qu'il y a de sûr, dit-il en terminant, c'est que personne n'eût eu l'esprit et le courage de faire ce qu'elle a fait. Personne non plus ne fût parti comme elle, sur-le-champ, à la nouvelle de votre maladie. Elle a obtenu votre grâce, elle a rendu tout l'argent... C'est une dame comme il n'y en a pas.

Valérien resta silencieux.

— Penses-tu, dit-il après un moment, que je pourrais faire casser ce mariage ?

Fadéi leva les bras au ciel.

— Casser ce mariage? après ce que la comtesse vient de faire! Mais, monsieur, si vous n'êtes pas mort, c'est qu'elle vous a soigné; vous lui devez la vie!

— Elle était là pendant ma maladie? demanda Valérien.

— Nous sommes arrivés le sixième jour, et elle a passé quinze nuits sans se coucher. Sans elle, il y a longtemps que vous ne seriez plus de ce monde!

— Pourquoi fait-elle tout cela pour moi? murmura Valérien avec un malaise évident; il lui déplaisait de

tout devoir à cette femme qu'il croyait être obligé de haïr.

— Pourquoi? Parce qu'elle est de ceux qui rendent le bien pour le mal, répliqua nettement Fadéi.

A cette semonce de son vieux serviteur, Gretsky eut envie de répondre par une impertinence; mais une certaine gêne, une honte fausse ou vraie l'empêcha de parler ; il prétexta le sommeil, et s'endormit en effet.

XLV

Raïssa revint présider aux repas le lendemain et les jours suivants; Gretsky s'était accoutumé à sa présence; il la tolérait, et même parfois il lui arriva de la désirer. C'était pendant les soirées de la fin de l'hiver où le chasse-neige siffle autour des maisons isolées, lorsque les loups hurlent au loin, lorsqu'une impression de tristesse isolée filtre à travers les volets et les rideaux épais. Alors la vue de Raïssa, assise dans un fauteuil, sa broderie à la main, éclairée par la lampe qui dessinait les contours réguliers de son beau visage, la vue de cette femme silencieuse, image du foyer, de la patrie encore absente, mais déjà si rapprochée,

mettait au cœur de Gretsky une sorte de joie inquiète.

Sabakine et Rézof vivaient plus à part depuis que Valérien allait mieux. Peu à peu, ils s'étaient doucement retirés, de sorte que les époux étaient bien plus souvent seuls ensemble. Gretsky, levé désormais, mais encore bien faible, passait ses journées dans un fauteuil; Raïssa le quittait le soir, et lui envoyait Fadéi pour la remplacer. Pendant les longues heures de tête-à-tête, bien des idées, bien des impressions nouvelles prirent naissance dans le cerveau de Gretsky. Le travail se faisait lentement, mais d'une façon sûre, si bien qu'un soir, interpellant sa femme, — ce qui ne lui était encore jamais arrivé :

— Parlez-moi de ma sœur, lui dit-il, que pensez-vous d'elle?

Surprise et joyeuse de cette marque de confiance, Raïssa parla d'Hélène; elle en parla comme quelqu'un qui connaît les plus secrètes pensées d'une amie chère, et montra à Valérien qu'elle avait pénétré bien plus avant que lui dans l'intimité de sa sœur, autrefois méconnue.

Gretsky l'écoutait, questionnant parfois, et quand il eut appris ce qu'il voulait savoir :

— Je ne m'étonne plus, dit-il, qu'elle vous aime.

Le silence se fit sur cette parole, que la jeune femme emporta dans son cœur.

Le sommeil de Valérien fut bon, cette nuit-là, mais celui de Raïssa fut troublé. A quoi bon la confiance, si elle devait toujours ignorer ce que, plus que jamais, elle voulait savoir?

Tant de fatigues, tant de chagrin attaquèrent enfin la santé de la jeune femme. Sans être malade, elle sentait ses forces diminuer; une sorte de langueur l'envahissait si bien qu'elle finit par rester chez elle. A vrai dire, ces longues heures passées dans la compagnie de l'homme qu'elle aimait, et dont elle n'osait rencontrer le regard, avaient épuisé son énergie. C'était trop lutter et trop souffrir. Elle prétexta son malaise pour s'épargner la vue de Valérien.

Au bout de deux jours, celui-ci, surpris de ne pouvoir supporter la solitude, fit sa première sortie et se rendit chez ses amis. L'air était vif et pur, la neige commençait à fondre,... bientôt on pourrait retourner en Europe! Tout joyeux de sa vie reconquise, de sa liberté retrouvée, d'on ne sait quel vague espoir apporté par le printemps prochain, Valérien se promettait une longue causerie; il trouva ses amis moins intéressants qu'il ne l'avait cru. Ce n'était pas leur société qu'il lui fallait ce jour-là. Non sans hésiter et sans s'arrêter presque à chaque pas, il se dirigea vers la demeure de Raïssa, contiguë à la sienne, et entra.

A sa vue, la jeune femme, étendue dans un fauteuil, dans l'attitude de la fatigue et du découragement, se

releva bien vite et lui offrit un siége. Quelques paroles de politesse et de félicitations au sujet de cette première sortie, puis le silence retomba sur ces époux étranges.

— Nous partirons bientôt? demanda Valérien, pour dire quelque chose.

— Oui, puisque vous voilà rétabli, dit Raïssa d'une voix lassée.

— Vous-même, je crois, vous avez grand besoin d'un autre air que celui de ce pays ?

— Oh! moi!... fit Raïssa.

Elle laissa tomber sa main sur le bras du fauteuil. A cette main brillait l'anneau nuptial. Gretsky le vit et resta soucieux.

— Puis-je savoir, dit-il, quels sont vos projets, lors de votre retour?

Raïssa le regarda cette fois sans anxiété; elle avait pris une résolution suprême pendant ces deux journées de méditations douloureuses, et tout ce qui l'avait agitée lui paraissait désormais loin d'elle.

— Je vivrai quelque part, en province : mon père avait des parents dans le gouvernement de... J'irai les rejoindre.

Elle se tut, Valérien gardait le silence.

— Et même à ce sujet, monsieur, dit-elle, je voulais causer avec vous; je vous remercie d'avoir prévenu mes désirs. Vous êtes maintenant assez rétabli pour

vous occuper de vos propres affaires. Voici les derniers comptes de vos biens...

Elle prit, dans un petit meuble placé sous sa main, les papiers préparés lorsqu'elle avait quitté la campagne. Valérien, d'un geste poli, refusait de les voir, elle insista.

— Il faut que vous jugiez par vous-même, dit-elle; vous n'avez plus d'intendant...

En ce moment, Valérien pensait que jamais il n'avait eu, jamais il n'aurait un intendant comme Raïssa.

— Et puis, je voulais vous dire encore quelque chose, continua la jeune femme avec effort; elle hésita, chercha vainement quelques paroles, puis se soulevant légèrement des deux coudes sur le bras de son fauteuil, elle retira son anneau nuptial de son doigt, et le déposa silencieusement sur la table, devant Valérien.

Ils restèrent tous deux immobiles. Une joie étrange, submergée par un flot montant de tristesse, avait envahi le cœur de Gretsky; elle lui rendait sa foi, il était libre... Ce mariage pouvait être annulé, si elle le voulait.....

Le jour baissait, la chambre de Raïssa était toujours silencieuse; la jeune femme, affaissée dans son fauteuil, restait immobile et muette; Valérien se leva, prit l'anneau dans sa main, s'inclina respectueusement devant sa femme et sortit.

Il marchait en chancelant comme un homme ivre. De quels vœux n'avait-il pas appelé cette liberté suprême! Il avait jusqu'à souhaité la mort de Raïssa pour être délivré de ce joug odieux; mais ce dénoûment inattendu l'avait frappé trop brusquement, il n'y pouvait croire.

C'est l'explication qu'il donnait à son trouble, au mélange de mélancolie qui gâtait sa joie.

Il rentra chez lui, jeta sa pelisse sur un meuble et s'assit pour réfléchir. Ses yeux se portaient sur la place où Raïssa avait brodé et cousu tout l'hiver, cette place vide lui fit l'effet d'un remords; il s'était débarrassé bien promptement de sa reconnaissance.

A présent que Raïssa ne lui était plus rien, car ce n'était qu'une affaire de temps et de formalités, il sentait qu'il devait quelque gratitude à cette femme qui avait tant fait pour lui. Insensiblement, son esprit se mit à récapituler les services que Raïssa lui avait rendus, tandis que son orgueil triomphait.

Administration fidèle, soins délicats à la mémoire de ses parents, domination bienveillante et douce de tout ce qui tenait à sa maison, la vie de son neveu, celle de sa sœur deux fois sauvée par Raïssa, la grâce obtenue, la fortune restituée, la santé rendue... Tout cela formait une série de bienfaits, longue et non interrompue. Ne devait-il vraiment rien à cette femme?

— Je lui ferai une rente, se dit-il, une belle rente;

je lui dois cela, quand ce ne serait que pour le monde!

Mais ce compromis avec sa conscience ne le satisfit pas...

Comme il rêvait, Sabakine entra ; l'anneau de Raïssa, resté sur la table, brillait sous la lampe.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda le visiteur.

— Ça ? c'est ma liberté, mon cher ; c'est le divorce!

— L'anneau de ta femme! Elle te l'a rendu?

— Oui! Voilà une chance imprévue, par exemple!

Valérien essayait de se griser de ses paroles, mais il jouait mal son rôle.

— Ta femme te rend la liberté! et tu demanderas le divorce? fit Sabakine avec insistance.

— Eh, oui! Cela va de soi.

Sabakine mit ses deux mains sur la table et regarda son ami en face.

— Tu feras sagement, dit-il, et si elle veut de moi, je me trouverai très-honoré de l'épouser.

Gretsky tressaillit comme si on l'eût frappé :

— Toi? Tu l'épouserais?

— Oui, mon cher, je l'épouserais.

Valérien haussa les épaules et voulut sourire.

— Tu en es amoureux?

— Non, je ne puis pas être amoureux de ta femme, mais je serais très-honoré de l'épouser.

Gretsky, de plus en plus mécontent, se mit à battre une marche avec ses doïgts sur la table.

— Après l'affaire du Cabaret-Rouge? dit-il entre ses dents.

— Après l'affaire du Cabaret-Rouge; et si quelqu'un s'avisait de me la rappeler une fois qu'elle serait ma femme, je lui logerais une balle dans la tête, — fût-ce mon meilleur ami.

Valérien se leva et se mit à marcher de long en large.

— Nous n'en sommes pas là, dit-il avec un rire forcé. Il faut encore retourner en Europe, — et nous avons le temps d'y penser.

— Heureusement! grommela Sabakine, en allumant un cigare.

XLVI

Depuis qu'elle avait rendu l'anneau à Gretsky, Raïssa l'évitait autant que possible; celui-ci, au contraire, semblait la rechercher. Il se sentait plus à l'aise avec elle; sa vieille rancune avait tout à fait disparu, bien qu'il eût fort mal reçu quiconque lui en eût parlé.

Raïssa était désormais une femme comme les autres,

et rien ne l'empêchait plus de lui rendre justice. Il admirait aussi chaleureusement que ses amis ses grandes qualités et son noble dévouement, si bien qu'un jour Rézof lui dit à brûle-pourpoint :

— Il me semble, Gretsky, que tu es en train de devenir amoureux de ta femme?

Valérien lui lança un regard farouche, mais ne daigna pas relever cette impertinence.

Le moment du départ approchait. De grosses sommes d'argent, envoyées aux exilés par l'entremise de Raïssa, avaient aplani les difficultés du voyage; encore quelques jours, et ils quitteraient ce lieu, où tant d'idées nouvelles et de pensées salutaires avaient germé dans leurs têtes. Avant de partir, les trois amis firent une excursion d'adieu aux endroits qui avaient été le plus souvent témoins de leurs révoltes et de leurs accès de colère.

— Cependant, fit Rézof de son ton léger, il me semble que je vaux un peu mieux que quand je suis venu. Sais-tu, Gretsky, à présent que je ne recommencerais pas la sotte histoire qui nous a valu ce joli voyage?

— Ni toi, ni moi, répondit Sabakine; mais je ne crois pas que Gretsky, s'il est devenu plus sage, soit devenu meilleur.

Valérien fit la sourde oreille.

Enfin les voitures s'ébranlèrent, et les voyageurs,

libres désormais, virent s'allonger devant eux la route monotone et pourtant bénie où chaque tour de roue allait les rapprocher de la famille et de la civilisation.

Valérien était forcé de voyager avec sa femme; les convenances exigeaient qu'il ne la laissât pas à la compagnie d'un autre pendant le temps que le voyage pourrait se prolonger. Durant les premiers jours, ils n'échangèrent pas dix paroles; puis Gretsky, poussé par un désir secret, se mit à causer avec Raïssa. Il allait quitter pour toujours cette femme qui avait porté son nom; n'était-il pas bien naturel qu'il cherchât à la connaître avant de lui dire adieu pour jamais?

Les poteaux indicateurs de verstes se succédaient, mais l'Europe ne semblait pas se rapprocher. Aux haltes, les amis se réunissaient et prenaient le repas en commun; alors, la douce présence de Raïssa mettait un bien-être charmant sur les banalités de la vie courante. Elle était toujours grave; son sourire avait disparu depuis qu'elle avait rendu l'anneau à son mari, mais sa bonté prévoyante, sa vigilance et sa grâce étaient restées et la rendaient chère et précieuse à tous.

Oui, à tous! Valérien aspirait désormais au moment où il pouvait remonter en voiture auprès de sa femme ennemie. On ne s'arrêtait guère pour coucher, les stations de poste étant pires que n'importe quel véhicule; la nuit venant, parfois Raïssa s'endormait la

première dans un coin de la voiture, le plus loin possible de son mari. Il écoutait cette respiration endormie, pure et régulière comme celle d'un enfant. Parfois un soupir échappait à la dormeuse; parfois aussi, quand Valérien feignait de dormir, rassurée par la solitude, elle restait les yeux grands ouverts, regardant dans le vide avec une fixité mélancolique. Était-ce son passé ou son avenir qu'elle contemplait ainsi?

Peu à peu, Valérien sentit glisser en lui une pitié pleine de tendresse. Elle souffrait, cette jeune femme qui avait si noblement agi avec lui; de quoi souffrait-elle? Il n'osait se le demander, encore bien moins le lui demander à elle... et pourtant plus d'une fois il fut tenté de lui prendre la main, afin de lui donner une preuve de sympathie.

Les temps de sa colère étaient bien loin; il ne se souvenait plus du refus cruel fait à sa femme dans la chapelle; ce détail était sorti de sa mémoire avec bien d'autres; il se rappelait maintenant le dévouement mal récompensé, les prodiges de courage et de patience accomplis pour sa sœur, les soins et la présence de la jeune femme auprès de son lit de souffrance... oui, c'était de la sympathie; mieux que cela, c'était de l'amitié.

De l'amitié! il avait dû cruellement froisser Raïssa, car elle n'avait pas d'amitié pour lui; elle l'évitait. —

Pourquoi l'eût-elle évité si elle avait eu pour lui autre chose que de l'aversion?

— Elle ne me pardonnera jamais, se dit-il, l'outrage du Cabaret-Rouge.

Le besoin de se faire pardonner devenait de jour en jour plus impérieux. La voiture roulait toujours, les poteaux continuaient à défiler, l'Oural était passé, — la frontière d'Europe était franchie. Encore quelques jours, et Moscou allait apparaître... Valérien voulut en avoir le cœur net.

C'était un matin; il s'était réveillé aux premiers rayons du jour, et Raïssa dormait encore. Pendant son sommeil elle avait pleuré, car deux larmes avaient laissé leur trace sur ses joues. Il la regardait, surpris et charmé de la trouver si belle. Jamais physionomie féminine ne lui avait paru respirer tant de douceur, tant de grandeur d'âme. Sans savoir pourquoi, il prit doucement la main de la dormeuse, ouverte sur ses genoux, et la garda dans la sienne.

Raïssa se réveilla aussitôt avec un mouvement de confusion, se redressa, passa la main sur ses cheveux et se rencogna dans l'angle de la voiture.

Pendant un instant, elle et Gretsky regardèrent défiler les cailloux de la route, puis Valérien se décida à parler.

— Voici bientôt le terme de notre voyage, dit-il.

Elle tourna vers lui son visage résigné.

— Nous allons nous séparer comme vous l'avez désiré?

C'était une question... Mais Raïssa ne voulut pas le comprendre.

— Avant de vous dire adieu, je voudrais m'assurer qu'il ne subsiste entre nous aucun levain de colère.

De la colère, elle, Raïssa! La douleur fut si forte que sa patience faillit l'abandonner. Elle se contenta de serrer plus étroitement ses mains jointes sur ses genoux.

— Eh bien? fit Valérien, voyant qu'elle ne répondait pas.

— Je n'ai pas de colère contre vous, dit-elle faiblement.

— J'ai pourtant un tort grave à me faire pardonner.

Elle le regarda tristement. Un tort, un seul? Et tous les autres? Mais à cette heure, qu'importait!

L'explication était plus difficile que Valérien ne l'avait pensé. Cependant, il fallait en sortir.

— Oui, avant de vous quitter pour la vie, reprit-il, je voudrais être certain que vous m'avez pardonné l'offense... l'offense qui a fait de vous ma femme.

— Je vous ai pardonné, comme à vos amis, dit Raïssa dont le visage s'était empourpré!

— Mais je suis plus coupable que mes amis, avoua Valérien, plus confus que de sa vie il n'avait pensé l'être.

— Vous? c'était vous? s'écria Raïssa.

Valérien se souvint alors de son refus de parler. Il serappela combien elle l'avait adjuré de dire la vérité. Ce n'était pas lui qui pouvait comprendre les délicatesses de ce cœur féminin blessé dans ses cordes les plus intimes, mais il sentit cependant qu'entre ces trois hommes elle avait dû amèrement souffrir.

Elle ne le regardait plus. Son visage, couvert de rougeur, s'était détourné de lui. Tout à coup une grande lumière se fit dans le cœur de Valérien. Pour lui avoir pardonné son silence, dernière injure et la plus cruelle de toutes, il fallait donc qu'elle l'aimât?

Mais si elle l'aimait?... Il sentit son cœur se fondre. Toute l'admiration qu'il avait cachée, refoulée dans son cœur, toute la tendresse qu'il avait convertie en haine, toute la reconnaissance dont il avait fait de l'ingratitude montèrent à ses lèvres comme un flot qui déborde; mais il ne put parler.

Retirant alors de sa chaîne de montre la bague que Raïssa lui avait rendue, il prit la main timide qui voulait se refuser, et remit l'anneau nuptial au doigt qu'il avait quitté.

— Pardonnez-moi toutes mes offenses, dit-il ému au point de ne pouvoir parler. Je suis un misérable ingrat; mais, Raïssa, je vous aime... et vous êtes ma femme!

Elle ne répondit que par des pleurs.

A la prochaine station, quand on servit le repas, Rézof remarqua l'anneau d'or au doigt de la jeune femme.

— Tiens, tiens, tiens! dit-il à demi-voix.

— La comtesse veut bien me promettre de me pardonner un jour les torts de toute espèce que j'ai eus envers elle.

Il fut récompensé par une poignée de main de Sabakine, qui faillit lui démettre le bras.

Gretsky et sa femme se sont fixés dans leurs terres et n'ont jamais eu besoin d'intendant. Leurs enfants sont aussi choyés chez la tante Hélène qu'à la maison paternelle.

Quant au vieux Tikhone, il mourut en odeur de sainteté après avoir fait le pèlerinage de Saint-Serge, où le cocher Vassili fut chargé de le conduire. Fadéi est bien vieux, mais il ne veut céder à personne l'honneur de servir « la jeune comtesse ».

FIN

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



